
U d'/of OTTAWA
39003001969574



LES

BONNES LECTURES.

BIBLIOTHÈQUE

POPULAIRE ET CATHOLIQUE

PAR L'ABBÉ BERNARD

APPROUVÉE

PAR Mgr L'ARCHEVÊQUE D'AVIGNON

(*Ancienne BONNE ANNÉE, honorée d'un Bref de S. S. PIE IX*)



LE LIVRE

DES

JEUNES OUVRIERS.



D VI 53

PROPRIÉTÉ DE L'ÉDITEUR.

SEP 5 1973

LES BONNES LECTURES.



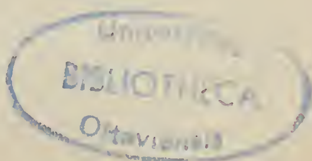
LE LIVRE
DES
JEUNES OUVRIERS.

PAR L. BERNARD.





AVIGNON
FR. SEGUIN AINÉ, IMPRIMEUR-LIBRAIRE
rue Bouquerie, 13
1852



EXTRAIT du Bref adressé à M. l'abbé Bernard, par S. S. PIE IX, traduit du texte latin.

« .... Très-cher Fils, Nous n'avons pas voulu vous remercier seulement du présent que vous nous avez offert, mais il nous est à cœur de vous féliciter d'une manière particulière de l'œuvre excellente que vous avez entreprise. Combien n'importe-t-il pas à la société et à la Religion de détourner des doctrines perverses et semées parmi le peuple, les ouvriers et les habitants des campagnes? Ce n'est pas seulement en France, mais encore ailleurs, que l'urgence de ce zèle est attestée par les calamités déplorables de notre temps, et par l'audace incroyable avec laquelle une multitude insensée d'hommes dépravés appelle mal ce qui est bien, et bien ce qui est mal. En présence de ces mille erreurs si graves, rien n'est plus nécessaire que d'évangéliser les pauvres et les simples, afin qu'ils marchent dans les voies de la justice et qu'ils persévèrent dans l'exacte observation des commandements de Dieu et de l'Église. »

« C'est donc avec une faveur méritée que les évêques de France ont recommandé votre entreprise. Ne doutez point, cher Fils, du fruit qui peut résulter de vos travaux secondés par la grâce de Dieu. Pour vous donner un témoignage permanent de Notre bienveillance, Nous vous adressons, avec l'expression de nos sentiments, une médaille en argent, frappée à Notre effigie. En même temps, nous prions bien humblement Dieu, de qui vient tout don parfait, afin qu'il soutienne par le secours toujours présent de sa grâce, le dessein pieux qu'il vous a inspiré. Comme augure de ce précieux secours et comme gage de Notre paternelle affection, Nous vous donnons, cher Fils, avec toute l'effusion de Notre cœur, la Bénédiction Apostolique. »

« Donné à Gaëte, le 30 juin 1849, de notre Pontificat, l'an IV. »

« PIUS P. P. IX. »

Bx 2347.8 .W8B4 1852

LE LIVRE

DES

JEUNES OUVRIERS.

I

jeunes ouvrier

Mes amis, vous vous destinez à l'une des mille professions dans lesquelles se partagent les travailleurs, et vous dites : « Oh ! que le métier est pénible ! oh ! que la vie de l'ouvrier est dure ! » Comparant votre condition à d'autres qui vous paraissent plus commo-

des et plus heureuses, vous vous plaignez de la nécessité où vous êtes de travailler de tous vos membres, et pendant douze heures de la journée. Allons ! calmez vos têtes ; votre sort est moins mauvais que vous ne l'imaginez, et vos peines ne sont pas sans remède et sans compensations avantageuses.

D'abord, mettez-vous bien dans l'esprit que tout le monde est né pour le travail et pour la peine. C'est à tous les enfants d'Adam qu'il a été dit : « Vous mangerez votre pain à la sueur de votre front. » Celui qui ne travaille pas n'est pas digne de vivre ; et fussiez-vous millionnaires, si vous ne faisiez rien, vous seriez méprisables. Acceptez donc la nécessité du travail comme une obligation inséparable de notre existence.

—Oui ! mais il y a travail et travail, peine et peine. Ceux qui ne fatiguent pas leurs bras, qui jouissent des commodités de la vie, qui se font servir par de nombreux domestiques, ceux-là ne se donnent pas grande

torture, et gagnent leur pain à la sueur du front des autres.

— Vous êtes dans l'erreur, mes amis. Les plus malheureux parmi les hommes sont ceux qui ne font rien. Supposez-les tant riches que vous voudrez, s'ils n'ont pas une occupation et un travail, la vie leur est à charge. Ils se donnent plus de peine à inventer quelques distractions pour passer leur temps, que vous n'en avez à faire votre journée pleine. Le fainéant est déjà puni par son propre défaut; jugez-en vous-mêmes : si l'on disait à chacun d'entre vous : — Mon ami, voici du pain, voici du vin : buvez, mangez, croisez-vous les bras, et n'ayez nul souci de votre existence, — le premier jour irait bien, le second serait encore supportable, mais je suis sûr qu'au troisième jour, vous diriez : — Je m'ennuie fort de mener cette vie; les heures sont longues comme des années. Rendez-moi mes marteaux, mes chaudières, mes outils; que je retourne vite à la boutique!

Je me coucherai plus gai, je dormirai d'un meilleur sommeil, et je mangerai avec plus d'appétit. — Savez-vous pourquoi vous diriez cela? parce qu'il est dans la nature de l'homme de travailler; parce que l'homme a une âme dont l'activité a besoin de s'exercer, de se développer par le travail. Dieu l'a voulu ainsi pour nous faire expier par le travail les péchés de chaque jour; pour nous faire gagner, par la pénitence, le parfait repos du ciel; pour nous sauver des vices que l'oisiveté engendre. Or, mes amis, comme tous les hommes ont des péchés à expier, un paradis à gagner et de mauvais penchants à vaincre, tous les hommes doivent travailler; ils ne sont distingués entre eux que par la différence du travail.

— Mais les puissants, les riches, les hommes de lettres, les grands négociants?...

— Eh bien! ceux-là ont aussi leur travail: ils fatiguent moins leurs bras, ils fatiguent plus leur esprit. Vous vous guérissez de vo-

tre lassitude par un bon sommeil, et eux traînent après eux, portent au fond de leur âme des soucis qui les empêchent de dormir. En les voyant cousus d'or, vêtus d'habits soyeux, nourris de mets succulents, vous vous prenez à envier leur bonheur prétendu. — Qu'ils sont heureux ! pensez-vous. — Et eux, de leur côté, en vous voyant contents sous votre habit de grosse toile, égayant votre fatigue par des chansons, mangeant votre maigre repas avec un appétit merveilleux, ils pensent aussi : — Que ne sommes-nous sans souci, comme ces braves ouvriers! que ne sommes-nous satisfaits dans notre condition, comme ils le sont dans la leur ! — Ceci n'est pas un rêve, mes amis. J'ai vu de près bien de ces gens dont le sort vous fait envie, et je les ai vus cachant de grands soucis, d'amères inquiétudes sous leur air de félicité. Ils ont les tourments de l'ambition; ils sont exposés les premiers aux renversements de fortune qu'amène le moindre bou-

leversement dans l'ordre de la société ; ils dépendent de toutes les gens qui les servent ; ils ont des fonctions et des emplois publics à remplir, et ces emplois leur imposent une grande responsabilité aux yeux du public et aux yeux de leur conscience ; ils sont exposés à faire autant de mécontents, et dès lors, à se créer autant d'ennemis qu'il y a de personnes auxquelles, par devoir, ils sont forcés de refuser des faveurs imméritées. Peut-on être heureux comme cela ? non. L'habit fin ne préserve pas du froid mieux que le gros drap ; l'or ne guérit pas de la fièvre celui qui est malade, et ne rend pas la tranquillité d'esprit à celui qui est chagrin. Soyez donc contents de votre lot. Vous n'avez pas à vous défendre des causes de crainte qui atteignent les grands. Si on parle peu de vous dans le monde, si vous n'êtes pas en vue, vous êtes à l'abri de la jalousie, de la haine, de la calomnie, de la trahison. Quand vous avez bien rempli votre tâche, tout est fini pour

vous ; personne n'a l'idée de vous inquiéter. Résignez-vous donc avec joie à votre état; appliquez-vous à le bien apprendre, à l'exercer honnêtement et habilement, et vous verrez que rien ne manquera à votre bonheur.

— Mais le pain gagné vaut mieux que le pain qui est à gagner.

— Je vous comprends : vous revenez toujours à votre première idée de regarder la condition d'ouvrier comme plus misérable que les autres conditions ; je reviens aussi à ma première réponse. J'avoue que l'ouvrier a de moins que le riche d'être obligé de se créer par son travail un moyen d'existence; mais le riche a cela aussi de moins que l'ouvrier d'être sujet à des chagrins, à des ennuis, à des peines d'esprit, à des ruines, à des animosités qui troublent son existence. Or, je le répète, avec des dignités, avec de l'argent, on ne guérit pas ces misères qui s'acharnent sur les gens au-dessus de vous, tandis qu'avec votre travail, vous êtes sûrs

d'avoir du pain. Or, ayant votre pain, que vous importe qu'il vienne de votre salaire ou de vos revenus, puisque les gens à gros revenus ne sont pas néanmoins dispensés de travailler? Peines pour peines, les vôtres sont encore les moindres. Encore une fois, courage!

—Ce n'est pas le courage qui manque; mais ça n'empèche pas de voir de jeunes ouvriers qui traînent misérablement leur pauvre vie, et qui, plus tard, après l'apprentissage, auront encore à subir bien des maux. Manque-t-il de ces ouvriers s'échinant pour un patron qui paie peu et gagne gros, n'ayant jamais le sou dans la poche? Et dire qu'ensuite ils ne seront pas sûrs de trouver de l'ouvrage, et qu'ils risqueront d'être sur le pavé, comme tant d'autres! Ça n'est pas drôle, Monsieur! J'aimerais encore mieux être millionnaire.

—Mes amis, vous vous effrayez de fantômes que vous créez vous-mêmes. Sans

doute la condition d'un jeune ouvrier demande de la sujétion et de l'obéissance ; elle est le plus bas échelon de la carrière que vous embrassez. Avant d'être arrivé au sommet d'une tour, il a fallu franchir les premiers degrés ; avant d'être maréchal de France, on commence par être simple caporal. Il est nécessaire que vous vous résigniez à voir au-dessus de vous les maîtres ouvriers qui inspectent votre ouvrage, le chef qui vous distribue la besogne. Voilà bien ces volontés quelquefois raides, auxquelles vous devez être soumis. Mais vous êtes à l'âge où l'on apprend l'obéissance et où l'on reçoit des leçons. Quelque carrière qu'on embrasse dans ce monde, un apprentissage est nécessaire. La vie de l'écolier au collége est un apprentissage ; le surnumérariat, dans les emplois publics, est un apprentissage. Là aussi, il faut recevoir des ordres, être soumis, subir des privations, des réprimandes. Nul n'est maître, s'il n'a été apprenti; bien plus, dans au-

cune condition, on n'est absolument exempt de l'obéissance à d'autres maîtres. Examinez, et partout vous trouverez des volontés imposées à ceux qui occupent les postes les plus éminents. Ne vous plaignez donc pas d'une necessité qui vous est encore commune avec tous les hommes.

Quant à la misère des ouvriers, dont vous parlez, elle n'est pas le lot de tous : elle est, sauf quelques exceptions , ordinairement amenée par des causes volontaires. Qu'est-ce qui met ordinairement l'ouvrier à la misère ? c'est le manque d'ouvrage, c'est l'insuffisance du salaire. Or, l'insuffisance du salaire et le manque d'ouvrage dépendent de l'ouvrier plus qu'on ne croit.

Voilà un ouvrier qui s'est fait une habitude du cabaret ; qui, le matin et le soir, va faire un *extra* à la gargote; qui laisse son travail pour aller avec le premier désœuvré qui lui offre un verre de vin; qui, le dimanche , ripaille pendant toute la journée , et

pendant la nuit jusqu'au lundi matin. Est-il étonnant que cet homme, dépensant beaucoup et travaillant peu, ne gagne pas assez pour suffire à ses dépenses? Cela doit être ainsi. Mettez-lui entre les mains les revenus que vous rêvez pour vous, et ce débauché aura toujours la poche vide. Il ne s'accuse pas, mais il accuse le salaire d'être insuffisant. Supposez qu'il ait économisé d'abord l'argent mangé au cabaret, et qu'il y ait ajouté le prix des jours perdus par sa faute pendant la semaine : cet ouvrier se suffirait; il aurait même la petite pièce à mettre en réserve pour les temps de chômage forcé ou de maladie. Je n'invente pas un conte. Regardez autour de vous. Ne voyez-vous pas, dans les mêmes états, des ouvriers à l'aise, bien vêtus, convenablement pourvus de tout ce que leur condition exige, à côté des débraillés dont la misère vous épouvante? Pourtant le salaire est le même pour tous : mais l'un économise son temps et son gain, l'autre perd

son temps et son argent en débauches.

— Mais si l'ouvrage manque?

— Mes amis, l'ouvrier manque bien plus souvent à l'ouvrage que l'ouvrage ne manque à l'ouvrier. Bien des gens excusent leur vie vagabonde parce qu'ils n'ont point d'ouvrage, qui auraient peur d'en trouver. L'ouvrier qui se conduit bien est toujours sûr de trouver un maître qui lui ouvrira sa boutique; et le maître qui est honnête, qui sert sa pratique exactement, est sûr de trouver des chalands. Il se rencontre sans doute des moments de gêne, mais ce n'est que passager. L'ordre, l'économie, la bonne conduite aident à supporter ces moments difficiles ; puis la confiance acquise ramène les affaires.

Mes amis, ce que je vous dis là n'est-il pas vrai ? A côté d'ouvriers malheureux, sans ouvrage et sans pain, mais par leur faute, n'en voyez-vous pas d'autres heureux, élevant leur famille dans l'aisance, honorés et estimés de leurs concitoyens ? Ils ont été ap-

prentis comme vous, avant d'être ce qu'ils sont aujourd'hui. Nulle position n'est mieux acquise que celle qu'on se fait par son travail et sa bonne conduite.

Encore une fois, votre lot n'est pas si mauvais qu'il vous semble ; il ne tient qu'à vous de le rendre meilleur. Aimez votre état ; soyez laborieux, honnêtes, et bons chrétiens.

II

Aimez votre état.

On ne fait bien, et on ne fait sans peine, que ce qu'on fait avec goût et avec plaisir. Si vous vous déplaisez dans votre condition, vous ne serez jamais que de mauvais ouvriers. Sous le moindre prétexte, vous quitterez un travail auquel vous n'aurez nul attrait ; votre main languira, se traînera paresseusement sur l'ouvrage, et votre esprit, contraint et enchaîné au métier, à l'atelier, se tourmentera comme si vous étiez en prison. Il vous semblera que tout est triste autour de vous, que tout est bonheur dans les autres états :

ceci n'est pas vivre. Ce dégoût provient ordinairement de trois causes : ou d'un principe d'ambition, ou du libertinage, ou d'une sotte envie.

1° Ce dégoût vient d'un principe d'ambition, quand on veut être plus que ce qu'on est destiné à être. Il y a des gens qui se croient nés pour toutes les grandes choses qu'ils rêvent : ils seraient dignes de commander des armées, de siéger sur les tribunaux, de gouverner la France, si on voulait les prendre au mot. Quand un homme a des idées si hautes de son mérite, le travail manuel lui paraît bien vil, bien au-dessous de lui. La boutique est trop petite pour lui, et il quitte travail et boutique, non point pour être juge, général ou roi, mais pour flâner, pour aller fumer la pipe dans les tabagies, pour courir les cabarets, pour tomber ensuite dans la misère et le mépris ! Nous avons vu cela dans ces derniers temps. Quels étaient les tenants de clubs les plus enragés, les plus

intrépides comploteurs ? C'étaient ordinairement des ouvriers qui avaient pris en dédain l'atelier et les outils. Travailler, gagner, trois francs par jour, fi donc ! mais être préfet, être représentant à 25 francs par jour, s'adjuger un emploi de plusieurs mille francs par an, faire bombance, voilà la vie. Tout le secret du patriotisme de ces beaux parleurs était là. Ambition, honte et misère ! Si le poisson ennuyé de nager dans la rivière se jetait sur le sable du rivage pour essayer le vol de l'oiseau, qui lui arriverait-il ? Hors de l'élément pour lequel il a été destiné, il souffrirait et périrait d'abord. Mes amis, voilà bien l'image de celui qui veut sortir de sa condition. Fermez votre cœur à ces suggestions de l'orgueil et de la présomption. La Providence a assigné à chaque homme le poste qu'il doit occuper. Vous êtes jeunes, vous êtes apprentis, vous serez ouvriers, c'est là votre consigne : soyez-y fidèles, et ne prétendez pas être plus sages que Dieu : il

savait ce qui vous convenait. S'il vous appelle à d'autres destinées, laissez à sa providence de vous en ouvrir les voies; en attendant, embrassez votre état avec amour.

2° On se dégoûte de sa condition par libertinage. Je n'ai pas besoin, pour le prouver, d'une longue démonstration. Chacun comprend que la dissipation d'esprit, que l'habitude du cabaret, la fréquentation de gens désœuvrés, tapageurs, joueurs, ivrognes, ne peuvent s'allier avec le calme de l'atelier, avec le train uniforme d'une journée de travail. Pour satisfaire des passions qui réclament sans cesse, il faut des dépenses sans proportion avec le salaire de l'artisan. Les plus grandes fortunes se fondent entre les mains d'un libertin : que doit-ce être d'un ouvrier libertin qui n'a pour vivre que son travail, son industrie et l'emploi de son temps? Il descend de la crapule à la plus ignoble détresse, et alors, au lieu de s'accuser lui-même, au lieu de s'en prendre à ses

vices qui le ruinent, il accuse son état qui ne fournit pas des profits au gré de ses convoitises dévorantes, il accuse la modicité d'un salaire, qui, pourtant, dépensé à propos, eût suffi à l'honnête entretien de l'ouvrier et de sa famille.

3° On se dégoûte de son état par l'envie. J'en ai déjà dit quelques mots en parlant d'ambition, j'y reviens encore. QUELLE MISÉRABLE VIE QUE CELLE DE L'OUVRIER ! MÉPRISÉ DES RICHES, OPPRIMÉ PAR LES PUISSANTS, MAL PAYÉ DES CHEFS DE BOUTIQUE, ON NE LUI A LAISSÉ QUE LE LOT DES CHARGES ET DE LA MISÈRE ! TOUT POUR LE RENTIER, RIEN POUR L'ARTISAN ! POURTANT NE SOMMES-NOUS PAS TOUS ÉGAUX? — Vous entendez répéter souvent peut-être, dans la boutique, ces propos qui vont droit au cœur du travailleur, qui montent à sa tête et l'échauffent, qui caressent les instincts mauvais, provoquent l'irritation et l'abattement. A force de se regarder comme les déshérités de la famille, on finit

par le croire ; l'on prend en dégoût une condition qu'on s'imagine méprisable et méprisée, et l'on conçoit de la défiance et de la haine contre tout ce qui est au-dessus de soi. Les émeutes qui troublent la société et ensanglantent si souvent les rues, les coalitions qui, souvent aussi, menacent les chefs d'atelier et amènent la cessation du travail, sont le résultat de ces idées, aussi fausses qu'elles sont funestes. Je fais appel à votre bon sens, mes amis, pour vous prémunir contre cette erreur. — Les riches ont-ils besoin de tailleurs, d'ébénistes, de carrossiers, de plâtriers, de charpentiers, de bottiers, de tapissiers ? Oui, car sans ces arts, et mille autres auxquels ils demandent des produits, les riches n'auraient ni maisons meublées et décorées, ni équipages, ni chaussures, ni étoffes précieuses, etc. Ils ne peuvent donc pas mépriser des états dont ils ne peuvent se passer ; ils savent fort bien qu'ils ont besoin de l'industrie de l'ouvrier autant

que l'ouvrier a besoin de leur argent. Quand on est ainsi lié par des services réciproques, on ne se veut pas de mal. Les lois sont-elles, pour les riches et pour les grands, autres que pour les ouvriers ? Mais, non : tout Français est égal devant la loi. On ne vous opprime donc pas. Si l'ouvrier paie un impôt, le riche en paie un aussi, et d'autant plus fort que sa fortune est plus grande. Cet impôt sert à ouvrir et à entretenir des chemins pour le transport des marchandises et des gens, à payer les défenseurs du pays, à entreprendre des travaux publics ; or, quoique vous ayez contribué à ces dépenses pour une moindre somme que le riche, vous avez part au bienfait qui en résulte, autant et plus même que le riche ; car tout ce qui facilite les communications, étend et multiplie le travail ; car l'argent de l'impôt sort en grande partie de la caisse des receveurs, pour passer par les mains des ouvriers de toute industrie employés aux travaux publics. Il

n'y a encore là rien de bien oppressif, comme vous voyez. — Oui, mais les grands emplois, les gros traitements, pour qui sont ils? — Allons, soyons justes, et vous conviendrez que ces grands emplois et ces gros traitements ne sont pas des priviléges au détriment et à l'exclusion de la classe ouvrière. De bonne foi! seriez-vous capables de rendre la justice, d'expliquer les lois, d'administrer un département, de remplir les fonctions du ministère public, de diriger les grands travaux pour l'endiguement des fleuves, pour le tracé des canaux, pour la construction des ponts? etc. Vous n'avez pas science et capacité pour ces choses, qui demandent de longues études, et par conséquent une fortune toute faite pour qu'on ait le temps de s'y appliquer; pourtant il faut des hommes qui s'adonnent à ces études; il faut des juges, des préfets, des ingénieurs. Or, si un homme, après avoir dépensé sa fortune et son temps à des épreuves longues, pénibles,

coûteuses, n'avait à attendre pour tout avenir qu'un traitement de manœuvre, pensez-vous que cet homme suivrait la carrière des lois, de l'administration et du génie? Il resterait tranquille chez lui, vivant sur son revenu. Si on proposait à un homme riche de se charger sur sa fortune de la responsabilité et de la représentation que demandent certaines fonctions, cet homme ne répondrait-il pas: «Laissez-moi tranquille dans mes domaines; laissez-moi jouir de mes revenus en paix; si vous voulez que je prenne sur moi les soucis d'un emploi, indemnisez-moi de la contrainte et des dépenses qu'il m'imposera?» Ou bien encore il vous dira: «Laissez-moi tirer parti de ma science et de mon talent, par mon industrie privée. s'il faut que je serve *gratis* la société.» Ce dévouement gratuit que vous voudriez prescrire, n'est pas dans la nature de l'homme, pas plus de l'ouvrier que des autres. Décidez vous-mêmes: je suppose qu'après une vie laborieuse-

ment remplie, vous parveniez à la vieillesse avec des économies et une honnête fortune : c'est du reste bien juste que cela vous arrive. Eh bien ! libres de vous reposer dans l'aisance, continueriez-vous à vous fatiguer et à exercer votre profession *gratis*, en dépensant votre temps et votre argent au profit du public ? Certainement vous ne le feriez pas. N'exigez donc pas des autres ce que vous n'accepteriez pas pour vous. Il y a bien plus : si l'on supprimait ce que vous appelez les gros traitements, on établirait tout bonnement un privilége contre la classe ouvrière en faveur des riches. En effet, le fils du peuple qui, par des circonstances heureuses, par ses talents et par une éducation soignée, sort des rangs de sa condition, peut s'élever aux premiers emplois, et s'y maintenir honorablement avec le traitement proportionné à la charge qu'il occupe ; mais si vous ôtez le traitement de la charge, si vous n'y laissez que l'honneur, vous en faites le

lot des riches, et vous condamnez le pauvre, quelque capable qu'il soit, à végéter, à garder forcément la dernière place. Comprenez-vous ça ? Vous me pardonnerez de parler avec vous de ces questions qui touchent à la politique; mais on remplit vos têtes de tant de préventions, on s'empare de vos esprits, on les égare tellement par la politique de cabaret, que j'étais bien aise de faire avec vous de la politique de simple bon sens. — Reste la question du salaire : l'ouvrier gagne trop peu. Ce n'est pas moi qui envie à l'ouvrier tout ce qui peut augmenter son aisance et son profit ; mais je regrette qu'en courant après des impossibilités, il néglige de voir le côté vrai des choses. Vous raisonnez comme si le salaire des ouvriers se réglait d'après la pure volonté de ceux qui font travailler; mais il n'en est rien. Le salaire de l'ouvrier dépend du prix que l'acheteur met à l'ouvrage : ainsi, le chef d'atelier païera mieux à proportion qu'il vendra mieux; et notez

bien que, sur le prix donné par le consommateur, il faut trouver le profit du producteur de la matière première, de celui qui fait fabriquer, de l'ouvrier qui fabrique, des différents commissionnaires par les mains desquels passe l'ouvrage avant d'arriver au consommateur. Par exemple, sur le prix d'un mètre de toile, il faut trouver le profit du producteur de lin, du peigneur, du filateur, du tisseur, du fabricant, des marchands, etc. Or, il ne dépend de personne de forcer le consommateur à donner à la chose fabriquée un prix au-dessus de celui qu'il offre ou qui est établi par le cours des marchandises.

— Mais si les maîtres tenaient leurs marchandises à un haut prix, ou s'ils ne voulaient pas tant gagner, ils pourraient mieux payer la main-d'œuvre ? Le consommateur serait bien obligé de passer par là.

— Mes amis, si les maîtres fabricants, chefs d'atelier, élevaient, comme vous dites,

le prix des marchandises au-dessus du cours, la marchandise leur resterait ; ils ne vendraient pas, et les acheteurs iraient se pourvoir ailleurs, car il est impossible que tous les fabricants ou chefs d'atelier soient d'accord ensemble contre leurs intérêts pour égorger leurs pratiques ; ou bien l'acheteur se passerait des objets de luxe et de commodité qu'on lui surferait, et il se procurerait, par son industrie personnelle, les choses de première nécessité. Si je ne veux et ne puis payer que dix francs un objet, comment pourrez-vous me forcer à le payer douze francs? Je vous le laisserai plutôt. Ainsi, en voulant gagner plus, maîtres, ouvriers, etc., ne gagneraient rien, parce qu'ils ne vendraient rien et qu'on ne ferait pas travailler. Enfin si les agriculteurs, par exemple, se donnaient le mot pour élever le prix du blé, les ouvriers crieraient au monopole, à l'injustice, et ils auraient raison. Eh bien ! ce que vous proposez est un monopole, une contrainte

que vous voudriez exercer à votre profit. Si le monopole est blâmable, est condamnable dans les autres, pourquoi serait-il innocent pour vous? Quand donc, mes amis, vous trouverez des gens qui viendront vous dire: — Coalisez-vous, ouvriers, demandez une diminution sur les douze heures de travail ou une augmentation de salaire, et si on refuse, quittez les chantiers, les ateliers, les boutiques, — répondez : — Il vaut mieux gagner quarante sous par jour que de ne rien gagner; l'ouvrage que nous refuserons de faire, sera fait par nos frères de Marseille, de Paris ou d'ailleurs; l'ouvrage s'en ira de France en Suisse, en Belgique, en Angleterre, en Allemagne, et lorsque nous serons mieux avisés et que nous redemanderons du travail, le travail aura fui. Examinez cela de sang-froid, et vous arriverez facilement à comprendre qu'au fond, toutes ces idées dont vous vous fatiguez procèdent d'un levain de basse envie contre les maîtres qui vous font

travailler; vous verrez qu'en réalité, vous vous frappez vous-mêmes en voulant frapper ceux qui vous donnent de l'ouvrage.

S'ils vous paient moins, c'est que la marchandise fabriquée se vend moins. Certes, ils aimeraient bien mieux donner un salaire plus fort, et fabriquer dix fois plus, vendre dix fois plus. Leur intérêt s'y trouverait encore plus que le vôtre.

Si les temps sont mauvais, faut-il en accuser vos maîtres, qui en sont victimes aussi bien que vous? faut-il en accuser votre état en souffrance? Eh! mon Dieu, non. Les cultivateurs ne s'en prennent pas à leurs charrues des pertes qui proviennent des mauvaises saisons; ils ne laissent pas leurs terres en friche parce que la grêle, la pluie, la gelée ravagent quelquefois leurs récoltes. Ils se lèvent plus tôt, se couchent plus tard, s'animent d'un plus grand courage, afin de réparer les dommages que leur causent les intempéries. Faites de même, mes amis. Chaque

condition a ses contre-temps, je dirai ses grêles, ses tempêtes, ses mauvaises saisons. Prenez courage alors, patientez, travaillez, et le beau temps reviendra. Un proverbe populaire dit avec beaucoup de raison: « Il n'y a point de mauvais état, il n'y a que de mauvais ouvriers. »

III

Soyez laborieux.

VOTRE avenir temporel et éternel dépend de l'observation de cette règle. L'oisiveté appauvrit et damne; elle traîne à sa suite l'ivrognerie, le libertinage, le vol; elle conduit souvent à la prison, ordinairement à l'hôpital, toujours au déshonneur Vous, travaillez : vous vous devez cela à vous-mêmes. Quand on s'est fait du travail une habitude, il ne coûte plus rien de se mettre à l'ouvrage. Vous le devez à ceux qui vous emploient; votre conscience se révolterait contre la pensée de prendre le bien du prochain; or, le temps que vous perdez est

un vrai larcin fait à vos maîtres, qui vous paient ce temps. Ce n'est pas que je vous envie quelques délassements : il en faut pour réparer vos forces et vous délasser d'une application prolongée. Je ne demande pas non plus que vous épuisiez d'abord toute votre activité. Quand on veut marcher longtemps, il faut marcher d'un pas égal ; celui qui court s'arrête bientôt, et fait moins de chemin qu'un piéton ordinaire. De même de l'ouvrier : si vous voulez faire beaucoup sans lassitude, attaquez bravement l'ouvrage, poursuivez-le avec une activité modérée et égale ; commencez la journée à l'heure précise ; ne quittez pas le travail pour le cabaret, pour la promenade, pour répondre à toutes les invitations de camarades désœuvrés qui vous appellent et vous sollicitent à trinquer, à flâner, *à faire la noce.*

— Quand on donne un quart d'heure aux amis, on le regagne ensuite, en manœuvrant plus fort, direz-vous.

— C'est une mauvaise méthode. D'abord, votre ouvrage est moins soigné, puis vous vous harassez pour regagner le temps perdu; c'est acheter trop cher un plaisir d'un instant : mais ce n'est là que le moindre mal. On ne prend dès le principe qu'un quart d'heure sur la journée, ensuite on va jusqu'à la demi-heure ; en commençant, on ne sort qu'une fois par jour, et rarement, pendant la semaine; on sort ensuite tous les jours ; enfin on ne peut plus travailler durant la journée pleine. Le travail continu devient insupportable ; on se fait une habitude de l'interrompre. On se laissait débaucher, et on finit par débaucher les autres.

—

IV

Soyez honnêtes.

Je n'entends point vous recommander cette honnêteté vulgaire qui, selon le monde, consiste seulement à ne pas tuer et à ne pas voler. On peut avoir les mains pures du sang et de l'argent d'autrui, et pourtant être malhonnête homme. L'âge, l'autorité, le sexe, les conditions différentes de chaque personne, nous imposent envers le prochain des devoirs de respect, d'égards, de bienveillance, que la vraie honnêteté sait remplir. Ce respect, ces égards, cette bienveillance, sont des droits aussi sacrés que ceux de la vie et de la propriété.

Jamais on n'a plus parlé d'honnêteté qu'en ce temps-ci, et jamais on n'en a moins compris les devoirs. Où est cette pitié, tribut toujours dû au pauvre, même quand on ne peut pas soulager sa misère? Souvent ses haillons sont un prétexte d'insulte. Où est ce respect envers les vieillards, envers les ministres de la religion, envers les femmes, envers les enfants même, dont l'âge et l'innocence commandent une réserve révérentielle?

Quelle femme entendrait sans rougir ces expressions grossières reçues dans le vocabulaire de certains ateliers? Quel enfant y passerait sans avoir l'imagination souillée?

On outrage tout, on se moque de tout, parce que le cœur est corrompu, parce que la religion est absente, car la religion seule enseigne la vraie honnêteté.

J'attends de vous, mes amis, des sentiments plus dignes de l'homme et du chrétien.

Manquer aux égards prescrits par l'honnêteté, c'est manquer à la justice, à la religion, à la charité.

Vous éviterez donc tout ce qui pourrait y porter atteinte.

Vos premiers devoirs, après ceux dus à Dieu, s'adressent à vos parents. Soyez-leur obéissants, secourables, tendres et prévenants. Pensez à l'affection et aux soins dont ils ont entouré votre jeunesse; aux sacrifices qu'ils se sont imposés pour vous; à la joie qu'ils ressentent de tout le bien qui vous arrive ou qu'on dit de vous; au bonheur qu'ils ont de penser que vous serez l'honneur de leur nom et la joie de leurs vieux jours; à l'attention qu'ils ont de vous procurer tous les adoucissements qu'ils peuvent selon leurs moyens. Jamais vous n'aurez d'amis aussi vrais, aussi aimants; bien plus, jamais votre cœur n'égalera l'affection de vos parents pour vous. Consolez-les dans leurs peines; faites-leur pressentir, par votre application et votre conduite, que vous serez un jour leur soutien, qu'ils n'ont pas vainement mis leur confiance en vous; honorez leur

vieillesse ; n'ayez pas honte de leur pauvreté. Il y a, mes amis, une pauvreté honorable, et si vos parents eussent moins pensé à vous et plus à eux, ils auraient gardé pour leur aisance ce qu'ils ont dépensé pour votre instruction, pour votre convenable entretien et pour votre apprentissage. N'entreprenez rien sans les consulter ; s'ils sont malades, ne laissez pas à des étrangers le soin de les garder, et passez auprès d'eux le temps de vos loisirs, après le travail de la journée. L'estime des hommes et les bénédictions du ciel n'ont jamais manqué aux enfants qui honorent leurs parents. C'est même le seul devoir à l'accomplissement duquel Dieu ait attaché une recompense dès ce monde : *Tes père et mère honoreras, afin de vivre longuement.*

M. D**, aujourd'hui possesseur d'une fortune dignement acquise par une conduite sans reproche, par une probité éprouvée, était, il y a vingt-cinq ans, simple apprenti serrurier.

Son père, pauvre et infirme, n'avait pu traiter les conditions d'apprentissage de son fils avec un appoint d'argent ; le jeune D** fut obligé de s'engager pour plusieurs années, afin de payer son maître par son travail. Avec de l'application et de la diligence, il devint habile en peu de temps, et il se réjouissait en pensant que bientôt il pourrait, par son salaire, procurer une vie plus douce à ses bons parents ; mais D** perdit son père avant qu'il n'eût la consolation de lui donner ce témoignage de dévouement filial.

La pauvre mère ne put résister au coup dont elle était frappée ; sa santé déclina de jour en jour : veuve, sans biens, sans force pour gagner quelque chose, n'ayant qu'un enfant, apprenti lui-même, et par conséquent sans salaire, elle était en face de la plus grande misère. Le jeune D** ne put envisager cette situation sans une peine extrême, et sa tendresse filiale lui suggéra une géné-

reuse industrie. Il s'adressa à son maître.

—Maître, lui dit-il, vous savez que je suis pauvre, que j'ai besoin de gagner quelques sous : seriez-vous assez bon pour me promettre un salaire pour l'ouvrage que je ferai avant l'heure où commence la journée, ou après l'heure où cesse le travail obligé?

—Et que feras-tu de cet argent? Tu le dépenseras au cabaret, peut-être. Je te rendrais un mauvais service, et je mettrais le désordre dans ma boutique.

— Ma conduite passée doit répondre de ma conduite à venir. Je suis jeune; je puis me priver de bien des choses; mais ma mère est âgée et malade, elle a besoin de soulagement : mes profits seront pour elle.

— Mon ami, si c'est ainsi, tes intentions sont trop belles pour que je ne les seconde pas. Tu ne devanceras pas l'heure de la journée, et tu finiras le travail avec les autres ouvriers. Tes soins sont nécessaires à ta mère, le matin et le soir; puis il faut ménager tes

forces : mais je te donne trois heures par jour sur celles que tu dois employer pour moi.

Le maître voulut éprouver ainsi son apprenti, et fit attention à son travail. Le jeune homme, animé par le désir d'adoucir les privations de sa mère et de répondre à la bienveillance de son maître, semblait redoubler de force et multiplier son travail. Le maître, touché de tant de générosité, abrégea le terme convenu de l'apprentissage. Ces heureux commencements portèrent bonheur à D**, et lui attirèrent la confiance, l'estime et le bien-être dont il jouit maintenant.

Soyez soumis à vos maîtres et à vos supérieurs en général. Quand je dis *vos supérieurs*, j'entends les magistrats qui président à l'administration et à l'ordre public, les ministres de la religion et les vieillards. Il y a, dans le monde, des esprits chagrins, inquiets, qui se font un méchant et sot plaisir de dé-

nigrer tous ceux qui sont revêtus d'un caractère d'autorité. Ils s'appliquent surtout à faire passer ces sentiments de mépris de l'autorité dans l'esprit des ouvriers, parce qu'ils savent que la classe ouvrière se mène par le cœur plutôt que par la réflexion ; et sous prétexte de liberté et d'égalité, ils la soulèvent et la poussent à des résolutions malheureuses. La liberté, mes amis, n'est pas le désordre ; la liberté, c'est le pouvoir de faire tout ce qui est bien, sans en être empêché. Or, personne ne vous empêche de faire ce qui est bon, profitable, honnête, ce qui vous est utile, sans nuire au prochain. L'égalité n'est pas l'abolition des distinctions sociales établies pour le bien de tous ; l'égalité est l'abolition des priviléges établis en faveur de quelques-uns au préjudice des autres. Or, les magistrats n'exercent d'autorité que pour contenir les méchants qui essaieraient de vous nuire ; ils ne sont placés au-dessus de vous que pour vous garder.

Trouveriez-vous bien que, sous prétexte de liberté, le dernier venu dans la boutique, que l'apprenti d'un jour voulût faire à sa tête, résister à la règle posée par les anciens et travailler à sa guise? Approuveriez-vous que, sous prétexte d'égalité, les serviteurs refusassent d'obéir aux maîtres, les enfants aux parents, les jeunes gens aux vieillards; que chacun, n'écoutant que ses caprices, prétendît imposer aux autres une loi qu'il ne voudrait recevoir de personne? Vous auriez prédit d'abord la ruine certaine d'une famille où règnerait un pareil état de choses. Or, ce qui, à première vue du simple bon sens, est vrai pour la famille, est vrai aussi pour la société en général; car la société en général est une grande famille où chaque membre a sa fonction, ses devoirs assignés, sous la direction des supérieurs, qui représentent l'autorité paternelle.

Otez les supérieurs, et il n'y a plus que trouble, et les bons seront à la merci des

mauvais; car l'autorité, les pouvoirs qui gouvernent ne sont pas établis pour inquiéter les bons, mais pour arrêter les méchants. Toutes les paroles dorées par lesquelles on essaierait de vous animer contre vos supérieurs dans l'ordre civil et religieux, ne changeront jamais rien à l'évidence de ces raisons.

Respectez toutes les femmes comme vos mères, et les filles comme vos sœurs. Abstenez-vous de dire en leur présence des paroles qui blesseraient leur délicate pudeur, et qui dénotent toujours, dans celui qui les dit, une âme basse et vile.

Soyez serviables et bons envers vos camarades; ayez compassion de ceux qui sont faibles, et protégez-les contre les agressions auxquelles ils sont en butte quelquefois. Secourez et consolez ceux qui sont affligés, et ne vous donnez jamais le méchant plaisir de rire de leurs maux: vous feriez preuve d'un mauvais cœur.

La décence et la convenance dans le langage révèlent une belle âme et des mœurs honnêtes, comme on connaît la bonté d'un fruit au parfum qu'il exhale.

Ne jurez pas, n'habituez pas votre langue à prononcer ces expressions grossières, brutales, insolentes, blasphématoires, impies, trop communes dans les ateliers ; la bonne éducation et la religion s'accordent à flétrir cet abus de la parole.

Ce qui éloigne ou rapproche les conditions dans la société, c'est moins la différence de fortune que la différence d'éducation : montrez, par vos manières, par la réserve et la politesse de votre langage, que vous êtes animés de sentiments élevés, et vous verrez venir à vous, dans votre atelier, des hommes que leur position sociale a placés au-dessus de vous, et vous serez toujours en bonne intelligence avec vos camarades.

Certains ouvriers s'irritent quelquefois de

l'espèce de répulsion dont ils sont l'objet, et ils confondent deux choses bien distinctes : ce n'est pas l'ouvrier qu'on fuit en eux, mais ce sont des habitudes de langage et des procédés vils qu'on repousse. Soyez honnêtes, et tout le monde vous aimera, vous respectera, vous estimera.



Soyez bons Chrétiens.

Être bon chrétien, c'est servir Dieu comme il veut être servi. On peut disputer sur la mesure du service que nous devons aux hommes, mais on serait absurde de disputer une part de nos soumissions à Dieu; il est le Maître des maîtres: servez-le donc avec fidélité. Ce conseil résume tous les autres. Quand même vous seriez laborieux, honnêtes et tout voués à votre état, si vous ne servez pas Dieu, vous manquez à votre devoir le plus essentiel.

La raison vous dit que Dieu a droit à vos

hommages aussi bien que les hommes ont droit à vos égards. Bien plus, vous ne devez respect à vos parents et à vos maîtres, charité et bienveillance à vos égaux et à vos inférieurs, que par rapport à Dieu, qui veut être respecté, honoré, aimé en eux. Dès que vous aurez cessé de servir Dieu, vous n'aurez plus l'idée de vos devoirs envers les hommes. C'est pourquoi le vrai chrétien est en même temps le plus vrai honnête homme, comme aussi vous apprendrez par expérience que l'oubli des devoirs envers Dieu amène la déloyauté dans le commerce, la tromperie, la fausseté, la fourberie dans les rapports des hommes entre eux.

Servir Dieu, c'est l'honorer par l'observation fidèle de ses commandements, et par le culte que la religion prescrit.

Il y a des gens qui, se formant une religion à leur mode, choisissent parmi les préceptes divins ceux qui leur conviennent, ceux qui ne gênent pas leurs passions ou leurs

intérêts du moment. Ils ne volent pas, ils ne tuent pas; mais d'être sobres, d'être chastes, de respecter dans leurs paroles la sainteté de Dieu présent partout, ils n'en ont nul souci. Prenant de la religion son nom et ses apparences, ils en abandonnent la pratique ; pour eux, point de dimanche sanctifié par l'assistance aux offices ; point de prières, point de cérémonies chrétiennes, point de ces actes inspirés par une foi sincère, par une douce confiance en Dieu. Leur âme n'a aucune relation avec le ciel. Boire, manger, satisfaire les appétits sensuels, voilà toute leur religion, toute leur existence, toute leur destinée : ils n'en comprennent pas d'autres. Puis, se drapant fièrement dans leur prétendue impeccabilité, ils disent : — Je suis honnête homme, cela suffit. — Non, mes amis, vous conduisant ainsi, vous n'êtes pas honnêtes hommes, et cela ne suffit pas. Dieu, certes, a des titres sur vous aussi légitimes que ceux que peuvent avoir vos parents et vos maîtres à

votre obéissance ; il a des droits à votre soumission aussi sacrés que les droits des hommes sur leurs biens, et vous n'hésitez pas à taxer de méchant et d'improbe celui qui refuse respect à son père, soumission aux ordres raisonnables de son maître, celui enfin qui viole la propriété d'autrui. Or, en n'accomplissant pas tous les commandements de Dieu, vous méprisez votre père, vous résistez à votre maître, vous reniez le droit de votre Créateur sur vous. Si vous n'observez qu'un précepte et qu'il y en ait dix, vous êtes coupables, vous n'êtes plus honnêtes hommes, car votre père, votre maître, votre Créateur n'a pas dit seulement : Vous ne volerez pas, vous ne tuerez pas, vous ne ferez point de tort au prochain ; mais il a dit aussi : Vous aimerez et adorerez votre Dieu; vous ne jurerez pas ; vous sanctifierez le jour du Seigneur; vous serez chastes de corps et de pensée. — Tant que le jour de dimanche sera pour vous un jour de débau-

che, tant que l'amour de Dieu ne sera pas dans votre cœur, tant que la prière ne purifiera pas vos lèvres, tant que vous serez adonnés aux vices honteux du libertinage et de l'ivrognerie, vous ne serez irréprochables ni aux yeux de la raison ni aux yeux de la religion. Non, elle ne suffit pas, cette religion de l'*honnête homme* tant préconisée. Nous devons à Dieu adoration et hommage, c'est incontestable ; si donc Dieu a prescrit lui-même la manière de l'honorer qui lui est agréable, s'il a déterminé le culte qu'il attend de nous, s'il a révélé les vérités auxquelles il veut soumettre notre foi, est-ce à nous de refaire ce culte, de le modifier ? est-ce à nous de refuser croyance à quelques-unes de ces vérités ? Le bon sens crie : Non. Quand Dieu parle, il n'y a plus qu'à recueillir et à observer sa parole.

Notre destinée ne s'accomplit pas entière ici-bas ; nous serions bien les plus malheureux des êtres, si, après le désordre qui sem-

ble régner en ce monde, où souvent le vice est honoré, où la vertu est méconnue, opprimée même quelquefois, il n'y avait pas un autre monde où justice sera faite, où chacun recevra selon ses œuvres. Cette promesse d'un monde meilleur, Dieu nous l'a donnée; il vous l'a donnée surtout à vous, braves ouvriers, à vous qui fatiguez vos bras, qui passez des jours de pénibles labeurs; il vous a donné des promesses d'éternelle béatitude en échange de vos privations présentes, des assurances d'un repos délicieux au-dessus de toute compréhension en récompense de vos travaux. Courage donc! Et dans l'attente de ce salaire magnifique de l'éternité, où chaque soupir, chaque larme, chaque goutte de sueur aura son prix, animez-vous a fournir pleinement votre carrière; n'enviez pas l'aisance, la mollesse et le rien faire des riches; à ceux-là il a été dit: Malheur! à moins que, par la charité, par le dévouement au bien de leur prochain, ils ne

se rachètent de l'anathème qui les menace. Toute prospérité ici-bas a ses revers, ses piéges et ses tentations; soyons heureux d'être pauvres, d'être ouvriers, d'être ainsi placés sur le chemin du ciel. Mais, ô mes amis, en promettant le ciel, Dieu y a mis des conditions: il a établi une Église dépositaire et gardienne des vérités sacrées proposées à notre foi; il a établi des ministres chargés de nous guider, de nous instruire, de nous bénir, de nous pardonner en son nom. Il veut que nous conservions notre âme sans souillure, et nul ne sera reçu dans le séjour du bonheur éternel, s'il n'est paré de l'innocence du cœur. Il a institué des sacrements où, pécheurs, nous recouvrons, par le repentir et par une grâce céleste, la pureté que nous perdons malheureusement trop souvent. Il nous distribue des grâces de secours et de force pour nous défendre contre notre propre faiblesse, et nous aider à porter le joug de sa loi tout entière. Il demande que nous

entretenions avec lui un saint commerce par la prière, par l'amour, par un échange de confiance qui provoque ses bienfaits. Or, mes amis, la religion de l'honnête homme fait-elle la part de la foi, de la fidélité aux enseignements de l'Église, de la fréquentation des sacrements, de l'exercice de la prière, de la confession? Bien loin de là : on se dit honnête homme pour s'excuser de n'être pas serviteur de Dieu. Il ne suffit donc pas d'être honnête homme.

— A votre avis, il n'est donc pas bon qu'on soit honnête homme?

— A Dieu ne plaise que j'aie jamais rien dit de semblable! Non-seulement je veux qu'on soit honnête homme, mais de plus, je veux qu'on soit chrétien; non-seulement je veux qu'on rende aux hommes ce qui leur est dû, mais de plus, je demande qu'on donne à Dieu l'honneur, le culte, l'obéissance, la fidélité à laquelle il a droit; non-seulement je prétends qu'il ne faut ni tuer ni vo-

ler, qu'il faut s'abstenir des actions mauvaises, mais j'ajoute qu'il faut faire de bonnes œuvres, accomplir les devoirs que la religion commande, et mettre en pratique la charité, la patience, la modestie, la décence dans les paroles. Voilà quelle idée j'ai de l'honnête homme, idée que je désire trouver réalisée en vous.

Eh quoi ! on est honnête homme parce qu'on n'a ni tué ni volé ! Mais il est donc permis alors de se vautrer dans la fange des mauvaises passions, de s'abrutir dans l'ivrognerie, de s'user dans les excès du libertinage?

— Cela ne fait tort à personne.

— Malheureux ! Cela fait tort à la société, à qui vous devez vos services, et à qui vous devenez à charge ; cela vous fait tort à vous-mêmes : et ne vous comptez-vous pas parmi les personnes humaines ? La même raison qui vous défend de nuire au prochain, ne vous défend-elle pas de vous nuire à vous-mêmes ?

Il suffit d'être honnête homme, c'est-à-dire de ne pas tuer et de ne pas voler ! Morale des bêtes sauvages ! A la bonne heure ! qu'un renard ou qu'un loup se fît un mérite des rapines qu'il n'a pas faites, des victimes qu'il a épargnées, je le concevrais, parce qu'il est dans la nature de ces bêtes d'être rapaces, voleuses, sanguinaires. Mais qu'un être doué de raison, qu'un homme capable de discerner le bien et le mal, libre dans ses déterminations, ayant le sentiment et l'intelligence de ses devoirs, borne à cette religion de l'honnête homme tout son mérite, sa vocation et sa gloire sur la terre, c'est une monstruosité. Mais qui réfléchit à toutes les conséquences qui résultent de ce mot fameux : *Il suffit d'être honnête ?* Peu ou point de gens. On entend répéter ce mot, on l'accepte sans examen; on se guide d'après cette règle si commode aux passions ; on vit au gré de toutes les convoitises les plus brutales ; puis aux cris d'une conscience qui se réveille

parfois, on répond par cette excuse : *Qu'ai-je à me reprocher ? je n'ai ni tué ni volé*. Ce que vous avez à vous reprocher ! je vais vous le montrer du doigt : vous avez tué votre âme en lui enlevant son innocence baptismale, en y défigurant l'image de Dieu ; vous avez tué l'âme de votre prochain, en scandalisant vos camarades, en corrompant les complices que vous vous êtes faits, en mettant en honneur l'ivrognerie, le jeu, la luxure la plus éhontée ; vous avez volé à Dieu l'honneur qui lui était dû, à la société les bons exemples qu'elle avait lieu d'attendre de vous, à vos camarades la droiture, la pureté de cœur, l'amour de la vertu que vous leur avez fait perdre ; à votre conscience, vous avez volé la paix et la joie intérieures que procure la pratique du bien ; vous vous êtes dérobé la considération dont vous jouissiez quand vous accomplissiez tous les devoirs de la religion ; enfin (et c'est le plus grand malheur), vous avez perdu le ciel !

Vous exhorter à être bons serviteurs de Dieu par la pratique sincère de la religion, c'est donc vous inspirer le seul et vrai secret d'être complétement honnêtes hommes. Retenez cet avis, il est essentiel à votre bonheur temporel aussi bien qu'à votre bonheur éternel.

L'âme a ses moments de lassitude comme le corps : elle a son travail, ses fatigues, ses tristesses et ses maladies; rudes fatigues, tristesses, lassitudes, maladies morales que l'art humain ne peut soulager ni guérir. Les passions s'enflamment, la cupidité tente, l'ambition de s'élever dégoûte d'une condition obscure; des désirs effrénés de jouissances impossibles, et même corruptrices, tourmentent l'imagination; le vice se colore de tous les attraits capables de séduire la volonté. Puis, la pensée d'être vertueux toujours, d'être astreint à une règle de conduite laborieuse, sans mérite souvent aux yeux des hommes, hérissée de difficultés, de passer ainsi

toute sa vie dans une lutte contre soi-même et contre le torrent de l'exemple ; la monotonie et l'austérité apparentes de la vie du chrétien, n'ayant d'autre témoin que Dieu, comparées à la prospérité bruyante, aux semblants de félicité dans lesquels nagent les méchants : tout cela livre l'âme à des perplexités douloureuses. Oh ! que je connais d'ouvriers qui n'ont su résister à ces combats, à ces tentations de chaque jour ! On peut même affirmer que tous ceux qui se sont dévoyés, qui se sont jetés dans une carrière turbulente, pour aboutir ensuite à la honte, ont commencé par succomber à ces maladies morales qui travaillent toutes les âmes. Ils n'en avaient pas cherché le remède dans la religion. Mes amis, je vous conjure d'être plus sages.

Vous prierez le matin et le soir : la simple reconnaissance vous commande cet hommage envers celui qui vous donne le repos de la nuit, la vigueur et la lumière pendant le jour.

Lorsque mille voix, mille bruits apporteront dans votre atelier l'écho des scandales, des impiétés du dehors, vous fermerez votre cœur à ces échos dangereux, et recueillis au dedans de vous-mêmes, vous entretiendrez avec Dieu un commerce invisible par les élans de la prière. La prière est à notre âme ce que la rosée est aux plantes altérées par la sécheresse d'un terrain aride. La fleur se penchait fanée et décolorée sur sa tige, et bientôt elle se redresse vive et belle, sous l'influence d'une pluie qui la ravive.

Vous vous approcherez des sacrements : ils sont établis de Dieu pour rendre à votre âme la pureté, la force, le courage qu'elle perd dans ses faiblesses de chaque jour. Vous avez vu quelquefois un voyageur exténué et assis sur la borne d'un chemin. Les forces lui manquent pour continuer sa route ; mais qu'on lui présente un généreux breuvage, un mets fortifiant, il sent la vigueur renaître, et il peut suffire à sa course. Nous sommes

comme ce voyageur, souvent épuisés par les fatigues de la vie ; la religion nous offre dans les sacrements ce breuvage généreux qui ranime et multiplie les forces. N'éloignez pas vos lèvres de la coupe.

Le monde rira de vous, de votre bigoterie, pensez-vous peut-être. Eh ! quel monde? Le monde composé des hommes bons vous louera ; il admirera la générosité avec laquelle vous embrassez le parti du bien ; il vous aplanira les voies, en vous montrant des modèles qui vous précèdent dans le même chemin et dans vos mêmes conditions. Si le monde qui rira de vous n'est composé que des gens sans moralité et sans religion, que vous importe leur opinion? Leurs blâmes vous honorent. Entre l'estime des bons et l'applaudissement des mauvais, on ne saurait hésiter à choisir. Auriez-vous peur d'un mot dont le sens ne renferme rien de déshonorant (car *bigoterie* signifie *religion* dans l'argot des libertins)? Quoi ! vous auriez peur d'un mot, d'un sim-

ple mot innocent, et vous ne reculeriez pas devant l'idée d'une chose mauvaise ? En effet, si, par crainte d'être appelés bigots, dévots, etc., vous passez au parti des libertins, vous vous vouez à tous les vices et à toutes les ignominies de leur conduite; car, avec les libertins, il n'y a pas de milieu possible entre leur ressembler ou être taxé de bigoterie. Donc, laissez-les dire, et suivez votre droit chemin.

Vous sanctifierez le dimanche par la cessation du travail, par l'assistance aux offices de l'Église, aux instructions religieuses, par des lectures instructives et chrétiennes. Après ces instants ainsi remplis, je ne trouve point mauvais que vous vous accordiez la distraction d'une promenade, d'une causerie avec de braves amis, d'un jeu qui exerce le corps ou l'esprit sans stimuler la cupidité du gain; car si vous jouez pour gagner, vous serez bientôt devenus fripons, et vous vous exposerez à toutes les autres suites de la passion du

jeu. Le dimanche, fuyez le cabaret, le café, les sociétés de tapageurs, les réunions nocturnes. Il y a de la glu dans ces sortes de lieux : quand on y a une fois mis les pieds, on y reste pris et l'on est perdu. On n'y va pas sans y retourner ensuite : on y laisse d'abord une portion de son petit pécule; une deuxième fois, on y verse le fond de sa bourse; une troisième fois, on y fait des dettes; une quatrième fois, on y engage ses habits, et lorsqu'on est dépouillé de tout, lorsqu'on est abruti, il n'est plus temps de se sauver.

Dans beaucoup de villes, on a établi des écoles du dimanche pour les ouvriers des personnes, animées d'un zèle fraternel pour vous, ont ouvert des réunions d'ouvriers où l'on donne des conseils et des instructions sur toutes les questions qui intéressent leur bien-être, leur santé, leur état. Aimez à vous rendre dans ces réunions; soyez assidus à ces écoles; en y cultivant votre intelligence, vous apprendrez à être plus habiles dans vo-

tre profession; vous vous élèverez à des sentiments grands et dignes; par votre contac avec des hommes distingués, avec des médecins, des avocats, des jeunes gens riches et vertueux, vous vous ferez des amis sincères et éclairés; vous vous guérirez de ce préjugé qui vous fait trop souvent envisager comme un ennemi l'homme placé au-dessus de vous. Allez aux écoles du soir, agrégez-vous à la Société de Saint-Vincent de Paul, et vous ne regretterez pas d'avoir abandonné le cabaret et les mauvaises compagnies, où vous n'auriez appris qu'à ruiner votre bourse, votre santé et votre vertu.

A côté des grands bienfaits de l'instruction se trouvent les dangers de l'instruction, c'est-à-dire l'orgueil du demi-savant qui ne doute de rien, et qui parle de tout ce qu'il ne sait pas comme de ce qu'il sait; puis les mauvaises lectures. La religion, en vous ouvrant l'accès de l'instruction, vous prémunira contre ces abus; elle vous fera compren-

dre qu'il y a des vérités incompréhensibles à l'esprit humain, et en vous proposant ces vérités, elle inclinera votre raison devant la foi que vous leur devez ; elle vous montrera les motifs de cette foi dans la parole de Dieu attestée par des miracles, par des martyrs, par le témoignage des hommes les plus savants de tous les siècles. Oui, mes amis, les savants de tous les siècles, les hommes les plus éminents ont rendu hommage à la religion. Les savants de cabaret, les docteurs de gargote ne sont pas de cet avis sans doute ; mais au-dessus de ces savants et de ces docteurs ridicules, il y a les vrais savants qui respectent, adorent et croient les mystères de la religion. Vous ne vous servirez donc pas de votre petite science pour disputer contre Dieu : vous vous en servirez pour devenir meilleurs, pour apprendre plus complétement la religion, et pour vous instruire des devoirs de votre profession d'ouvriers et de chrétiens.

J'ai signalé les mauvaises lectures comme le second danger. On a fait des livres sur tout; on en a fait pour corrompre les cœurs et pour tromper les esprits, comme on en a fait pour enseigner la vérité et la vertu. Parmi cette multitude de livres, le choix est très-important. Prenez garde ! n'en recevez pas de toutes mains, et ne cédez pas à une présomptueuse curiosité. Si, ne connaissant pas la vertu des drogues, vous deviez prendre des remèdes dans la boutique d'un pharmacien, vous ne vous hasarderiez pas à en faire le choix vous-mêmes, parce que vous craindriez de prendre du poison pour un médicament: vous consulteriez. Les livres sont aussi le remède ou le poison de l'âme. Consultez des personnes prudentes et sages, afin de ne mettre dans vos mains que des livres utiles à votre profession, ou agréables sans être pernicieux. Le serpent est souvent caché sous les fleurs.

Les ennemis de la religion et de l'ordre so-

cial savent la puissance d'un livre mis aux mains d'un ouvrier confiant qui s'impressionne de ce qu'il lit comme la terre boit la rosée : c'est pourquoi ils font distribuer dans les boutiques et les ateliers des livres composés exprès pour égarer, tromper, irriter la classe ouvrière ; et lorsqu'ils sont arrivés à leurs fins, ils enrôlent leurs dupes, ils s'en font une armée qu'ils lancent, les jours d'émeute, sur la place publique. Tant qu'il est question de se faire tuer, on ne voit que des ouvriers mis en avant ; quand il s'agit de partager le butin, alors viennent les grands panaches.

Permettez que j'insiste, en passant, sur cette observation. Sous un air de feinte compassion, on plaint le sort de l'ouvrier ; on accuse la prétendue injustice du riche, du maître ; on parle d'oppression, qui n'existe pas pourtant ; on exalte les têtes. Comme la religion modère les ardeurs de cette exaltation, comme elle enseigne les principes d'ordre, on la déni-

gre, on la calomnie dans ses dogmes, dans son histoire, dans ses ministres, dans ses pratiques ; on la bafoue ; on invente contre elle des mots grossiers, des contes impertinents, et on la livre ainsi à la risée de la classe ouvrière. Mes amis, voilà la tactique employée pour vous surprendre. Ainsi, les fauteurs de désordres et de troubles ont recruté ces troupes d'ouvriers qui, sous l'influence des idées chagrines dont on les avait nourris, se jetaient dans la rue, et allaient expier, le lendemain, devant la justice et sous le verrou des prisons, des égarements et des voies de fait dont le succès eût profité à d'autres qu'à eux, c'est-à-dire à ceux qui les poussaient au péril, qui se cachaient pendant l'émeute, et ne se seraient montrés qu'au moment de la victoire.

Toutes les fois donc que vous ne trouverez pas la religion ou les mœurs respectées dans un livre, tenez pour certain que ce livre, quelque doucereuses qu'en soient les pa-

roles, est la voix d'un ennemi qui vous tend un piége, et détournez-en vos yeux. La religion se défend par ses propres œuvres, par les consolations dont elle entoure les ouvriers, par les institutions qu'elle a fondées pour leur bonheur. Aussi n'ai-je jamais compris comment des ouvriers étaient assez aveugles ou assez ingrats pour ne pas aimer la religion : elle a des dons, des promesses, des grâces pour tous les hommes ; mais elle en a de plus affectueuses pour les ouvriers ; et quand les riches, quand les puissants l'auraient oubliée, elle devrait être aimée, défendue, pratiquée encore par le peuple. Quelques faits vous le diront mieux que tous les raisonnements.

Avant la venue de Jésus-Christ sur la terre, la pauvreté et le travail étaient méprisés et formaient le lot des esclaves. Jésus-Christ naît, et entre toutes les conditions qu'il pouvait choisir pour y passer sa vie mortelle, il préfère la condition de l'ouvrier. Il a pour

père nourricier saint Joseph ; il grandit dans la boutique de ce saint ouvrier ; il l'aide dans son travail de chaque jour ; il est appelé le fils de l'ouvrier. Après trente ans ainsi passés dans l'obscurité d'une vie de peine et de travail, il commence à se manifester au monde et à publier son Évangile. C'est encore aux pauvres et aux ouvriers qu'il s'adresse d'abord : *Les pauvres sont évangélisés*, dit-il aux disciples de saint Jean. *Venez à moi*, dit-il ailleurs, *venez à moi, vous qui êtes fatigués et qui travaillez, et je vous soulagerai.* Ses premiers miracles sont pour guérir, nourrir et consoler les pauvres qui le suivent ou l'implorent. Il lui faut des apôtres, et il les appelle encore du milieu du peuple, il les prend parmi de pauvres pêcheurs. Ce que l'on fait en faveur du plus petit, du plus pauvre, l'aumône même d'un verre d'eau, on le lui fait à lui-même, et il le récompensera. Il apprend aux riches qu'ils sont de la même nature que les pauvres, et sans

distinction de personne ou de condition, il veut que tous invoquent *leur Père qui est au ciel.*

Le ciel est promis à ceux qui travaillent dans la patience, qui sont doux et humbles, qui aiment le prochain. L'Église catholique, dépositaire de la doctrine de Jésus-Christ, a hérité de cette même tendresse pour les travailleurs. Les apôtres vivaient du travail de leurs mains; saint Paul faisait des tentes de cuir; il écrivait : *En Jésus-Christ, il n'y a ni esclave, ni libre, ni Grec, ni Gentil; nous avons tous été rachetés au prix de son sang.* Les riches apportaient leurs trésors aux apôtres, qui faisaient la part des pauvres. Les premiers solitaires, qui souvent échangèrent la vie luxueuse des cités pour les austérités du désert, gagnaient leur vie à la sueur de leur front; les uns tressaient des nattes, les autres faisaient de la poterie. Les premiers moines d'Occident furent aussi des travailleurs, des forgerons, des charpentiers, des

agriculteurs, etc. ; qu'ils fussent princes ou seigneurs, dès qu'ils entraient dans l'ordre de Saint Benoît, ils devaient habituer leurs mains au maniement des outils d'artisan. La religion a décerné un culte public à plusieurs modestes ouvriers qui firent briller de grandes vertus sous leur modeste habit de travailleur; elle en éleva même plusieurs aux plus hautes dignités. Nous citerons entre autres saint Éloi, orfèvre, puis évêque de Noyon; saint Sérénus, jardinier ; saint Bénezet, maçon et tailleur de pierres ; saint Crépin et saint Crépinien, cordonniers; saint Galmier, serrurier, etc.

Lorsque la féodalité eut étreint la société dans les mille réseaux du pouvoir seigneurial, l'Église, qui seule avait une voix et une influence assez fortes pour se faire écouter et respecter des petits souverains qui abusaient souvent de leurs forces, prit encore les ouvriers sous sa protection: elle les réunit en confréries ; elle accorda à ces confréries des pri-

viléges et un patronage ecclésiastique ; elle forma des corporations puissantes d'ouvriers qui, isolés, eussent été livrés sans ressource à la merci de l'oppression ou de la rapine des grands. Quand on attaquait l'ouvrier, on attaquait la confrérie ; quand on attaquait la confrérie, on s'en prenait à l'Église, et alors, l'Église et la corporation tout entière se levaient pour soutenir les droits de leurs enfants. On a pu, mes amis, tourner en ridicule ce mot de *confrérie* ; on a pu vous représenter ces faits du temps passé comme des signes de superstition et de domination cléricale. Mes amis, je défends le mot et la chose : *confrérie* veut dire *fraternité*, amour de frères unis ensemble. Or, on n'a inventé, pour remplacer ce mot d'affection et d'amour, que le *Communisme*, le *Mutuellisme*, le *Socialisme*, qui ne disent rien au cœur, et dont les doctrines désolantes et brutales sont des leçons de pillage et de désordre. La confrérie avait sa chapelle, son saint patron,

ses fêtes, sa bannière, ses insignes, sa charte, etc. Ne valait-il donc pas mieux s'animer à bien faire, à se secourir, à s'encourager, à s'entraider, là, sous la garde de Dieu, sous la protection du ciel, que de se réunir, comme quelques-uns font aujourd'hui, dans les souterrains des sociétés secrètes, pour recevoir le mot d'ordre des coalitions, des suspensions de travaux, etc. ?

Aujourd'hui enfin, l'Église, poursuivant toujours ses desseins d'affectueuse tendresse pour les ouvriers, a institué pour eux les bons Frères des écoles chrétiennes; elle a inspiré ces sociétés de saint Vincent-de-Paul où l'or du riche vient accroître l'obole du pauvre pour secourir les enfants, les veuves d'ouvriers, pour assurer des soins aux malades, etc. ; elle a établi les écoles du dimanche et du soir, où des hommes, éminents par leur fortune et leur éducation, viennent communiquer tout ce que leur science a de pratique, tout ce que leur cœur a de sentiments

dévoués aux classes laborieuses. Or, cette diffusion de lumières et d'amour, ce rapprochement du pauvre et du riche, ce lien fraternel que la religion a formé entre les savants, les riches et les travailleurs, ne sont-ils pas la réfutation vivante des préjugés que l'on cherche à répandre parmi le peuple contre cette religion si belle, si douce à ceux qui la pratiquent, si secourable à ceux qui supportent la fatigue d'un pénible travail?

Servez donc Dieu, mes amis, et fiez-vous à la Providence du soin de votre avenir.

Il me revient à la pensée un trait rapporté quelque part par M. l'abbé Combalot : il confirme mes avis par un exemple pratique et touchant.

« Je rencontrai à Paris, il y a deux ans, un modeste cocher, » dit M. Combalot.

« Je demandai à ce brave homme s'il était heureux. »

— « Très-heureux, Monsieur, me répondit-il. »

— « Comment, lui dis-je, avez-vous débuté à Paris ?

— « Je vins à Paris, reprit-il, il y a vingt-cinq ans, après avoir satisfait à la conscription; je me mis simple commissionnaire au coin de la rue. Je gagnais vingt sous par jour la première année, et n'en dépensais que quinze pour ma nourriture et mon logement. »

« Les années suivantes, mes economies s'élevèrent jusqu'à deux, trois, quatre, et même jusqu'à cinq francs par jour; je continuais à ne dépenser journellement que quinze sous. Après six ans de séjour à Paris, j'avais mis de côté deux mille francs. J'achetai un cabriolet et un cheval. Mes affaires ont toujours grandi, et à l'heure qu'il est, je suis propriétaire de deux cabriolets et de quatre chevaux. J'ai épousé une très-honnête femme qui m'a rendu père de plusieurs enfants; j'habite à cinquante pas de la barrière de

Clichi, afin de pouvoir nourrir ma famille et mes chevaux avec plus d'économie. »

— « Vous êtes donc heureux, lui dis-je? »

— « Je le suis, Monsieur, très-certainement; mais j'ai un secret pour être heureux, et je vous jure que si mon secret était connu de tous les travailleurs, il n'y aurait pas un malheureux dans la capitale. »

— « Donnez-moi donc votre secret, ajoutai-je avec une vive curiosité. »

— « Mon secret, Monsieur, le voici, continua cet excellent homme. »

« Depuis vingt-cinq ans que je suis à Paris, je n'ai jamais travaillé le dimanche; je n'ai jamais manqué la messe ni omis une seule année de faire mes Pâques. Tout homme qui fera comme moi sera heureux et gagnera de l'argent à Paris. »

« Mes camarades m'ont dit souvent :—Comment fais-tu donc tes affaires? Tu chômes le dimanche et les fêtes; on ne te voit jamais malade; tu ne parais point à la Courtille ni

dans les cabarets : comment t'arranges-tu donc ? »

« Je leur réponds : — En chômant le dimanche et les fêtes, mes chevaux se reposent, se portent bien et me servent longtemps. Le repos que je prends au sein de ma famille me dispense du médecin et de la pharmacie. »

« Je fréquente l'église de ma paroisse; mon curé ne dédaigne pas de venir me voir, et je n'ai point de meilleur ami. Faites ainsi, et vous gagnerez de l'argent à Paris, vous y serez rarement malade ; vous y vivrez heureux. »

VI

Petite discussion à propos de grosses sottises.

Au lieu de se comporter comme ce sage ouvrier, plusieurs s'enfoncent dans la Sociale, parce qu'ils croient y trouver la Californie, parce qu'ils chôment, parce qu'ils sont dans la gêne. Or, précisément par cette évolution, ils se font, eux et les autres, plus malheureux. Quand on se noie à la surface de l'eau, vous avouerez que ce serait un drôle moyen de se sauver que de se jeter au fin fond de la rivière. Les frères et amis honnêtes de la Sociale n'ont pas d'autre secret : je dis les frères et amis *hon-*

nêtes, car il y a des dupes honnêtes égarées à travers les réputations avariées, les bras engourdis, les mains crochues, et les appétits sauvages qui émaillent le pays de Cocagne de la Sociale. La confiance s'en va, le travail cesse, l'argent se cache, le crédit tombe à mesure que la Sociale approche; c'est clair. La guillotine, la confiscation, le poignard, la fraternité ou la mort, et autres douceurs de la Sociale, sont des ingrédients peu propres à faire marcher le commerce, à faire rouler l'industrie. En effet, pourquoi labourer, pourquoi essayer de grandes entreprises, pourquoi fabriquer pour l'an prochain, pourquoi bâtir, pourquoi planter, si l'on n'est pas sûr de demain, si on n'a qu'un jour à vivre, si on ne peut compter sur rien ? N'est-ce pas vrai ? Quand tout est ainsi arrêté, arrivent les *blagueurs* de clubs, comme les appelle Proudhon, qui s'y connaît, et d'une voix piteuse et pateline, ils vous crient: — « Peuple, les gros te mangent, les bourgeois t'affament: viens

à nous, et tu verras quelle solennelle bombance nous ferons, quand nous serons maîtres ! » — Et vous vous laissez enrôler par ces mines doucereuses, par ces airs patelins ! Vous voilà enrôlés.

Eh bien ! ce sont ces *blagueurs* qui se moquent de vous et qui vous trompent. Notez bien que je ne m'adresse qu'aux honnêtes gens qui se prennent comme des carpes à l'hameçon de la Sociale ; les autres connaissent le dessous de carte du jeu qu'ils font. Je répète qu'on vous trompe, vous, honnêtes dupes de l'enseigne. En effet, supposons que, tout par un coup, la Sociale ait son petit quart d'heure de bonheur. La voilà en train. Tout ira pour le mieux d'abord : on brûlera les barrières d'octroi ; on assommera les policiers; on écharpera les gendarmes ; on fusillera les aristos; on guillotinera les riches; on emprisonnera les suspects au nom de la liberté ; on détrônera Dieu, si on peut, au nom de l'égalité ; on décrètera le vol, au nom

de la fraternité. C'est bien entendu : tout le monde à peu près est d'accord sur ces agréables passetemps de la Sociale, pendant sa lune de miel. Mais après, qu'adviendra-t-il? Toute orgie a sa fin. Quand les caves seront vides, quand les réserves de provisions des aristos seront gaspillées, quand les réactionnaires auront tous été saignés à blanc, il faudra bien songer à l'avenir; il faudra bien compter avec la faim, avec l'hiver, avec les mille besoins de la vie. Les terres ne produiront pas du blé ni les vignes du raisin sans culture, et tant socialiste fût-on, on ne rechigne pas contre le pain blanc ni contre le vin rouge ; les métiers ne fileront pas et ne tisseront pas tout seuls ; les enclumes ne forgeront pas sans marteaux ni sans bras. Vous redeviendrez donc piocheurs, vignerons, ouvriers, artisans, comme auparavant. Ce n'était pas la peine de tout saccager pour revenir au point de départ!

— Oui, répondrez-vous, mais on aura du

bien ; nous cultiverons la part du champ qui nous sera échue en partage.

— Mais la portion de chacun ne suffira pas à nourrir et à abreuver les citoyens de la Sociale. Savez-vous bien que les terres et les maisons partagées entre tous les Français ne donneraient pas à chacun un revenu de cent francs, en suivant l'estimation d'aujourd'hui?

— Pas un revenu de cent francs !

— Non.

— Pourtant, tout le monde vit tant bien que mal aujourd'hui, et certainement, l'un portant l'autre, chacun dépense plus de cent francs, plus de deux cents francs même par an ; et il y a même bien des scélérats d'aristos qui font des économies!

— C'est vrai ! seulement le mot de scélérat est de trop. Mais savez-vous pourquoi vous ne retrouveriez pas avec la Sociale la richesse qui existait auparavant? C'est que les trois quarts, les cinq sixièmes même des fortunes

et des revenus viennent d'ailleurs que des terres: ainsi, vous, forgerons, vous vous nourrissez, vous nourrissez, habillez, dotez vos enfants tout petitement, avec le profit de votre travail de chaque jour; vous n'avez pas de terres pourtant. Ainsi en est-il du plus grand nombre des ouvriers. Ces salaires de chaque jour seront une richesse perdue.

Le négociant, le banquier ne sont pas ordinairement riches par leurs terres, mais par le commerce qui leur amène de beaux profits, lesquels profits retournent aux ouvriers carrossiers, selliers, bottiers, charpentiers, cuisiniers, etc., comme les gros nuages nous reviennent en pluies fines ou en ondées. Vous supprimerez encore cette richesse, elle s'en ira en fumée.

Le laboureur, l'ouvrier double encore son profit par l'habileté qu'il met à cultiver et à travailler, par la diligence plus grande avec laquelle il expédie son ouvrage. Il se couche tard, il se lève tôt : tout cela est une

source de richesse qui sera tarie par la Sociale.

Ces profits de l'ouvrier retournent au maraîcher, à la marchande de fruits, au drapier, à la blanchisseuse, etc., qui vivent de ce commerce. Rayez cela encore : les pêches ne se vendront plus rien, les fers à repasser seront à la réforme.

Voilà donc du butin, et un gros butin qui vous échappera.

— Et comment? Il faudra bien que cela se retrouve.

— Impossible de le retrouver. Ce produit immense est le fruit du crédit, du commerce, de l'industrie, de l'émulation. Or, avec votre Sociale, il n'y aura ni commerce, ni crédit, ni industrie, ni émulation. Déjà, à présent même, la seule menace de la Sociale a tout arrêté à moitié, ce qui fait que tout le monde est dans la gêne ; ce sera bien pis quand on n'aura pas seulement peur de la chose, mais qu'on aura la chose en chair et

en os ! Ce n'est pas difficile à comprendre : pour fabriquer des étoffes ou d'autres objets de consommation, il faut au moins trois choses : de l'argent, des bras et des débouchés. — De l'argent ! mais le premier article de votre symbole est d'abolir l'argent, ou de lui ôter sa valeur, en supprimant l'intérêt légitime, ou de voler. — Des bras ! mais le second article de votre *Credo* social est de déclarer cas pendable l'appel fait au travail de l'ouvrier moyennant salaire. Vous appelez cela l'exploitation de l'homme par l'homme; je ne sais ce que cela veut dire, ni vous non plus, mais c'est un mot sonore qui vaut un *bon* pour la guillotine. — Des débouchés ! mais qui achètera, quand l'argent n'aura plus de valeur, quand tout le monde sera ruiné? Ainsi, point d'argent, point de bras, point de débouchés, partant point de commerce, point d'insdutrie, point d'émulation, et un zéro à la place de tous les beaux chiffres dont le commerce, l'industrie et l'émulation en-

richissaient la société avant le règne de la Sociale.

J'ai besoin de vous répéter et de montrer ce point essentiel.

Point d'argent ! Il en restera sans doute, mais il ne sera plus une monnaie. Aujourd'hui, l'argent représente du blé, de l'huile, du vin, tout ce qui se vend ou s'achète. Mais comme il ne sera pas permis de s'enrichir sous peine de mort ni de faire des économies sous peine d'avoir les poches écumées par les frères et amis; comme enfin l'argent ne pourra point rapporter d'intérêt, à quoi bon en amasser? S'il valait quelque chose, il faudrait le cacher; s'il ne vaut rien, c'est du plomb, c'est du sable, ce n'est rien.

Une chose remplace l'argent, du moins en partie : le crédit. J'ai besoin d'une paire de souliers, et je n'ai pas sept francs ; mais je suis laborieux et économe. Mon cordonnier le sait : il me vend des souliers à crédit. Le boulanger et la tanneur lui vendent à crédit,

l'un du pain, l'autre du cuir. Il sait que je le paierai, eux savent que le cordonnier les paiera aussi : voilà une valeur qui disparaîtra comme les autres. On me fait crédit, parce qu'on a la confiance que je donnerai, à un terme convenu, de l'argent; mais si on savait que je dusse payer en fausse monnaie ou ne payer jamais, je n'aurais pas de crédit. Pour estimer à son prix le crédit, souvenez-vous chacun des services qu'il vous a rendus. Où en serions-nous, tous tant que nous sommes, s'il avait toujours tout fallu emporter à la pointe de l'argent comptant?

Point de bras ! Notez que la Sociale n'aime pas les riches, qu'elle n'aime pas les épargneurs, qu'elle met tous ses enfants à la même gamelle. Un homme, prenant en pitié le délabrement des carmagnoles de ses frères et amis, obligés, après six mois de Sociale, de rapetasser les déchirures du nankin avec des morceaux pris sur des schalls, conçoit le projet de relever une fabrique d'étoffes sur les

ruines d'une usine saccagée en l'an I[er] de l'*ère nouvelle :* il invite les fileurs, les devideuses, les tisserands, enfin tous les gens aptes à concourir à son œuvre, et il leur dit: — Frères, fabriquons de la toile et du drap. — Et que ferez-vous de ce drap et de cette toile ? — Je les vendrai à bon marché. — A bon marché ! ça veut dire que vous voulez gagner quelque chose. Bourgeois, aristocrate, va !... Que fera mon homme? il réfléchira, il dira : Si je n'en dois rien retirer pour moi, à quoi bon me calciner le sang et me créer des embarras? Si je puis étendre mon lopin de terre, on me traitera comme un réactionnaire, et on me fusillera ; restons tranquille, et laissons tout ça.

D'autre part, supposons que ces considérations n'arrêtent pas notre industriel, il sera arrêté par un autre endroit. Il faut des ouvriers. Bien, diront ceux-ci; et qu'allez-vous nous donner? — Vous donner ! mais ce qui sera convenable et possible avec le maigre

profit que rapportera l'ouvrage. Souvenez-vous que les temps sont mauvais, que l'argent n'a plus de cours, que je devrai échanger la marchandise contre des pommes de terre, contre des choux, contre des raves. Puis nous vivons sous la loi de la fraternité: il faut être accommodant.

— Des choux, des raves! nous en avons. Vous êtes un exploiteur. Si nos enfants ne doivent pas profiter de nos sueurs, si nous nous fatiguons bêtement pour vêtir des fainéants qui ne nous en sauront pas gré, merci! Nous aimons mieux aller dormir sous le prunier ou écosser des harricots.

Point de débouchés! Pour vendre il faut des acheteurs, et il n'y a d'acheteurs qu'autant qu'il y a des gens qui peuvent acheter. Ainsi, le riche achète des objets de luxe, parce qu'il peut se procurer cette fantaisie. Le négociant se meuble aussi magnifiquement, parce qu'il a une caisse toujours alimentée

par le mouvement des affaires. Le paysan se drape mieux, se loge mieux, achète davantage, à proportion des bénéfices qu'il fait. L'ouvrier orne sa femme et ses filles, se procure des jouissances plus douces selon ses économies et son salaire. Or, ces dépenses du grand seigneur, du négociant, du paysan, de l'ouvrier, sont le prix du travail des mille industries, des milliers de professions qui ont pour but de contenter les besoins, les fantaisies de chacun. Mais le jour où vous aurez fait table rase sur toutes les fortunes, où vous aurez tout nivelé, personne ne pourra plus rien payer. Ne vous y trompez pas, personne ne voudra dès lors fabriquer, ne devant rien retirer de sa peine.

Point d'émulation ! Ce qui aujourd'hui excite au travail, ce qui stimule les esprits à inventer des procédés meilleurs, soit en agriculture, soit dans les arts et les métiers, c'est l'espérance de se préparer une poire pour la soif, d'augmenter le bien-être de la

famille, de bien établir les enfants et de leur laisser le profit des sueurs et des peines qu'on s'est données. Mais avec votre Sociale, il n'y a pas moyen de compter de cette façon. Car de deux choses l'une : ou vous permettrez à celui qui a de l'adresse, du talent, de la force, d'en bénéficier, et bientôt il aura doublé sa part, il aura la portion du paresseux, du faible, du maladroit, qui paieront ses services. Dans ce cas, vous aurez reconstitué une société de bourgeois : dans dix ans, vous retrouverez des hommes enrichis par le travail ou par le travail de leurs pères, et vous ne voulez pas cela, vous traitez cela d'abus. Puis avec vos principes de la Sociale, il se serait d'abord rencontré parmi les ruinés, parmi les va-nu-pieds, parmi les bousingots, de nouveaux Cabets, nouveaux Proudhons pour crier sus à l'aristo et le dépouiller. Ce serait un branlebas à recommencer tous les dix ans. Ou bien, vous refuseriez tout salaire au travail de l'industriel et de l'ouvrier : dans

ce cas, l'industriel et l'ouvrier enverraient paître le besogneux qui se recommanderait à eux.

— Citoyen Potard, auriez-vous l'extrême obligeance de rafistoler mon haut-de-chausse percé à jour? Auriez-vous l'insigne bonté de me tailler un habit dans ce coupon de drap que je pris jadis dans le magasin de ce gueux de bourgeois que nous avons envoyé éternuer devant le triangle d'acier, comme disaient si joliment nos pères de 93?

—Très-volontiers, citoyen : que me donnerez-vous?

— Donner! mais la fraternité!

— Merci de votre fraternité! je vais ramer des pois.

—Garçon, n'auriez-vous pas conservé des brosses et du cirage, depuis le temps où vous exerciez le métier de décrotteur parmi les ci-devant civilisés?

— Oui, citoyen, moyennant une écuellée de farine ou une douzaine de pêches, je puis

vous brosser et vous cirer à la perfection.

—Moyennant, dites-vous... et la fraternité!

—C'est bien, gardez vos pêches, et moi je garde mon cirage.

— Mais ayez pitié de ma chaussure.

— Allez nu-pied, frère.

— Compère Giroflée, au nom de la fraternité, et en considération de ma position de mitron et d'ex-cuisinier, je vous prie de vouloir bien sarcler mon carré de pommes de terre et de moissonner mon blé. Les soins que demande votre coin de terre vous laissent de grands loisirs.

— Malheureusement trop, que j'en ai le dos fatigué d'être couché tout le jour, et le ventre creux de ne rien y pouvoir mettre. On ne mange pas à demi.

— Donc, vous ne refuserez pas le service demandé par un ami qui n'a su faire que du pain cornu et des brioches toute sa vie.

— Je serais trop heureux de gagner quelque chose! Vous me promettez la part du colon.

—La part du colon, quand je n'ai pas déjà la part de mon appétit ! — Du colon ! Mais c'est un mot inventé par les aristos. Il n'y a plus que des frères aujourd'hui.

— Très-bien. Votre serviteur, frère. Si peu souvent que je m'*esquinterai* pour le roi de Prusse; c'est déjà bien assez comme ça!

Pour la vingtième fois je vous répète que la Sociale vous amènera toutes ces débines à la fois. Comprenez-vous enfin qu'il ne vous restera que les yeux pour pleurer, les dents pour vous mordre les doigts, et tout juste assez de terre pour y mourir de faim? Et voilà la Sociale.

Mgr. l'évêque d'Amatha, vicaire apostolique parmi les hordes sauvages de l'Océanie occidentale, étant venu à Paris trois mois après la révolution de 1848, traversait un jour une place publique au centre de laquelle il vit une multitude d'hommes groupés autour d'un citoyen qui pérorait du haut d'une tribune improvisée. Le pontife-missionnaire,

BIBLIOTHECA

à la faveur de son habit de voyage, s'approcha du tribun démocrate. Cet orateur d'un club tenu en plein air prêchait le Communisme à son turbulent auditoire. La harangue finie, Mgr. d'Amatha, qui avait bravé tant de fois les tempêtes de l'Océan, demande la parole, et après s'être établi sur cette chaire si nouvelle pour lui ;—« Citoyens, mes amis, leur dit-il, vous venez d'entendre l'apologie du Communisme. Or, ce Communisme qu'on vous prêche et que vous ne connaissez pas, existe quelque part dans le monde. Moi qui vous parle, j'habite à six mille lieues d'ici, au milieu des plus parfaits communistes que le soleil éclaire. » L'attention redoublant, le fervent apôtre ajouta :—« Tout est commun parmi eux : l'air, la lumière, la terre, la mer, les forêts, la chasse, la pêche, les enfants, les femmes, tout est commun. Et voulez-vous savoir à quoi mène ce Communisme? il aboutit à l'anthropophagie. Quand la pêche et la chasse, quand les fruits sauvages ne leur

fournissent plus d'aliments, ces citoyens de la nature se font la chasse les uns aux autres. Les plus forts assomment les plus faibles, puis ils les embrochent, les font rôtir et les mangent. Je suis l'évêque catholique que le Pape a envoyé à ces hordes barbares pour les civiliser. Pour vous, mes amis, écoutez-moi : quand vous aurez établi le Communisme en France ; quand il n'y aura plus parmi vous de morale, de croyance, de justice, de famille, de propriété, de religion ; quand les commandements de Dieu et de l'Église, quand les sacrements et les prêtres, le culte et les cérémonies saintes seront universellement oubliés, méconnus, méprisés, personne ne travaillera, parce que personne ne serait assuré de jouir du fruit de son travail. On ne cultivera plus la terre ; on ne recueillera ni grains, ni fruits, ni légumes. Tous les métiers, tous les arts seront anéantis. Vous tomberez tous dans la misère et dans la barbarie. Et comme, après tout, il faudra échapper à

la famine par tous les moyens que la nécessité invente, je vous engage à faire provision de broches et de tournebroches, parce qu'en fin de compte, vous serez forcés de faire comme mes diocésains. Le plus fort parmi vous embrochera le plus faible, et tels seront les heureux fruits de ce Communisme qu'on vous représente comme un âge d'or. » D'unanimes acclamations accueillirent les paroles de l'homme apostolique. Il avait touché la fibre du bon sens politique dans le cœur de ces ouvriers qu'on égare. « A bas le Communisme! enfoncé le communisme! s'écrièrent-ils; vive Monseigneur! vive le bon Missionnaire de l'Océanie !!... (1)

Je vous entends, je devine ce que vous allez me répondre : — On mettra ordre à tout ça. C'est déjà arrangé sur le papier.

Connu, connu, mes amis! on sait l'ordre que vous préparent vos prophètes. Je vais vous dire le fin mot, qu'ils vous cachent.

(1) Cité par M. l'abbé Combalot.

D'abord, ils ne sont pas d'accord entre eux.

Il y a le prophète Proudhon qui crie : A bas Dieu ! à bas la propriété ! à bas l'autorité ! vive l'anarchie ! Sous son règne, les hommes jouiront de la liberté des loups dans les forêts. Point de prisons, point de justice, point de police. Les plus forts dévoreront les plus faibles ; on laissera croître ses ongles pour arracher des racines ; on disputera les cerises sauvages et les murons aux merles ; on se logera dans le creux des arbres ou des rochers ; on se vêtira de feuilles de choux. Vive l'anarchie ! Ce sera le règne des brigands.

Il y a le prophète Louis Blanc. Celui-ci veut autant ôter de liberté que Proudhon en donne. La France, d'après lui, formerait une grande boutique dont il serait le patron, lui, Louis Blanc, et dont les barbiches en chef des clubs seraient les commis. Nous autres, trente-deux ou trente-trois millions de Français, nous serons des manœuvres aux ordres des maîtres que Louis Blanc mettra en place. On

nous enverra à la charrue, au pétrin, a la bergerie, à la fabrique, au moulin, selon le caprice du chef. On ne travaillera que pour le gouvernement, qui s'appellera Louis Blanc et qui revendra à prix fixe, comme on vend aujourd'hui le tabac et la poudre. Ainsi, il y aura la régie du blé, la régie de la farine, la régie des melons, la régie des cuirs. On paiera pourtant à chaque travailleur un prix de journée, qu'il sera libre de dépenser à son gré; et attendú que les fainéants, les gourmands, les libertins mangent autant et plus que les bons travailleurs qui économisent, qui se privent, qui veillent sur le métier, on donnera aux premiers autant qu'aux derniers: car l'inégalité des salaires est une abomination, au dire de Louis Blanc. Notez bien que, dans cet état de choses, ce ne sont pas les petits salaires qui seront égalisés avec les gros, mais ce seront les gros salaires qui seront descendus aux taux des plus petits. Les pauvres resteront pauvres, les riches seront appauvris.

Le dessinateur de fabrique, l'horloger, le mécanicien, le fondeur de métaux, le carrossier recevront le prix de journée d'un sabotier de l'Auvergne. Vous vous souvenez des ateliers nationaux : on y voyait pêle-mêle charrons, forgerons, menuisiers, tondeurs de chiens, tisserands, bottiers, tailleurs, tous parqués au même chantier, tous attelés à la bêche ou à la brouette. Ils en firent de l'ouvrage, et du fameux, à 30 sous par jour! C'était bien assez payé pour des ouvriers qui ne surent que jouer au bouchon et se promener avec le drapeau et le tambour! Cela promettait pour l'avenir. Maintenant, vous connaissez tout le plan de Louis Blanc.

Il y a le prophète Cabet. Celui-ci a inventé l'Icarie, espèce de paradis terrestre ouvert à tous ceux qui ont envie de voir du pays. Rien n'est plus facile que d'y être admis : voici comme ça se passe. Vous donnez votre argent au citoyen Cabet, car en Icarie, il ne doit point y avoir d'argent; puis, vous allez au

Havre, et l'on vous embarque. Après trois mois de navigation, si la faim ou le mal de mer ne vous a pas tué, vous débarquez en Icarie. Les civilisés appellent ce pays *Texas*, mais *Icarie* est plus joli! Or, vous trouvez là un soleil qui rôtit, du sable à foison, quelques centaines de lieues couvertes d'ajoncs, de roseaux, puis de serpents de toutes grosseurs. Pour ceux qui peuvent vivre sans manger, c'est très-drôle! mais ceux qui ont l'habitude de faire trois repas, ne rencontrant pas même des escargots à se mettre sous la dent, s'en reviennent, quand ils ont le bonheur de ne pas laisser leurs os en Icarie. Arrivés en France, ruinés, ne rapportant que la peau collée sur les os, ils vont sonner à la porte du citoyen Cabet pour lui demander la petite somme à lui confiée. Mais le concierge répond : Absent; M. Cabet est en Amérique, pour le quart d'heure. Le climat de Washington lui a été recommandé par le médecin. Le tour est joué.

Il y a le prophète Fourrier, autrement dit Considérant et Compagnie. Voici en quoi consiste leur Sociale ; vous vous réunissez quinze ou dix-huit cents ; chacun a sa femme ou ses femmes, et chaque femme, outre son mari, peut avoir un amant ou deux, et des enfants de tout ce monde. Seulement, on prend les enfants nouveaux-nés, et on les met tous dans un collége de nourrissons. Ça fait trop de bruit, ça crie, ça pleure, ça empêche de dormir, quand c'est petit, c'est pourquoi ils sont emportés aussitôt qu'ils sont nés. Les femmes en prennent soin : les unes sont chargées de les emmailloter, d'autres sont chargées de les allaiter, de les bercer et de les sevrer... Puis, quand ils sont grands, on va choisir ceux qui sont déjà capables de rendre des services, comme un boucher va à la bergerie trier les moutons suffisamment gras.

On bâtit un grand palais, des bains, une salle de danse, une salle de spectacles, une cuisine immense : c'est essentiel. Fourrier veut que

tout le monde danse. On moissonne au son de la musique; on bat le blé en mesure;on fait ripaille au réfectoire. Quoique les dix-huit cents ne forment qu'une famille, ils se divisent en sections suivant leur appétit : les amateurs de salade et de veau froid vont ensemble; ailleurs, c'est la table des amateurs de sauce à la tomate; ici, les mangeurs de macaroni; enfin chacun se case selon ses goûts. Tous les ans, on décerne des prix à ceux qui ont excellé dans la rôtisserie, qui ont inventé une sauce ou une pâtisserie nouvelle. On visite de temps en temps les habitants de la lune, et on les reçoit aussi. L'hiver, la grêle, la fièvre sont supprimés. On espère supprimer la mort plus tard, mais il faut du temps avant cela : on ne peut pas tout faire du premier coup. Cela s'appelle le Phalanstère. Il n'y a pas mal de badauds qui s'y laissent amorcer !

Enfin, restent Ledru, Barbès, Blanqui, etc. Ceux-là sont moins amusants que les pre-

miers : ils ne se prononcent pas aussi clairement, mais ce qu'ils ont laissé échapper de leur secret instruit suffisamment de leurs projets. Avec eux, on aurait l'abolition des dettes, la confiscation sous forme d'impôt, puis la guillotine et le massacre. Ce serait Robespierre ressuscité.

—Si c'était tout cela, ces hommes le verraient bien, le comprendraient aussi bien que vous, et ils auraient horreur....

— Ne vous y trompez pas. Nul ne sait mieux que Proudhon, Louis Blanc, Cabet, les phalanstériens, les terroristes, combien il est impossible que leur règne dure. Mais ils raisonnent ainsi : En culbutant la société, nous serons les maîtres pendant la durée du tremblement : nous emplirons nos poches; nous dominerons pendant quelques jours de provisoire, et quand nous aurons mis du foin dans nos bottes; quand nous aurons fait parler de nous; quand nous aurons abaissé tout ce qui nous dépasse et qui humilie notre orgueil. il sera temps de partir. Le monde

est grand ; l'Angleterre n'est pas loin ; en trois semaines, on passe en Amérique. Ceux qui restent s'en tireront comme ils pourront. Toutes les révolutions ont fini comme cela.

— Mais ces hommes ont pourtant bien de l'amour pour le peuple, et ils se donnent vraiment de la peine pour lui.

— Ils ont de l'amour pour eux, et de la haine contre tout ce qui blesse leur immense orgueil, contre tout ce qui gêne leurs passions. Là est le mobile de tous les mouvements qu'ils font. Ils connaissent le peuple bon, mais enfant crédule qu'on irrite et qu'on mène facilement. Ils l'irritent, en exagérant ses maux, en les empirant même ; ils le mènent par des paroles et par des promesses d'autant plus grandes qu'ils ne veulent ni ne peuvent les remplir. Il n'en coûte rien de promettre : l'important, c'est de tenir. Quelle est la bonne d'enfants qui n'ait promis à son moutard un merle blanc? Le merle blanc est encore à trouver. La bonne, c'est eux ; le

moutard, c'est vous; le merle blanc, c'est la Sociale.

Ils ont de l'amour pour le peuple, dites-vous? Qu'ont-ils donc fait pour le peuple: ont-ils fondé des sociétés de secours mutuels? les rencontre-t-on au chevet de l'ouvrier malade? vont-ils consoler ceux qui souffrent dans les hôpitaux? ont-ils fondé ou doté quelques maisons pour recueillir les orphelins? font-ils les frais des établissements où l'on instruit, où l'on nourrit, où l'on vêt des enfants d'ouvriers pauvres? Jamais! Les auteurs, les zélateurs de ces œuvres sont des jeunes gens, des hommes de la classe que les communistes, socialistes, fourriéristes de tout poil et de tout appétit, vouent à la guillotine; ces bienfaiteurs et amis vrais du peuple sont ceux-là mêmes qu'on signale à vos colères.

Qu'ont donc fait pour le peuple, jusqu'à présent, ces démagogues grands parleurs de fraternité? —Rien! Jamais rien!!

Ils ont établi des clubs; ils ont levé sur les pauvres dupes 1 fr. ou 50 c. par mois, afin d'alimenter la boîte à Perrette; ils se sont adjugés en frais de tournée, de dîners fins, d'huîtres et de vin de Champagne, ces épargnes prélevées sur le salaire du travailleur ébahi par les promesses de la Sociale. Ensuite, afin de se justifier de l'accusation de n'avoir pas rendu aux pauvres ces pièces qu'ils soutiraient aux dupes, ils ont déclaré la charité infâme. Faire la charité, fi donc! mais nous l'avons abolie.

Voilà ce que sont en effet vos amis prétendus. Les écouterez-vous encore?

— Tout est donc pour le mieux? Il n'y a donc rien à corriger, rien à changer, dans cette société qui fait mourir le monde à petit feu, où les uns ont tout, où les autres n'ont rien? Est-ce juste, ça?

— Prenez garde! je ne dis pas que tout soit pour le mieux. Il y a du mal dans le monde: il y a des choses à corriger. Mais je prétends

qu'avec votre Sociale, au lieu d'éteindre le feu, vous jetez de l'huile dessus.

Savez-vous où est le plus grand mal ? il est en nous. Commençons par nous corriger. Si les hommes étaient meilleurs, la société vaudrait mieux aussi. Mais les péchés capitaux nous dévorent. — *L'orgueil :* tout le monde veut sortir de sa condition; le paysan veut être avocat, le maçon entrepreneur, le barbier artiste en cheveux, le tailleur diplomate; tous veulent commander, nul ne veut obéir.—*L'avarice :* tout le monde veut avoir de l'argent à discrétion, nul ne sait se contenter.— *La luxure:* toute chair est corrompue;on a étouffé les plus nobles sentiments de l'âme, pour se vautrer dans la fange ; on ne respecte ni l'enfance, ni la jeunesse, ni la femme; on a tout souillé. Jouir, s'user dans de grossiers plaisirs, n'est-ce pas là l'histoire du plus grand nombre? La luxure n'est-elle pas le dernier mot de tous les systèmes subversifs proclamés aujourd'hui? N'est-ce pas pour s'affranchir des dernières barrières qu'un

reste de pudeur et de morale publique maintient encore, que l'on conspire tant contre la police, contre la loi, contre la famille, contre la religion? Franchement, toutes les billevesées socialistes ne suent-elles pas le libertinage? Je n'accuse pas ici seulement le Socialisme, j'en accuse les premiers auteurs, ceux qui, sous le nom de conservateurs autrefois, de réactionnaires aujourd'hui, ont contribué à gâter les mœurs et à donner l'exemple de la licence la plus contagieuse. —*L'envie :* on ne sait plus se réjouir du bien qui arrive aux autres. Le pauvre en veut au riche qui le nourrit; l'ouvrier voudrait supplanter le maître qui le fait travailler. Il semble que le bien fait au prochain est un mal qui nous est fait à nous-mêmes. Tout le monde ainsi se déteste, et on rit méchamment du mal d'autrui. Oh! la vilaine plaie! — *La gourmandise* : on ne mange plus pour vivre, mais on aspire à vivre pour manger. — *La colère :* toujours de la fureur, toujours et partout des menaces, des vengeances! On a

beau chanter : *Les peuples sont pour nous des frères*, la bouche grimace en prononçant ce mot, le cœur le dément, et les mains sont armées de couteaux et les poches de poignards, à l'intention de ces *frères*. — *La paresse* : on veut avoir du bien, et ne pas le mériter, une bonne table, et ne pas gagner son écot.

Le vrai mal est là ; il est tellement là que le jour où l'on dirait : Le premier devoir imposé par la Sociale, sous peine de sévère châtiment, sera de payer ses dettes, de respecter la femme et la fille du voisin, de vivre de son travail; arrière les Bohémiens de toute sorte, les fainéants, les gourmands et les libertins ! la Sociale serait en parfaite déroute : elle ne trouverait pas le plus mince journaliste même à son service.

Toutes les misères de la société viennent de ces misères du cœur. Or, ce n'est ni le phalanstère, ni le communisme, ni Proudhon, ni Cabet, ni la république, ni un roi, ni un empereur qui auront la vertu de nous guérir de cette gangrène. Le mal est interne,

il faut l'attaquer où il est ; or, il n'y a qu'un médecin qui ait la vertu d'attaquer cette maladie : ce médecin, c'est Dieu ; le remède, c'est la religion.

La religion ! oui, parce qu'elle nous explique le but de la vie et des peines inhérentes à la condition humaine. Elle combat nos erreurs par la foi ; elle adoucit nos douleurs ; elle nous fait aimer même la souffrance ; elle nous attache à l'état dans lequel Dieu nous a placés, en nous montrant par l'espérance le ciel où toute résignation, toute patience a sa récompense ; elle remplit notre cœur de saintes et nobles affections par la *charité ;* elle le déprend ainsi de toutes les grossières amorces du vice. Elle aide à remplir tous les devoirs, à supporter toutes les fatigues, à se dévouer, par la grâce des sacrements ; elle nous met en communication constante avec Dieu par la prière, et quand le cœur prie, soyez sûr qu'il ne contient pas du fiel ni du venin.

Quand nous serons décidés à prendre ce

remède, nous serons d'abord près de nous entendre tous, et nous toucherons à la fin de nos maux. Pauvres et riches s'aimeront, s'aideront, se supporteront, sinon la société sera un champ de bataille, et les hommes s'entremangeront comme ces deux loups si acharnés à se battre qu'ils se dévorèrent l'un l'autre, jusqu'à ce qu'il ne restât plus que leurs deux queues sur le terrain, dit le conte populaire!

VII

Un mot encore à propos de certains systèmes.

A bon entendeur suffiraient les avis précédents, mais on a tant remué de questions devant vous, mes amis, on a embrouillé dans votre esprit tant de vérités claires et limpides aux yeux du simple bon sens, on vous a tant fascinés par de trompeuses promesses que j'ai besoin de m'expliquer un peu plus au long. Je vous écoute et je vous entends me dire :

—Travailler, c'est bien ! gagner le salaire de chaque jour, c'est bon quand on ne peut pas mieux faire ! Mais s'il y a un secret de faire le bourgeois, de ne manquer de rien

et de ne pas suer à la peine, ça ne vaut-il pas mieux ?

— Quand même ce secret serait découvert et d'une application possible, j'ose dire qu'il serait mauvais de l'employer, parce que vous feriez profession de fainéantise ; et la fainéantise est un vice, et traîne à sa suite les autres vices. C'est précisément ce tort de fainéantise que vous accusez dans le riche qui ne sait pas occuper ses loisirs à quelque chose d'utile. Vous ne pouvez pas supporter que les uns aient du repos tout fait, du pain tout gagné sans travail, et vous prenez pour terme de votre ambition ce que vous blâmez dans les autres, et ce qui en effet est blâmable. Soyez donc conséquents avec vous-mêmes : fussiez-vous riches, vous ne seriez pas exempts du travail. Le travail est un devoir pour tous ; la paresse est un des péchés capitaux damnables pour tous les hommes. Dieu nous a fait à tous une obligation du travail, je vous l'ai déjà dit, et je ne saurais trop le répéter.

— Bien! Alors, que tout le monde travaille: il y aura moins de peine pour chacun et plus de bonheur pour tous. Point de priviléges : égalité, association !

— Je vous comprends, et vous dispense du reste. Vous alliez me développer quelques-unes des théories dont on vous berne depuis quelque temps sous le nom de Socialisme, de Communisme, etc. n'est-ce pas? Ici, je vous charge d'y répondre vous-mêmes : voyons.

Dépend-il de vous de changer le cours du soleil, de faire tourner la terre du soir au matin, de faire remonter les rivières à leurs sources ?

— Non, sans doute. Mais cela ne fait rien à la question.

— Beaucoup plus qu'il ne vous semble : pourquoi ne pouvez-vous rien changer à l'ordre du monde ?

— Pourquoi ?.. pourquoi ?.. parce que c'est Dieu qui l'a fait comme cela, et que les

hommes ne sont pas maîtres de refaire ce que Dieu a fait ; c'est bien clair.

— Eh bien ! il n'est pas moins clair que vos théories sont absurdes et impossibles. Dieu n'a pas seulement fait le monde physique, mais il a fait aussi le monde moral et social tel qu'il est ; il ne dépend de personne d'en changer la nature ; or, Socialisme, Communisme, etc. ont la prétention de refaire le monde, de le refondre d'après un plan nouveau qui n'est pas celui de Dieu.

L'homme a, dans sa nature, un côté mauvais, des penchants mauvais. La religion en explique la cause et fournit les moyens de corriger ce mal. Vous, vous proclamez l'homme bon ; vous légitimez ses plus viles passions, et vous supprimez la religion, car vous avez beau en garder le nom, vous abolissez la chose.

L'homme est né pour la société et pour la famille : vous bousculez la société de fond en comble, et vous détruisez la famille ; vous

brisez la vie et les affections du foyer domestique; vous méconnaissez les relations de père à enfant, et vous ne mettez à la place que les brutales mœurs des bêtes. Cachez cette hideuse perspective sous le voile de tant belles phrases que vous voudrez, il n'y a que cela dans les théories qu'on vous prêche ; vous êtes hommes , on veut vous faire bêtes.

L'homme a besoin de stimulant pour travailler, d'émulation pour développer toutes les ressources de son esprit; il veut jouir pour lui et pour ses enfants du fruit de ses peines , du bénéfice de ses talents. C'est là son mobile; c'est ce qui le soutient, l'encourage et l'anime. Il ne ferait rien, s'il savait que son travail ne profite ni à lui ni aux siens. Vous brisez ce ressort d'émulation; vous rayez la propriété de vos codes réformateurs; vous voulez que l'homme se meuve dans le vide: absurdité !

L'homme n'est pas fait pour ce monde ; la terre est trop petite pour son cœur. Ayez

toutes les richesses, tous les plaisirs, vous ne serez pas encore rassasiés, vous désirerez encore plus. Le ciel seul renferme les félicités capables de remplir notre âme. Or, vo maîtres ferment le paradis à leurs disciples, et ils placent tout le bonheur humain dans les jouissances grossières des sens; ne rien refuser à ses appétits, se vautrer dans la fange du libertinage : goinfrerie, vie animale, *bestialisme*, *brutalisme!* Voilà leur système.

Et vous rapetisseriez, vous amoindririez à ces misérables bassesses la dignité et l'honneur de votre caractère d'homme!

Ces théories ne sont pas nouvelles : c'est un vieux plat réchauffé; c'est une défroque des mauvais instincts du cœur restaurée, lavée dans des mots un peu plus propres. Mais le mot n'empêche pas que la chose ne soit impure dans sa vieille turpitude.

Ce que l'on vous propose, c'est l'assouvissement des passions de quelques hommes

pendant un instant, dût cet assouvissement être acheté aux prix de la ruine de la société, au prix de sang de plusieurs millions d'hommes !

Ce que l'on vous propose, c'est ce que les hommes de 1793 poursuivaient par la terreur, par la guillotine, par le crime ! Une centaine de grands scélérats, secondés par quelques milliers de scélérats d'un ordre inférieur, emprisonnaient les Français en masse, guillotinaient par milliers, confisquaient, pillaient, égorgeaient. Mais Robespierre avait à foison des maîtresses et des festins; Marat se baignait dans le sang, et pouvait largement payer ses débauches; Collot-d'Herbois avait vengé sa vanité de comédien sifflé sur les traiteaux. Tous les bourreaux aux ordres de ces maîtres infâmes avaient pris leur part abondante de l'orgie. Ils étaient contents. Que leur importait le reste !

Ce qui fut essayé en 1793 avait été mis en pratique universelle avant le christianis-

me. Les hommes corrompus et n'aspirant qu'aux jouissances matérielles, faisaient consister toute la vie à boire, à manger, à ne rien refuser aux sens. Mais aussi, qu'arrivait-il? Il n'y avait place au festin que pour trois ou quatre cent mille privilégiés; tout le reste des hommes était esclave, était à la merci du maître, suait, souffrait, mourait pour le plaisir du maître. Quatre cent mille citoyens romains, plus de trente millions d'esclaves !

Certes, Robespierre, Marrat et leurs complices, n'assassinaient pas, n'exerçaient pas leur immense brigandage, pour la satisfaction d'être brigands. S'ils eussent pu arriver à leurs fins, par des moyens moins criminels, ils les auraient employés.

Les Romains n'avaient pas réduit en servitude le monde entier pour le seul plaisir de faire des esclaves; car ces esclaves étaient une cause d'inquiétudes graves pour les maîtres : il fallait contenir cette multitude effrayante par le nombre, et terrible dans ses

révoltes contre l'oppression : de là les lois barbares qui permettaient au maître de vendre, de tuer, d'estropier, de noyer, d'étouffer ses esclaves comme l'on fait d'un bétail. Si les esclaves eussent eu leur part des biens de la vie, eussent joui même de leur travail, la richesse du maître eût été diminuée d'autant, et il n'aurait pas pu tant se vautrer dans les raffinements de la volupté et de l'indolence.

Il y a de cela une raison facile à saisir. Robespierre et ses complices, les Romains, les Grecs, sous le paganisme, faisaient violence à l'ordre moral, à la loi morale posée par Dieu, loi de sacrifice, de travail, d'abnégation, de mutuelle affection, de réciprocité. Ils méconnaissaient toutes ces volontés du Créateur ; ils ne voyaient qu'eux au monde; ils durent écraser ce qui leur faisait obstacle. Quand on veut faire tourner en sens inverse une horloge, il faut s'attendre à briser des rouages, à rompre les ressorts, à détruire

toute l'économie de la machine poussée hors de sa voie par une force contraire.

Malgré toutes vos invocations à la liberté, à l'égalité, à la fraternité, vous n'aboutiriez, avec vos théories sociales, qu'à couvrir le monde de ruines et de massacres, qu'à rétablir l'esclavage ou la guillotine en permanence, et qu'a assurer le triomphe passager et violent de quelques insatiables libertins : rien de plus !

Si vous ne le voyez pas, je plains votre aveuglement; si, le voyant, vous persistez, vous êtes décidés à toutes les scélératesses. Et comment ne le verriez-vous pas, lorsque vos docteurs s'expriment si franchement avec vous? en tête de leurs mots d'ordre, ne recommandent-ils pas de faire main basse sur ceux qui vous font envie ou ombrage? Fusiller ceux-ci, arrêter ceux-là ; abattre des têtes et confisquer des biens, n'est-ce pas le sens invariable des formules qu'ils vous adressent pour vous tracer la marche a suivre ?

Oh ! mes amis, croyez-moi, acceptez la condition que Dieu vous a faite, et tenez-vous dans la voie par laquelle seule on peut arriver : par le travail, par la probité, par le courage, à la vraie félicité, à la paix de la conscience et à la joie du ciel. Combien ce parti vous serait plus avantageux !

VIII

ROBERT DUBOIS.

En 1837, un procès m'avait appelé à Paris et m'y retint quatre mois. Je m'installai dans un modeste hôtel situé dans un des quartiers les plus calmes de la bruyante cité. Ainsi isolé au milieu de cette population qui bourdonne comme dans une ruche immense, étranger aux causeries des salons, aux bruits des mille journaux, aux nouvelles de la coulisse, aux débats politiques, à tous ces riens d'un jour qui occupent les loisirs parisiens, je ne suivais qu'une idée, je ne visais

qu'à un but. Un certain Robert-Macaire, rapace de son naturel, fin, délié et subtil comme un procureur, avait appétit de ma modeste fortune, et m'avait enlacé dans un piége où, en perdant mon bien, j'eusse aussi perdu mon honneur. Or, personne n'eut jamais moins que moi envie d'être ruiné et de passer pour malhonnête homme ; il fallait me défendre à ces deux endroits contre les prétentions de mon agresseur. Un avocat célèbre se chargea de soutenir mes droits devant le tribunal de première instance de Paris, et je vins plusieurs mois d'avance pour éclaircir les points obscurs de ma cause, et débrouiller les ambages dans lesquels on espérait dérouter la justice hors du droit chemin. Aide-toi, le ciel t'aidera, dit un bon vieux proverbe, vrai surtout en fait de procès. Le jour appartenait aux affaires : je compulsais des dossiers, je consultais mon avocat, je faisais de la procédure avec mon avoué, je recevais les huissiers ; le soir était

consacré à visiter un ami de vieille date. Comme je me rendais tous les soirs chez cet ami logé à une grande distance de mon hôtel, je remarquai, à l'heure où je rentrais pédestrement, un jeune homme qui se dirigeait du même côté que moi. Sa mise simple et propre, son air candide et grave, le faisaient reconnaître pour un ouvrier honnête et de bonnes mœurs. L'habitude de nous rencontrer aux mêmes heures, de piétiner côte à côte, de nous coudoyer sur le trottoir, avait établi entre nous des sympathies que nous ne nous exprimions que par un sourire ou par un salut; mais il semblait qu'il manquait à ma soirée quelque chose, si je n'avais pas l'accompagnement de cet intéressant jeune homme.

Mon procès était gagné : j'allais bientôt reprendre le chemin de ma Bresse, et je ne pus résister à la pensée d'adresser un mot d'adieu, un témoignage de bienveillance à mon compagnon silencieux. Peut-être, me

disais-je, éprouve-t-il aussi le besoin de me parler. Peut-être un sentiment de confiance, que je crois lire dans son regard, l'attire-t-il vers moi. Mais la distance que nos positions sociales mettent entre lui et moi, l'écarte; une crainte révérentielle, la peur d'un dédain l'arrête : c'est à moi de le prévenir. — Je me livrais à ces pensées, lorsque j'entendis derrière moi le bruit de pas précipités; je devinai l'allure de mon jeune ouvrier, je m'arrêtai, et lorsqu'il fut près :

— Mon ami, lui dis-je, en quittant les personnes qui ont droit à mes souvenirs à Paris, je vous dois une mention particulière dans mes adieux. Vous me semblez bon et honnête; mon cœur s'est pris d'estime pour vous; et je n'ai pu supposer que des motifs louables à ce parcours nocturne que vous faites si exactement avec moi. Permettez-moi de satisfaire ma curiosité, je dirai même, mon cœur, par quelques questions. Qui êtes-vous? quelle profession exercez-vous?

— Je m'appelle Robert Dubois ; je suis apprenti carrossier. Mon père demeure à Paris, au faubourg Saint-Antoine.

— Au faubourg Saint-Antoine? c'est bien loin d'ici ! A ces heures, les ateliers sont fermés depuis longtemps. Il m'en coûterait de penser que vous passez votre soirée dans les cabarets. A quelle cause dois-je attribuer ces courses nocturnes, à une heure si tardive pour l'ouvrier qui commence sa journée à cinq heures?

— Monsieur, je vous remercie de l'opinion favorable que vous voulez bien avoir de moi. Je ne vais pas au cabaret, Dieu merci ! J'ai d'autres moyens de passer le temps qui me reste après le travail de la journée ; je vais à l'école du soir, et ce carton que je porte sous le bras en est témoin: il contient mes cahiers.

— Et quelles sont ces écoles du soir ?

— Ce sont des écoles pour les ouvriers.

— Pourquoi le soir ?

— Afin qu'on puisse y assister après la journée de travail.

— Payez-vous ?

— Non, Monsieur. Tout y est gratuit, les leçons, le local, l'éclairage. On fournit même les objets nécessaires à ceux qui ne peuvent se les procurer.

— Mon ami, je suis heureux d'apprendre cette bonne nouvelle ; elle me fait du bien. Sans doute vous êtes nombreux ? tous les ouvriers s'empressent de profiter de ce bienfait ?

— Monsieur, nous sommes nombreux, mais il y a encore bien plus d'ouvriers qui ne viennent pas à cette école.

— Je ne comprends pas que cela puisse être.

— Monsieur, il ne m'appartient pas de juger mes camarades ; mais si vous connaissiez la force de l'habitude qui en entraîne plusieurs chez le marchand de vin et ailleurs, vous comprendriez qu'ils désertent l'école.

— L'ivrognerie, l'abrutissement, le libertinage, les mauvaises compagnies, lorsqu'ils ont tant de facilité de cultiver leur esprit par l'instruction qui, en les honorant, les rendrait plus habiles dans leur profession! Vous ne cèderez pas, vous, mon ami, à cet instinct grossier des jouissances sensuelles, au détriment des plaisirs de l'intelligence.

— Je me voudrais du mal, si je choisissais le cabaret et les amis de taverne, au lieu de l'école et de mes amis d'école. Il me suffit de voir ce que la guinguette fait de l'ouvrier, pour être guéri de la tentation de la fréquenter.

— C'est bien, mon ami! En allant à l'école du soir, vous n'aviez pour but peut-être que d'apprendre à lire et à écrire, et vous avez acquis une science plus importante: vous avez appris à penser ce que vous venez de dire. Les malheureux qui se dégradent dans l'ignorance et dans le vice, n'avaient pas un naturel pervers; ils ne se sont pas abrutis

avec l'intention de s'abrutir ; mais privés d'instruction , ils se sont laissés aller aux instincts des sens, et n'ont pas entrevu l'abîme qui s'ouvrait sous leurs pieds. Vous le voyez, vous, parce que votre intelligence s'est développée , parce que l'instruction a élevé et agrandi vos sentiments, parce que vous avez l'idée de votre dignité d'homme et de chrétien. Sans l'instruction que vous avez le bonheur de recevoir dans ces écoles du soir, la nuit se ferait aussi dans votre âme, et vous vous réduiriez peut-être aussi à la vie tout animale des sens. Courage, mon ami! vous trouverez plus tard une ample récompense de ces heures si bien employées. — Qui a fondé cette école?

— Monsieur, ce sont des personnes qui aiment beaucoup les ouvriers ; ce sont les Frères des Écoles chrétiennes, et des jeunes gens même du grand monde; puis le gouvernement favorise ces écoles.

— Ainsi, dans toutes les classes de la société, il y a des hommes qui fraternisent avec les ouvriers, qui s'occupent de leur sort, de leur bien-être. Ainsi, l'autorité civile seconde le bien que l'on vous fait. Je remarque cela, en passant, pour signaler l'injustice de certains ouvriers dont le cerveau exalté traite en ennemis tous les hommes d'une condition plus élevée. Ce n'est pas l'ouvrier que l'on délaisse : il est entouré partout des sympathies les plus sincères ; vous en avez pour vous une preuve : ce sont les vices, les tendances subversives des ouvriers mauvais que l'on redoute, que l'on comprime, que l'autorité est obligée de punir quelquefois. Soyez toujours honnête et vertueux : vous jouirez de l'estime et de la protection de tous. — Quel est l'objet de l'enseignement dans votre école ?

— Monsieur, les bons Frères nous enseignent la lecture, l'écriture, la grammaire, la tenue des livres ; on nous donne ensuite des

leçons spéciales appropriées au besoin de chaque profession, comme le dessin linéaire, la chimie appliquée à l'industrie, la mécanique, les mathématiques. Il y a des maîtres pour toutes ces sciences.

—Bons Frères ! heureux ouvriers ! Vous seriez égoïste, mon ami, si, profitant de ce bienfait, vous ne cherchiez pas à le partager avec vos camarades d'atelier. Appliquez-vous à en amener avec vous : c'est un devoir de zèle fraternel.

— Monsieur, je me suis adressé déjà à un grand nombre ; quelques-uns m'ont suivi.

—Vous leur préparez un heureux avenir; il vous en remercieront toute leur vie, et votre conscience vous rendra toujours un consolant témoignage de cette bonne œuvre.

— D'autres me rient au nez : Tu veux donc être notaire ? — Oh ! non, il se fait avocat. — Non, les Frères en feront un capucin. — Voilà ce qu'ils disent.

— Et ça vous décourage-t-il d'aller à l'école ?

— Oh ! non, Monsieur ! mais ça me chiffonne tout de même.

— Voilà bien la maladie du pauvre cœur humain : il craint plus le blâme des mauvais qu'il ne cherche l'estime des bons. Il faut du courage, mon ami, pour suivre le bon chemin; jamais les railleries des libertins ne manquent contre ceux qui condamnent les libertins par une bonne conduite. C'est une épreuve nécessaire. Mais aussi, jamais l'approbation des gens braves et vertueux ne fait défaut à celui qui se conduit d'une manière honnête ; or, lequel vaut le mieux, ou des applaudissements des bons, ou des applaudissements des méchants, car on ne peut avoir ces deux choses ensemble ?

— L'approbation d'un homme vertueux est mille fois préférable à celle des méchants.

— Vous êtes dans la voie des hommes de bien, laissez les hommes corrompus crier

après vous, et ne prenez pas souci de ce qu'ils peuvent dire. Vous n'obtiendriez de leur être agréable qu'en leur ressemblant, et vous perdriez à ce jeu vos mœurs, votre considération, votre avenir et votre âme. Avouez que ce serait acheter trop cher leur faveur d'un jour, n'est-ce pas vrai?

— Oh ! oui, Monsieur.

— Vous perdriez vos mœurs. Il faut à l'homme de peine quelques distractions; s'il ne les prend pas dans les délassements de l'esprit, il les prendra dans les délassements de l'orgie, dans la vie d'estaminet; et, mon ami, on ne peut être à la fois habitué d'estaminet et être sobre et chaste. C'est une école d'immoralité. Mieux vaut l'école des bons Frères, dût-on vous appeler mille fois jésuite ou cagot.

Avec les habitudes de l'estaminet, avec le jeu, le vin, la débauche, vous perdriez votre considération. On peut jeter l'ironie à l'homme exemplaire, mais nul n'est maître de lui

refuser son estime ; comme aussi, malgré les applaudissements de camaraderie, le libertin est méprisable dans l'opinion même de ceux qui le flatttent. On vous blâmerait d'être un habitué de gargote, on vous louera d'être assidu à l'école.

Vous perdriez votre avenir. Tout l'avenir d'un ouvrier dépend de la confiance des gens qui le font travailler, de son habileté et de son assiduité au travail, de sa modération dans la dépense, et de l'ordre qu'il met dans toutes ses affaires. Or, avec l'habitude du vin, et des camaraderies de cabaret et de café, on contracte des vices qui amènent avec eux le discrédit, les grosses dépenses, la perte du temps, le gaspillage, la cessation du travail, la diminution du salaire, la misère et la ruine. Dans un temps de concurrence comme le nôtre, supposons que deux ouvriers se présentent à la fois pour occuper une place vacante dans une boutique : l'un se conduit bien, il est reconnu pour tel ; l'autre est un

ivrogne, un héros de bouge, un flâneur : lequel des deux, pensez-vous, sera préférablement admis? Et s'il s'agit d'un maître-ouvrier, auquel des deux la pratique s'adressera-t-elle plutôt ?

— Il n'y a pas de doute sur le choix : l'homme de cabaret sera laissé.

— Eh bien ! mon ami, laissez dire les gens de cette espèce. Qu'ils vous raillent ou vous harcellent de leurs colères, vous êtes trop au-dessus d'eux pour descendre à leur niveau. Vous y perdriez votre âme. Il suffit de vous rappeler les premiers enseignements de votre mère et du catéchisme. Les ivrognes, les libertins, etc., n'entreront pas au royaumes des cieux, et il y a une telle liaison entre nos destinées éternelles et notre condition présente, que rarement on se damne pour l'autre vie, sans se ruiner, en celle-ci, de corps, de santé et de fortune.

Mes conseils tournent un peu au sermon; mais, mon ami, j'ai tant vu d'ouvriers na-

turellement doués d'heureuses dispositions, pervertis ensuite, gâtés, ruinés, diffamés par le genre de vie que je vous signale; je les ai vus si irrémédiablement malheureux, que je ne saurais trop vous prémunir contre leur sort. S'ils avaient eu le même avantage que vous, s'ils eussent cultivé leur intelligence au lieu de l'abrutir, ils seraient honorables.

— Aussi, Monsieur, je m'applique de toutes les forces de mon esprit à mettre à profit les leçons de l'école du soir.

— En avez-vous compris tous les avantages ?

— Si je ne les comprends pas tous, j'y en trouve beaucoup.

— Quels avantages y trouvez-vous? Je suis indiscret de tant persister dans mes questions; l'intérêt que mon cœur prend à tout ce qui vous est utile me servira d'excuse.

— Monsieur, je vous remercie de cette bienveillance qui m'honore.

— Eh bien ! quelle utilité pensez-vous retirer de l'école du soir?

— Les bons Frères, et des jeunes gens bien riches et bien savants qui nous visitent quelquefois et nous adressent aussi des conseils et des leçons, nous disent que l'instruction rend la condition de l'ouvrier meilleure, en le mettant dans le cas de lire des livres qui traitent de sa profession, de comprendre et de comparer les différents procédés anciens, d'en inventer de nouveaux qui aident à fabriquer mieux, plus économiquement ou avec moins de peine ; ils disent encore que presque tous les perfectionnements introduits dans les diverses professions, ont été conçus et exécutés, d'abord par des ouvriers instruits ; enfin ils ajoutent que l'instruction donne des habitudes d'ordre, met dans le cœur de l'homme un sentiment plus grand de sa dignité, et le sauve ainsi de la débauche. Il est bien sûr que celui qui sait écrire tiendra ses comptes mieux

en règle, se rendra mieux raison de ce qu'il gagne, de ce que ses entreprises peuvent rendre ou perdre, que l'ignorant qui ne sait rien. Il est bien certain aussi que l'homme instruit se respecte trop pour aller se dégrader dans l'ivrognerie et dans les habitudes des débraillés. Quand, on sait remplir ses loisirs d'une manière intéressante, on n'est pas tenté de tuer le temps avec les viveurs.

— Ce qui veut dire, mon ami, que l'instruction ennoblit une profession en l'élevant à l'état de science. Car toutes les professions ne sont en vérité que la science ou les arts mis en pratique : ainsi la chimie, le dessin, les mathématiques, la mécanique, la sculpture, donnent la main à la teinturerie, à l'ébénisterie, à la taille des pierres, au charronnage, à la serrurerie, etc., puisque ces états se servent des découvertes chimiques, du dessin, du calcul, etc. L'ouvrier ignorant n'est qu'un rouage qui tourne ou qui en fait mouvoir d'autres, sans comprendre

ce qu'il fait ; il n'est qu'une bête de somme que la vapeur et l'eau remplacent avec plus d'avantage, et avec une égale intelligence, puisque ce sont, de part et d'autre, de pures machines. Il fera toujours ce qu'il a vu faire, rien que ce qu'il a vu faire, sans progresser d'un pas; il ne s'apercevra pas qu'il peut simplifier son métier, multiplier ses forces par un outil, par un procédé nouveau ; il n'aura pas ce bonheur de l'intelligence qui combine, qui cherche et produit des effets nouveaux, qui se rend raison de ce qui se fait sous ses yeux. Ce bonheur est une des jouissances réservées à l'ouvrier qui a reçu les leçons de l'école spéciale ; c'est sa gloire, son honneur ; il est fier de son état, parce que son état prend à ses yeux toute la dignité de la science. Comprenez-vous cela ?

— Oui, Monsieur.

— Outre ces avantages signalés, il en est d'autres que la modestie empêche vos instructeurs de vous exprimer, et qui sont

aussi d'un grand prix et d'une valeur très-importante pour votre félicité et votre avenir.

Certaines gens se sont donné mission de détacher les ouvriers de la religion, d'irriter l'esprit des ouvriers contre les prêtres et contre les classes élevées de la société. Je n'ai pas besoin de vous dévoiler leurs motifs; mais ces gens qui parcourent les ateliers avec l'ironie impie à la bouche, qui sèment des libelles incendiaires sous vos pas, qui vous attirent dans leurs sociétés, dans leurs cabarets, ces gens vous trompent et vous égarent.

Qui a inspiré à ces bons Frères de vous réunir tous les soirs, de vous instruire? C'est la charité que la religion a mise dans leur cœur. — Qui a inspiré à ces savants, à ces élégants du grand monde, de quitter leurs beaux salons et de venir passer avec vous la soirée, pour vous communiquer leur science et leurs conseils, pour encourager et récom-

penser vos travaux?... Qui?... C'est encore la religion, c'est l'amour qu'ils ont pour vous. — Ce contact avec les classes élevées, cet heureux échange de confiance et de bienveillance entre vous et les maîtres que la religion vous a donnés, ne réfutent-ils pas toutes les accusations que je nommais tout à l'heure? Otez la religion, et les écoles du soir seront fermées, et vous ne verrez pas les hommes de la classe riche ou savante venir à vous, se mêler avec vous, et vous apporter une part de leur félicité et de leurs lumières.

Me voici arrivé à mon hôtel. Allons, mon ami, courage! et si vous voulez bien, venez me trouver ici dimanche, à deux heures: je désire vous voir encore et vous laisser un témoignage d'estime et d'encouragement. Je vous remets mon adresse, et vous ne manquerez pas au rendez-vous, n'est-ce pas? —

Le dimanche suivant, à deux heures, Robert arriva, comme nous en étions convenus; et

après lui avoir présenté une chaise : « Eh bien! mon cher Robert, lui dis-je, avez-vous réfléchi à notre conversation d'avant-hier soir? Serez-vous docile à mon sermon?

— Monsieur, je n'oublierai jamais des paroles qui me sont adressées avec tant de bienveillance. J'en ai eu l'esprit tout plein, hier et aujourd'hui, et quand je serai tenté de me détourner du droit chemin, je penserai à vous, Monsieur, et à l'entretien que vous avez eu la bonté d'avoir avec moi.

—Merci, mon ami! J'ai conçu de l'affection et de l'estime pour vous ; j'aime à croire que vous honorerez un jour votre profession par un caractère loyal, par une conduite chrétienne et laborieuse, par une instruction solide. Il m'est agréable d'augurer que vous réussirez, et que vous saurez vous créer un bien-être honnêtement acquis. Ne trompez pas mon opinion, mon enfant.

—Je ne négligerai rien pour justifier cette opinion, je vous le promets.

— Ce n'est pas tout de promettre, il faut tenir; et pour tenir une promesse, il faut en prendre les moyens. Je les réduis à deux ou trois principaux : soyez laborieux , soyez honnête, aimez votre état, fuyez le cabaret et les amis de débauche, enfin servez Dieu par la pratique de ses commandements et par l'observation de la religion.

Je vais partir ce soir. Nous ne nous rencontrerons jamais peut-être ici-bas, mais nous nous retrouverons un jour devant le grand Juge. Puissions-nous mériter qu'il tienne compte, à moi du bien que je vous veux, et à vous, du bien que vous aurez fait !

Tenez, Robert, acceptez en souvenir amical ce livret de cent francs que j'ai déposés en votre nom à la caisse d'épargne ; faites-en un sage emploi ; je vous en demanderai compte en ce monde ou en l'autre. Allons, adieu !

Robert, ému et ne sachant par quels mots témoigner sa reconnaissance, prit le livret, et

me serra la main en tremblant et en répétant : Merci ; adieu, mon bon Monsieur.— Et nous nous séparâmes, lui joyeux comme s'il eût possédé un trésor, et moi heureux d'avoir déposé dans cette âme naïve et bonne des conseils, des encouragements et des germes de vertus qui, je l'espérais, porteraient des fruits pendant toute la durée de sa carrière.

Je recueillis ainsi de mon procès l'occasion d'avoir fait une bonne œuvre. J'engage les plaideurs à ne pas se priver de cette satisfaction.

La pensée de Robert me revint d'abord fréquente, puis moins saisissante, plus confuse et plus rare, comme ces paysages où l'œil se complaît, mais dont la perspective s'amoindrit et s'efface à proportion qu'on s'en éloigne par un cours rapide.

Un procès m'avait appelé à Paris en 1837, un héritage m'attendait en Bourgogne en 1843. Pour celui qui sait attendre, la Providence

ménage toujours des compensations de bonheur aux tribulations de la vie. Ma présence était nécessaire pour traiter avec le fisc, avec les gens d'affaires, avec les créanciers et les débiteurs. Sauf le résultat, on peut dire que rien ne ressemble mieux à un procès qu'une succession à recueillir. Je partis à la hâte, et j'allais arriver sain et sauf à Dijon, lorsque ma voiture, entraînée sur le gravier qui bordait la route, et heurtée contre une borne, versa près des portes de la ville. J'en fus quitte pour la peur, et ma voiture pour une roue brisée. Le postillon se releva avec une légère contusion ; et pour vite faire disparaître les traces de son inhabileté, il me laissa là, courut frapper à une boutique distante d'une centaine de pas, et revint accompagné d'un ouvrier carrossier. Les manières polies, l'air réfléchi, la parole douce, l'élocution correcte de cet ouvrier, me prévinrent en sa faveur. Je le suivis pour visiter avec lui ma voiture, et aviser aux réparations les plus pressées.

Son coup d'œil exercé et son intelligence devinaient ce que je n'apercevais qu'avec une observation attentive : je me fiai donc à lui pour l'opération, et je me disposais à gagner à pied un hôtel, lorsque le carrossier me pria d'attendre un instant. En cinq minutes, il consoliderait suffisamment la roue brisée pour faire un court trajet, je remonterais dans ma chaise de poste, et arrivé à l'hôtel avec mes bagages, on ramènerait la chaise de poste pour la réparer convenablement. J'acceptai; et au bout de cinq minutes, me voilà parti de nouveau, roulant, mais avec précaution, sur le pavé.

Le carrossier arriva une demi-heure après, m'écouta, me considéra avec émotion, puis me saluant par mon nom : — Je remercie Dieu, me dit-il, de ce qu'un accident sans autre inconvénient qu'une roue et un panneau de voiture brisés, m'a procuré le bonheur de retrouver un bienfaiteur. Vous souvient-il de Robert, l'apprenti carrossier ?

— Quoi ! seriez-vous cet intéressant jeune homme que je rencontrai à Paris en 1837 ?

— Monsieur, je suis Robert Dubois, à qui vous avez généreusement donné un livret de cent francs.

— Oh ! je ne regretterai donc plus d'avoir versé sur la grande route, puisque cela me procure le plaisir de revoir une bonne connaissance. Je n'aurais pas reconnu, sous ce cadre de barbe qui ceint votre menton et sous cet air vigoureux, le frêle, le petit Robert. Allons, tant mieux, et Dieu soit béni !

— Vous avez pu ne pas me reconnaître, mais ma mémoire, mon cœur, ma reconnaissance ont gardé l'empreinte de votre figure, de votre voix, de votre bonté.

— Comment êtes-vous venu travailler ici à Dijon ?

— Monsieur, ce sont vos conseils qui m'y ont amené.

— Mes conseils !

— Oui, Monsieur. Lorsque j'eus fini mon

apprentissage, je fus reçus moyennant un léger salaire dans un atelier de Paris. L'ouvrage allait mal, l'ouvrier était payé en proportion. Mes camarades s'avisèrent de demander une augmentation de salaire : on les poussait secrètement à cela. Ils formèrent une coalition, et désertèrent les boutiques ; ceux qui n'entraient pas dans le complot étaient molestés. Plusieurs fois, on vint m'arracher au travail. Les maîtres fermèrent les ateliers ; la police saisit les plus mutins ; et sous prétexte d'augmenter le salaire, on ne gagnait rien. Alors, je pris le parti de quitter ces turbulents camarades, et d'aller chercher loin de la capitale la liberté de travailler, sans être inquiété ni troublé. J'arrivai à Dijon.

—Avez-vous aisément trouvé de l'ouvrage à Dijon?

—En arrivant à Dijon, je fus adressé à un maître, brave et digne homme qui me prit à l'épreuve, puis me chargea de la direction

de son atelier. Il était âgé ; il avait acquis une belle fortune, et il désirait remettre à quelqu'un son fonds et sa clientèle. Après deux ans passés chez lui, il me fit cette proposition ; mais je n'avais rien, et il fallait acheter. Mon maître fut assez confiant pour ne pas demander d'autres garanties que celles de mon assiduité et de ma conduite. Le marché était magnifique et très-avantageux pour moi. J'arrivais ainsi d'un seul bond, et à mon début, à une situation qui eût borné mon ambition après vingt ans de travaux : j'acceptai. Les cent francs que j'ai reçus de votre générosité ont servi à cet établissement. Maintenant je suis en voie de prospérer ; j'ai déjà pu acquitter une portion de ma dette envers mon maître, et si Dieu me conserve la santé, je serai bientôt quitté de toute la somme.

Mais il faudra penser à me marier. Il faut une ménagère à la maison ; ce sera une raison de faire de nouvelles économies.

— Avez-vous déjà fixé vos vues sur quelque personne? C'est un choix bien important.

— Grâce à Dieu! je pourrai, j'espère épouser une femme qui unit des habitudes d'ordre et de travail à un caractère bon et à un extérieur gracieux. Mon maître m'a fait entendre qu'il m'accepterait pour son gendre. Il n'a qu'une fille, gentille personne qui me convient, et à qui je conviens, je crois.

— Je félicite votre maître du gendre que vous lui donnerez, et je vous félicite du bon père qui vous attend. — Pourquoi différez-vous de donner suite à ce projet d'établissement?

— Oh! je ne veux pas commencer mon ménage avec des dettes, ni emprunter pour fournir la toilette de l'épousée. C'est ma manière d'avoir de l'honneur. Ce sentiment me donne force et courage. Je viendrai à bout de tout. Encore quelques mois seulement!

— Je fais des vœux bien sincères pour le bonheur du futur ménage.

— Mais comment avez-vu pu faire des économies en si peu de temps ?

— En servant fidèlement mes pratiques, en ne mettant jamais les pieds au café, en ne perdant point de temps, en mettant de l'ordre dans ma dépense, en allant à la messe le dimanche, et en me levant à cinq heures tous les jours.

— Et vos camarades de Paris, les émeutiers, que sont-ils devenus ?

— Hélas ! les uns sont en prison, et les autres gagnent par jour cinq francs, qu'ils dépensent en une heure.

— Allons, mon cher Robert, continuez de vous conduire toujours ainsi, et si j'ai l'avantage de verser encore aussi inoffensivement que cette fois près de Dijon, je vous reverrai et j'irai dîner chez vous, car alors, j'espère, votre fortune sera avancée. Voilà,

mon cher, le profit de l'école, de la pratique de la religion et de la fuite des mauvaises compagnies. Qui fait bien trouve bien.

VIX.

TABLE.

—

LES BONNES LECTURES.



HORS DE DETTES, HORS DE DANGER.



QUI NE DISSIPE PAS, NE MANQUE JAMAIS DE RIEN.

TRADUIT DE L'ANGLAIS

DE MISS EDGEWORTH.

PAR Mme PITTS.



AVIGNON

CHEZ SEGUIN AINÉ, IMPRIMEUR-LIBRAIRE

rue Bouquerie, 13.

1852

PROPRIÉTÉ DE L'ÉDITEUR.

LES

BONNES LECTURES.

BIBLIOTHÈQUE

POPULAIRE ET CATHOLIQUE

PAR L'ABBÉ BERNARD

APPROUVÉE

PAR Mgr L'ARCHEVÊQUE D'AVIGNON

(Ancienne BONNE ANNÉE, honorée d'un Bref de S. S. PIE IX.)



HORS DE DETTES, HORS DE DANGER.

—

QUI NE DISSIPE PAS, NE MANQUE JAMAIS DE RIEN.



EXTRAIT du Bref adressé à M. l'abbé Bernard, par S. S. PIE IX, traduit du texte latin.

« .... Très-cher Fils, Nous n'avons pas voulu vous remercier seulement du présent que vous nous avez offert, mais il nous est à cœur de vous féliciter d'une manière particulière de l'œuvre excellente que vous avez entreprise. Combien n'importe-t-il pas à la société et à la Religion de détourner des doctrines perverses et semées parmi le peuple, les ouvriers et les habitants des campagnes? Ce n'est pas seulement en France, mais encore ailleurs, que l'urgence de ce zèle est attestée par les calamités déplorables de notre temps, et par l'audace incroyable avec laquelle une multitude insensée d'hommes dépravés appelle mal ce qui est bien, et bien ce qui est mal. En présence de ces mille erreurs si graves, rien n'est plus nécessaire que d'évangéliser les pauvres et les simples, afin qu'ils marchent dans les voies de la justice et qu'ils persévèrent dans l'exacte observation des commandements de Dieu et de l'Église. »

« C'est donc avec une faveur méritée que les évêques de France ont recommandé votre entreprise. Ne doutez point, cher Fils, du fruit qui peut résulter de vos travaux secondés par la grâce de Dieu. Pour vous donner un témoignage permanent de Notre bienveillance, Nous vous adressons, avec l'expression de nos sentiments, une médaille en argent, frappée à Notre effigie. En même temps, nous prions bien humblement Dieu, de qui vient tout don parfait, afin qu'il soutienne par le secours toujours présent de sa grâce, le dessein pieux qu'il vous a inspiré. Comme augure de ce précieux secours et comme gage de Notre paternelle affection, Nous vous donnons, cher Fils, avec toute l'effusion de Notre cœur, la Bénédiction Apostolique. »

« Donné à Gaëte, le 30 juin 1849, de notre Pontificat, l'an IV. »

« PIUS P. P. IX. »

PRÉFACE.

CETTE traduction de plusieurs des contes populaires de Miss Edgeworth est offerte au lecteur par une jeune dame nouvellement convertie à la foi catholique. Forcée, par suite de ce généreux retour à la vraie Église, de renoncer aux avantages temporels qu'elle pouvait attendre de sa famille, cette jeune dame a cherché une ressource dans son travail; mais elle veut que ce travail, qui lui devient nécessaire, soit utile aux autres : c'est pourquoi, parmi la multitude de petits ouvrages anglais dont elle aurait pu en-

treprendre la traduction, elle s'est arrêtée à quelques-uns des contes si moraux de Miss Edgeworth. Cet auteur ne suppose presque jamais des situations extraordinaires, ni de ces incidents romanesques qui n'ont d'existence possible que dans l'imagination, ou qui ne se rencontrent que par exception dans le cours de la vie. Miss Edgewort fait mouvoir ses personnages dans leur situation naturelle, dans la condition où ils sont nés et où ils ont été élevés, et ce n'est que dans l'accomplissement des devoirs de leur état qu'elle montre leur bonheur. La lecture de ces petits ouvrages ne peut donc pas exalter l'imagination des jeunes gens, ni leur faire rêver une félicité chimérique en dehors de la fidélité aux devoirs que prescrivent la religion et l'état propre à chacun.

En lisant les ouvrages de Miss Edgeworth, le fils du fermier voudra rester fils de fermier, et ne cherchera sa félicité que dans la bonne culture de ses terres et dans le soin de ses trou-

peaux; le négociant s'attachera à son commerce, sans mépriser les menus détails qui s'y rapportent, parce qu'il ne rêvera pas d'autres moyens d'assurer une existence aisée et honnête; enfin, chacun aimera la position que la Providence lui a faite, parce que ce sont ceux qui sont fidèles à y rester que Miss Edgeworth présente toujours comme ses héros fortunés.

Ces contes ne sont donc pas une œuvre stérile d'imagination, mais ils sont avant tout essentiellement moraux et pratiques: aussi a-t-on l'espoir qu'ils seront accueillis par le lecteur chrétien qui, en venant en aide à une noble infortune, trouvera lui-même son profit dans la lecture de cet ouvrage.

HORS DE DETTES,

HORS DE DANGER.

CHAPITRE PREMIER.

Léonard Ludgate était fils et unique héritier d'un mercier de Londres qui avait fait fortune à force d'assiduité, d'ordre et de prudence dans son commerce. *Hors de dettes, hors de danger* était le mot favori du père; *dépense aujourd'hui, économie demain* était la maxime plus ordinaire du fils. Tant que Léonard fut sous les yeux de son père, il n'était pas en son pouvoir de suivre sa maxime, aussi soupirait-il après le temps où il quit-

terait le comptoir. Cette position lui semblait indigne d'un jeune homme de son talent et de son esprit. Quoi ! être élégant dans ses manières, être doué d'une belle figure, et rester emprisonné derrière un comptoir, à Cranbourne-Alley ! Il n'y avait qu'un père cruel qui pût exercer une pareille tyrannie sur son enfant ! Mais s'il emprisonnait le corps, il ne lui appartenait pas d'enchaîner l'esprit.

Aussi, pendant qu'il vendait des épingles ou mesurait des rubans à deux sous le mètre, sa pensée, dédaignant des choses si basses, s'élançait à Hyde-Parke. Ses doigts ajustaient machinalement les balances, ou glissaient négligemment sur le mètre, mais dans son imagination, il était monté sur un beau cheval, galopant avec Thomas Lewis, ou conduisant Miss Belle Perkins dans un cabriolet.

Ce Thomas Lewis était un excellent jeune homme que Monsieur Ludgate ne pouvait souffrir, et Miss Belle Perkins était une dame

à la mode. Lugdate avait déclaré formellement à son fils qu'il ne lui permettrait jamais de l'avoir pour femme. Mais enfin, le moment arriva où notre héros put sans crainte jeter le masque et faire fi des principes sévères et des avis de son père, moment heureux où il quitta sa place derrière le comptoir, jeta de côté le mètre, prit la cravache, et se donna les beaux airs d'un gentilhomme. Il dut cet avantage à la mort de son père.

Léonard brilla alors de toutes les gloires que les talents réunis du tailleur, du chapelier et du bonnetier, surent répandre sur sa personne.

Miss Belle Perkins, qui jusqu'alors avait dédaigné notre héros, qu'elle appelait un reptile de Cranbourne-Alley, vit la métamorphose de Léonard avec surprise et admiration. Elle qui avait dit précédemment qu'elle ne voudrait pas le toucher avec une pincette, lui donnait maintenant la main avec faveur à un bal de Bagnigge-Wells. On prétend même qu'à un

thé, on l'entendit dire assez haut que, depuis la mort de son père, Léonard Ludgate avait agréablement surpris tout le monde par son air distingué.

Léonard, ayant connaissance de cet aveu, oublia la recommandation de son père, et il osa faire à Miss Belle Perkins des propositions qui furent accueillies de manière à lui donner l'espoir que ses vœux seraient bientôt satisfaits.

Miss Belle consentit même à aller, avec sa mère et avec une de ses amies, chez Monsieur Ludgate à Cranbourne-Alley, pour voir si la maison était habitable pour une dame d'aussi grande importance qu'elle. Ludgate la reçut à sa descente de la voiture, et l'introduisit : —Mon Dieu, s'écria Miss Belle, passerons-nous par cette allée, et traverserons-nous le magasin pour arriver aux appartements? ils sont sans doute plus confortables?

— J'ai formé le projet de prendre un corridor sur le magasin, répliqua notre héros ;

seulement, je ne puis l'éclairer facilement.

—Oh ! dit Miss Belle, une lampe en forme de candelabre serait d'un admirable effet pour la nuit. Il faut que la maison soit sur un meilleur pied, afin de recevoir la société; et dans le jour, nous pourrons trouver de la lumière d'une ou d'autre façon. Ce sera toujours quelque chose de mieux que de passer par cette vilaine boutique ! Je n'ai jamais été accoutumée à cela, et je ne pourrais jamais m'y astreindre.

Léonard consentit à tous ces projets, puis il se hâta de traverser la vilaine boutique pour conduire Miss Perkins aux apppartements plus convenables. Il la mena partout, depuis le grenier jusqu'au rez-de-chaussée, et elle trouva que chaque partie de la maison avait besoin d'être renouvelée : cette maison était beaucoup plus petite qu'elle n'avait cru. Notre héros, désirant en même temps montrer son esprit, son goût et sa galanterie, protestait qu'il adopterait toutes les améliorations

que Miss Belle Perkins pourrait désirer ; il déclarait que les mêmes idées s'étaient présentées à lui cent et cent fois pendant la vie de son pauvre père ; mais le bon vieillard ne voulait jamais entendre parler de changement, parce qu'il craignait de déranger ses habitudes et de gêner sa caisse.

—Il avait, ce bon père, ajouta Léonard, il avait un vieux proverbe qui écorchait éternellement mes oreilles: il l'opposait en réponse à tout ce qui avait un air d'esprit et d'élégance... Allen, fit Léonard, en regardant par-dessus son épaule un jeune homme qui dressait des comptes, Allen, vous rappelez-vous du vieux dicton ?

— Oui, Monsieur, répliqua le jeune commis : vous voulez dire *hors de dettes*, *hors de danger* ; j'espère que je n'oublierai jamais ce mot.

—Je l'espère aussi pour vous, reprit Léonard, car ayant votre fortune à faire, ce proverbe vous convient à merveille ; mais pour

une personne qui a sa fortune faite et toute prête à être dépensée, je prétends que mon principe vaut mieux, et mon principe est celui-ci : *Dépense aujourd'hui, économie demain.* Qu'en pensez-vous, Mesdames ? dit Léonard avec un air qui témoignait de sa confiance en l'approbation de Miss Perkins et de sa jeune compagne.

— Franchement, j'avoue que cela me convient, répondit Miss Perkins ; mais il est une personne à mon côté, ou derrière moi... Où êtes-vous, Lucy ? fit Miss Perkins en s'adressant à sa compagne.

En voilà une qui serait bien de l'avis d'Allen, et qui dirait, j'imagine: *Hors de dettes, hors de danger*; n'est-ce pas une de vos sages maximes, Lucy ?

Lucy ne s'en défendit pas.

— Bien, mon enfant! dit Miss Perkins, pour vous qui n'avez point de fortune à dépenser, c'est une maxime nécessaire.

— Oui, en vérité, répondit Lucy, avec une

douce fermeté, comme je n'ai rien de mon fonds, si par hasard ma maxime était *dépenser aujourdhui*, *économiser demain*, je serais obligée de dépenser l'argent des autres, chose que je ne ferai jamais tant que je serai maîtresse de mes actions.

— Que vous êtes fière! s'écria Miss Perkins avec une air de sarcasme auquel Léonard donna son assentiment par ses regards ; mais Allen déclara qu'il aimait cet amour-propre, et il parut heureux de penser que Lucy était de son avis. Une discussion s'en serait suivie, si la collation, comme M. Ludgate l'appelait, n'avait pas été servie à cet instant critique. Je ne dirai pas de quelles friandises recherchées et variées elle se composait, ni par quelles manières agréables et galantes notre héros en fit les honneurs ; mais il est une circonstance qu'il importe de ne pas omettre, parce que de cette circonstance plus peut-être que des belles manières de Léonard, dépendit la fortune du jour. En

fouillant un tiroir pour y trouver un tire-bouchon, le jeune Ludgate eut l'occasion d'ouvrir un portefeuille d'où tombèrent des billets de banque. L'effet que cette vue produisit sur Miss Perkins et sur sa mère peut être mieux deviné que décrit.

Miss Belle Perkins, après cette visite domiciliaire, consentit à aller avec notre héros, le dimanche suivant, aux jardins de Kensington; le lundi au Sadlers-Wells; le mardi, à une partie de plaisir en bateau; le mercredi, au spectacle; le jeudi, Dieu sait à quel bal; le vendredi, au Vauxhall, et le samedi, à l'autel. Cette précipitation en une affaire si grave, comme s'il se fût agi d'une bagatelle sans conséquence pour le lendemain, cette légèreté accuse bien l'étourderie de Léonard, la fascination de son cœur sottement épris, et la facilité de Miss Perkins à passer subitement d'un extrême à l'autre; elle qui naguère exprimait de si superbes dédains contre le fils d'un boutiquier ! Ceux qui ont quelque ex-

périence du cœur humain comprendront de quel côté était l'amour aveugle, et de quel côté la simple vanité qui calcule et se métamorphose suivant ses intérêts. Souhaitons du bonheur au couple si vite improvisé, et surtout à Léonard !

Après la cérémonie, ils descendirent en bateau à Margate, pour y célébrer les fêtes du mariage et y passer leur premier mois.

Cet heureux mois, hélas ! ne pouvait durer toujours ; les joies de Margate ne devaient pas être éternelles : le jour vint trop tôt où les époux furent obligés de penser à retourner à Londres. Combien furent différentes des premières, cette fois, les sensations éprouvées par Madame Ludgate, en revoyant Cranbourne-Alley ! Cette maison lui parut inhabitable, après le séjour de Margate, et elle le déclara sans se gêner.

Son mari lui fit remarquer que tous les changements qu'elle avait désirés dans la maison étaient terminés ; mais rien n'était au

goût de sa femme. Le corridor était trop sombre encore ; il y avait un courant d'air incommode quand on ouvrait la porte du fond pour donner du jour. Le vent traversait la maison du haut en bas ; il faisait fumer la cheminée de la cuisine ; il pénétrait dans les appartements les plus confortables : ce n'était pas une demeure possible. Vainement s'adressa-t-on aux plus habiles fumistes, rien ne put satisfaire Belle Perkins. Le corridor dont elle avait conseillé le plan fut abandonné, et à son très-grand désappointement, la dame fut condamnée à passer par le magasin qu'elle avait tant à dégoût. Pour se dédommager de cette mortification, elle persista à demander la réunion de sa chambre à coucher et de la salle à manger, afin d'avoir, par ce moyen, un appartement commode et propre pour une soirée.

Son amie Lucy, qui s'était engagée à l'aider pour faire les draperies, eut beau lui représenter que ce projet de réunir les deux

appartements en un seul, avait des inconvenients : par exemple, Monsieur et Madame Ludgate seraient obligés de coucher dans la même chambre que la domestique.

Cette objection fut levée par Madame Ludgate, dont le génie inventif rendait toutes choses faciles : On pourrait, disait-elle, établir un lit en forme de canapé dans la salle à manger; la salle étant, par l'arrangement projeté, plus étendue, remarquait-elle, servirait à une double fin d'apparence et d'utilité ; aussitôt que le souper et les tables de jeu seraient enlevées, le lit à canapé serait déployé. Elle assura que les premières familles de Londres s'arrangeaient de cette manière. Léonard ne pouvait pas contredire sa dame, car elle avait une ressource toujours prête pour lui imposer silence : elle lui demandait comment il était possible qu'il connût quelque chose du monde, lui qui avait passé tous ses jours (excepté le dimanche) en Cranbourne-Alley. Si par hasard quelques vieilles maxi-

mes de la sagesse et de l'économie de son père revenaient en pensée à Léonard, Belle lui demandait s'il oubliait qu'elle était sa femme.

—Puisque vous avez une femme de bonne famille, il est convenable que vous viviez suivant ses idées, et que vous la traitiez avec les égards qu'elle et sa famille ont le droit d'attendre. Avant que je fusse mariée avec vous, Monsieur, pas un des Perkins n'était dans le commerce, ni directement ni indirectement ; et combien de fois mes parents et mes connaissances ne m'ont-ils pas reproché déjà que les Ludgate étaient tous négociants ! J'ai toujours répondu que mon Léonard ne se mêlait pas de ses affaires lui-même, mais qu'il en laissait le soin à un commis mieux fait pour des occupations si peu dignes.

Par des paroles ainsi artificieusement dites, et capables de piquer ou de consoler la vanité de Léonard, notre jeune dame faisait

agir son mari au gré de ses caprices. Elle donnait une soirée une fois la semaine, et son salon était si plein qu'à peine pouvait-on y respirer. Malgré tout cela, elle déclara un jour en pleurant qu'elle était la plus malheureuse femme du monde, et pourquoi ? parce que son amie Madame Pimlico, autrefois Miss Capeater, avait une maison dans la rue Wigmouth (une des plus belles de Londres), tandis qu'elle, Belle Perkins, était obligée de rester enterrée en Cranbourne-Alley. M. Lugdate, ému par les larmes de sa femme et piqué d'amour-propre, prit une maison dans la rue de Weymouth ; mais à peine y avait-il demeuré six semaines qu'il trouva encore Belle tout en larmes. Et pourquoi ? — Ah ! M. Ludgate, dit Belle, j'ai bien raison de pleurer : les meubles de cette maison sont aussi vieux que Mathusalem ; et mon amie m'a dit hier que c'était honteux à voir, et en vérité, ils ne sont pas à comparer avec ceux de Madame Pimlico. Et cependant, pourquoi

me mépriserait - elle ? Qu'était - elle avant son mariage? la gentille petite Coxeater, comme nous l'appelions toujours à l'école de danse; et personne ne pensait jamais à la comparer à Belle Perkins. En vérité, elle est laide comme le péché : tout amie qu'elle soit avec moi, je puis bien assurer qu'alors même qu'elle aurait les plus belles modes du monde, elle ne saurait pas comment il faut les porter : c'est une consolation. Tout le monde tient pour certain qu'elle n'aurait jamais trouvé un mari, n'eût été son argent. Après tout, quel mari a-t-elle rencontré? un parfumeur! un homme dont la figure est aussi colorée que ses plats à barbe sont vernis! Je proteste que j'aurais mieux aimé ne m'être jamais mariée que d'avoir épousé Pimlico.

— En ceci, je ne vous blâme pas, ma chère, dit Léonard Ludgate ; il est certain que M. Pimlico s'en fait trop accroire, et parce qu'il a une maison de campagne, il se donne des airs du grand monde.

Ludgate fit une emphatique pause après cette parole, et se regarda complaisamment dans une glace. Il était content de lui ; le discours de sa femme l'avait chatouillé vivement ; il trouva qu'elle montrait un discernement et un bon goût exquis, en le préférant à un Pimlico ; aussi ne put-il s'empêcher de déférer à son jugement par rapport aux meubles.

Il lui sembla juste que les Ludgate ne se laissassent pas dépasser par les Pimlico, et suivant sa maxime générale : *Dépenser aujourd'hui économiser demain*, il consentit à remeubler la maison, sauf à n'en payer la dépense que l'année suivante. L'exécution suivit la résolution. Ils observèrent cette méthode dans toutes leurs affaires domestiques, tant que les marchands le permirent. Par ce moyen, Monsieur et Madame Ludgate, n'ayant aucun souci des difficultés qu'ils se préparaient pour l'avenir, tinrent un train égal à celui des Pimlico ; et de toutes leurs autres connaissances, qui étaient bien plus ri-

ches qu'eux. Cette lutte de vanité ne devait point avoir de fin. Celui qui estime le bonheur, non par le bien-être dont il jouit, mais par des comparaisons entre lui et ses voisins, doit être sujet à de continuelles mortifications. Aussi, loin d'être aussi heureux qu'ils s'y attendaient, Monsieur et Madame Ludgate étaient bien plus malheureux depuis qu'ils résidaient à Weymouth-Street (rue de Weymouth.) Ne valait-il pas mieux, en effet, être les premiers à Cranbourn - Alley que d'être les derniers à Weymout-Street? Des besoins et des désirs jusqu'alors inconnus surgissaient continuellement dans leur nouvelle position; ils voulaient vivre comme les autres, c'est-à-dire comme tout le monde à Weymouth-Street; ils s'informaient de ce que faisait celui-ci ou celui-là, et ils voulaient faire comme eux; il fallait aller en tel lieu ou avoir une telle chose, non pas parce qu'elle était nécessaire, mais parce que toutes leurs connaissances l'avaient... Pour se

maintenir au niveau des voisins, que de peines, que d'efforts étaient nécessaires a chaque instant ! Pour parvenir à donner une soirée, que de gêne et d'humiliations à supporter ! L'ambition aspire toujours aux distinctions. Le désir de s'élever du plus au plus nous expose à la ruine, suivant les objets de notre convoitise.

Jamais un artiste ne prit plus soin de surpasser Raphael ou le Corrége que Monsieur et Madame Ludgate n'en prirent pour surpasser Monsieur et Madame Pimlico. Et encore, tout ce qu'ils faisaient ne semblait rien : ce qui leur restait à faire occupait toutes leurs pensées. Aucune appréhension de l'avenir ne venait les arrêter ni retarder leur ruine. Fidèle à sa maxime, Léonard ne se passait de rien.

Si, pour un instant, il lui venait l'idée qu'un objet convoité était trop cher, Madame observait qu'il n'avait pas besoin de payer comptant. — Qu'est-ce que cela fait, disait-

elle ? nous ne sommes obligés de payer que l'année prochaine. Elle avait toujours à sa disposition des raisons de la même solidité dans toutes les occasions. Quelquefois, l'article en question était si peu de chose qu'il ne pouvait ruiner personne : ce n'est pas une guinée, ce n'est que quelques *schellings*, etc. ce n'est pas une chose ruineuse.

Oh ! que de guinées pouvaient être dépensées, dans le courant de l'année, dans une cité comme Londres, avec ces mots : *Ce n'est que... !* Bon marché, excellent marché était pour notre héroïne une admirable raison de dépenser. —Nous devons absolument acheter ceci, mon cher, car il y aurait péché de laisser passer une si belle occasion. Monsieur Pimlico avait payé deux fois plus un objet qui ne valait pas tout. Il serait honteux de manquer un si bon marché.

Madame Ludgate pensait qu'il est plus raisonnable d'acheter une chose parce qu'une bonne occasion de l'acheter se présente

que parce que cette chose est nécessaire ; elle ajoutait ; — Si nous n'en avons pas besoin aujourd'hui, nous pouvons en avoir besoin demain; et ce lui était une raison suffisante. Parmi les plus notables bons marchés, nous ne devons pas oublier ceux qu'elle fit avec Run et Ruffles, qui annonçaient la vente de leur fonds de magasin avec ces mots engageants : VENTE AU RABAIS.

Chacun s'empressait de jeter son argent pour profiter de ce prétendu bon marché, et Madame Ludgate n'était pas la dernière; mais une condition bien désagréable l'arrêtait : il fallait payer comptant, et cela s'accordait bien peu avec la maxime favorite de sa famille. Pourtant, une circonstance particulière donnait tort cette fois à sa maxime dans l'esprit de Madame Ludgate : Monsieur Pimlico ne manquait pas une seule des ventes au rabais : — Si je n'y suis pas, disait-elle à Léonard, on pensera sans doute que nous sommes pauvres comme Job.

Ainsi, pour montrer qu'elle avait de l'argent à sa disposition, Madame Ludgate devait aller aux ventes.

— Belle, dit Léonard, de l'argent comptant, c'est un peu rare !

— Oui, Léonard ! mais quand on ne peut acheter à crédit, vous devez comprendre que je ne puis pas me passer d'argent.

—Mais si l'on n'en a pas, je vous dis qu'on est obligé de s'en passer, répondit Léonard d'un air chagrin.

— Eh ! mon Dieu, Monsieur Ludgate, si vous n'en avez pas sur vous, ne pouvez-vous pas envoyer à Cranbourn-Alley, chez Monsieur Allen ? Il ne s'agit que de quelques guinées dont j'ai besoin, et il serait fâcheux de manquer une telle occasion ! On peut avoir les choses pour rien chez Messieurs Run et Ruffles ; et qu'est-ce que c'est que dépenser en passant une ou deux guinées, comme font les autres?

A la fin de cet éloquent discours, Ma-

dame Ludgate tira la sonnette, et sans attendre que son mari consentît autrement que par son silence, elle commanda à son domestique d'aller vite au magasin, et de dire à Allen de lui envoyer immédiatement dix guinées.

Monsieur Ludgate se mit à la fenêtre avec un air de mauvaise humeur, sifflant et maugréant, jusqu'à ce que le commissionnaire revînt.

— Je m'étonne, ajouta Madame Ludgate, je m'étonne, Léonard, que vous souffriez qu'Allen nous laisse manquer d'argent. Il est très-désagréable d'être obligé d'envoyer chercher ainsi quelques guinées. Je trouve qu'Allen nous traite bien mal, et certes, je ne le laisserais pas me tromper de cette manière, si j'étais vous.

— Dites-moi : quand vous laissâtes le commerce, ne deviez-vous pas recevoir la moitié des profits en échange de votre bonne vo-

lonté à prêter votre nom aux opérations commerciales?

— Oui.

— Ce n'est pas trop assurément. Mais pourquoi ne veillez-vous pas sur lui et ne lui faites-vous pas payer ce qu'il nous doit?

— J'y aviserai demain, ma chère.

— Combien pensez-vous qu'il nous doive, reprit Madame Ludgate?

— Je ne pourrais pas vous le dire.

— Alors, je souhaite que vous régliez vos comptes demain, afin que je puisse avoir de l'argent à ma disposition.

La dame semblait croire qu'avoir de l'argent à sa disposition serait la conséquence immédiate du règlement de comptes avec Allen. Son mari aurait bien pu redresser ses idées sur ce point, s'il avait dit la vérité, c'est-à-dire qu'Allen ne leur devait pas un liard, et qu'ils avaient reçu d'avance les profits de six mois. Mais Monsieur Ludgate était honteux de faire connaître à sa femme le véritable état de ses affaires, et il craignait

de le voir et de s'en rendre compte à lui-même.

— Voilà le garçon qui revient, s'écria-t-il après avoir regardé quelque temps par la fenêtre.

Léonard allait à sa rencontre ; Belle suivait de près en disant :

— Bien ! j'espère qu'Allen m'a envoyé de l'argent.

— Je ne sais pas, dit le garçon hors d'haleine ; j'ai une lettre pour mon maître : elle était par bonheur écrite avant que j'arrivasse.

Léonard décacheta la lettre, et sa femme attendait pour voir si l'argent était sous l'enveloppe.

— Le coquin ne m'envoie pas d'argent, dit Léonard : je ne vois qu'une lettre et un compte aussi long que mon bras.

— Point d'argent, s'écria Belle, point d'argent ! c'est nous traiter étrangement, en vérité, et je ne puis comprendre que vous supportiez une telle conduite ; je vous certifie que je ne le souffrirai pas !

— Retournez, Jacques; allez, et dites à Allen qu'il vienne lui-même, que Madame Ludgate demande à lui parler.

— Non, ma chère, non! c'est inutile, n'y allez pas, Jacques.—Madame, qu'avez-vous à dire à Allen? Que pouvez-vous faire? Comment pourriez-vous régler les comptes avec lui? Est-ce que les femmes s'entendent aux affaires? Il serait à désirer qu'elles ne s'en mêlassent jamais, car elles n'y comprennent rien.

— Les femmes comprennent très-bien quand elles ont besoin d'argent, dit l'impatiente dame; et la fin de tout ceci est, Monsieur Ludgate, que je règlerai les affaires avec Allen, et lui ferai entendre raison, si vous ne voulez pas vous en charger.

— Bénissons Dieu, dit Léonard! nous avons mal jugé Allen, il y a des billets de banque avec le compte.

— Ah! je pensais bien qu'il ne serait pas si impertinent que de refuser, quand je lui faisais moi-même une demande; mais ce n'est

qu'un billet de cinq livres, j'en ai demandé deux : où est l'autre?

— J'en ai besoin, dit son mari avec un ton si ferme qu'elle n'osa pas lui en demander davantage.

Elle se rendit aussitôt chez Messieurs Run et Ruffles, où elle eut le plaisir de faire une bonne provision de choses qui ne lui étaient d'aucun service, et qu'elle paya le double de leur valeur. Ces prétendus bons marchés devenaient très-chers à bien des personnes. Tandis que Madame passait sa matinée chez le marchand de nouveautés, son mari se promenait avec Thomas Lewis à Bond-Street... Thomas Lewis était au-dessus de Léonard par son ton et ses manières élégantes; il était invité dans des sociétés où Ludgate ne pouvait pas être admis; il recevait des visites de personnes qui n'auraient pas voulu saluer Léonard Ludgate; il était capable de dire à qui appartenait cette livrée ou cette voiture; il connaissait tout le monde, et

pouvait vous montrer Milord un tel et Milady une telle, dans le parc ou au spectacle. Tout cela faisait de Lewis un personnage important aux yeux de notre héros, qui le regardait comme un miroir de modes. Lewis savait profiter de cette admiration de Ludgate, et lui empruntait bien des guinées dans les promenades du matin; en retour, il l'introduisait dans la société de ses amis. Ces relations faisaient naître chaque jour de nouvelles occasions de dépenses, car en voulant passer pour un jeune homme de bon ton, Léonard était obligé de faire comme les autres. Il ne pouvait penser à économiser: c'était chose trop vulgaire. Sur sa fortune prétendue reposaient ses droits au respect de ses nouveaux amis, aussi son étude continuelle fut de se grandir encore dans leur opinion, en étalant une apparence de richesses qu'il ne possédait pas. Pendant quelque temps, ces extravagances ne furent pas arrêtées par le défaut d'argent, parce qu'il renvoyait le jour des paiements.

A la fin, des billets arrivèrent de tous les côtés, et les visites fréquentes des marchands devinrent à charge. Léonard s'en débarrassait d'abord en les envoyant à Allen : — Allez trouver Allen : il règlera avec vous, c'est qui lui fait mes affaires.

Allen, de son côté, lui adressait la note de différentes sommes qu'il avait payées par ses ordres. Ludgate les mettait dans son secrétaire sans les lire, et il n'y pensait plus. Allen vint enfin lui représenter qu'il était nécessaire d'arrêter le compte exact de ses dépenses ; il observa que Léonard augmentait tous les jours ses dettes. Léonard demanda un compte en règle, et promit de l'examiner le lundi suivant ; mais le lundi venu, l'examen fut renvoyé au mardi, et ainsi de suite. Plus il voyait que ses affaires étaient dérangées, plus il en cachait soigneusement la connaissance à sa femme. Celle-ci, ne soupçonnant point le vrai et malheureux état de leur fortune, se laissait aller à de continuelles extravagances, qui, à la fin, amenèrent une ex-

plication. Après avoir passé toute la matinée chez Run et Ruffles, elle revint chez elle avec une voiture pleine de marchandises. En entrant dans son salon, chargée d'objets inutiles, elle fut surprise de voir une de ses anciennes amies, qu'elle avait depuis quelque temps traitée comme une étrangère : c'était Lucy, son amie d'autrefois. Mais Lucy, elevée dans les principes et la pratique de la religion, y avait puisé la force de se livrer à un travail honnête plutôt que d'être à charge à sa famille ; et Madame Ludgate ne pouvait pas voir une personne qui se dégradait, pensait-elle, au point de devenir ouvrière chez un tapissier ; en conséquence, elle avait cessé tout rapport avec Lucy, et ne l'avait pas revue, excepté une fois, lorsqu'elle allait chez Monsieur Beach pour commander de nouvelles draperies. Elle était alors accompagnée de Madame Pimlico, et quand elle vit Lucy occupée à son ouvrage avec quelques autres jeunes personnes, elle fit semblant de

ne pas la connaître. Lucy était incapable de croire que Belle agît ainsi exprès, aussi elle ne se tint pas pour offensée de cette insulte. Elle venait maintenant demander à Monsieur Ludgate la quittance de la note de Monsieur. Beach, son maître.

— Ah ! Lucy, c'est vous, dit Madame Ludgate aussitôt qu'elle entra ; en vérité, c'est la première fois que je vous vois à Weymouth-Street. Pourquoi n'êtes-vous pas venue nous voir, quand ce n'aurait été que pour connaître notre nouvelle maison? Je vous assure que j'aurais été bien contente de vous recevoir ici quand nous n'avons personne, et je suis fâchée de ne pouvoir vous inviter à dîner avec nous aujourd'hui ; mais je suis engagée chez la cousine de Madame Pimlico, l'aimable Madame Paget, dont sans doute vous avez entendu parler. Vous voudrez donc bien m'excuser, ma chère, si je vous laisse pour aller à ma toilette, car il est bien tard.

Après ces paroles prononcées d'un ton

qui n'appartient qu'aux personnes de la haute société, elle étala devant Lucy quelques-unes de ses fantaisies achetées à bon marché, et elle se retirait lorsque Lucy l'arrêta en disant :

—Ma chère Madame Ludgate, je suis bien fâchée de vous retenir, mais Monsieur Beach, sachant que j'étais une de vos connaissances, m'envoie pour vous demander la quittance de sa note ; car il a un grand besoin d'argent: il est sur le point d'envoyer un de ses fils aux Indes orientales.

— Cela m'importe peu, dit Madame Ludgate, je ne lui paierai pas son compte maintenant, je vous assure, et vous pouvez le lui dire.

—Mais, répliqua Lucy, si je lui fais une pareille réponse, je crains qu'il ne renvoie la note à Monsieur Ludgate, et vous lui demandez surtout de bien prendre garde à ne pas faire cela.

— Oh! non! En vérité je ne voudrais pas

que Monsieur Ludgate connût cette note dans ce moment, reprit Madame Ludgate en baissant le ton, car je vous dirai en secret, Lucy, que j'ai augmenté mon compte d'une manière inconcevable, cette année, avec la modiste et la tailleuse, et je ne voudrais pas que tous ces comptes tombassent à la fois sur lui, vu surtout qu'il a dépensé en meubles beaucoup plus qu'il ne comptait. Ainsi, Lucy, ayez la bonté d'user de votre influence sur Monsieur Beach, afin qu'il attende encore un peu : je sais qu'il peut très-bien attendre, et je le paierai le mois prochain.

Lucy répondit que son influence servirait peu dans l'occasion présente, mais elle eut la bonté d'ajouter :

— Si vous êtes sûre que le compte sera acquitté le mois prochain, je laisserai mes deux années de gage à Monsieur Beach, et peut-être qu'il s'en contenterait pour le moment, s'il peut avoir les comptes de plusieurs autres personnes. Trente guinées sur

votre dette lui suffiraient pour son fils, et c'est ce qui m'est dû.

— Alors, ma chère Lucy, pour l'amour du ciel, accomplissez votre dessein ! Vous êtes bien bonne d'avoir pensé à cela. Vous avez toujours été bonne.

— Votre mère eut de la bonté pour moi lorsque j'étais enfant, et je ne dois pas l'oublier, dit Lucy les larmes aux yeux ; et vous-même, vous avez été autrefois très-bonne pour moi, continua-t-elle, en essuyant son visage. Mais je ne veux pas vous retenir : vous êtes pressée d'aller chez Madame Pimlico.

— Non, non, je ne suis pas pressée maintenant, répondit Madame Ludgate, qui ne put s'empêcher de rougir dans ce moment. Mais si vous voulez partir, acceptez ce chapeau, il est à la dernière mode ; je l'ai pris ce matin chez Run et Ruffles ; Madame Pimlico et Madame Paget ont le pareil.

Lucy refusa le beau chapeau malgré cette recommandation.

— Vous devez le prendre: il vous ira mille fois mieux que celui que vous portez maintenant, s'écria Madame Ludgate.

—Mais plus elle insistait, plus Lucy refusait. Vous devez le porter pour l'amour de moi. Vous ne le voulez pas ? En vérité, c'est bien mal de votre part, car, je vous l'assure, et malgré tout ce que vous en pensez peut-être, je veux être aussi bonne pour vous que par le passé; seulement, vous savez que lorsqu'on vit dans le grand monde, on ne peut pas être chez soi autant qu'on le voudrait.

Lucy, gagnant la porte, épargna à sa ci-devant amie la peine de faire de plus grandes excuses sur sa conduite précédente. Madame Ludgate, la suivant dans le corridor, lui criait:—Vous n'oublierez pas ce que vous avez promis de faire pour moi auprès de Monsieur Beach.

— Certainement je ferai ce que j'ai promis, dit Lucy ; mais j'espère que vous serez exacte à payer, le mois prochain, car il se

peut que j'aie besoin de mon argent vers ce temps : il vaut mieux vous dire la vérité franchement.

— Sans doute, sans doute, vous aurez votre argent avant même que vous en ayez besoin ; et mon seul motif de vous demander cette avance, c'est que je ne voudrais pas tourmenter Monsieur Ludgate jusqu'à ce qu'il ait réglé lui-même ses comptes avec Allen, qui garde notre argent d'une manière bien étrange ; dans mon opinion, il nous traite très-mal et avec peu de délicatesse.

— Allen ! s'écria Lucy.., Oh ! Belle, comment pouvez-vous dire cela de lui ? comment pouvez-vous le penser ? Mais vous ne le connaissez pas, autrement vous ne le soupçonneriez pas de mal agir avec une personne quelconque, et surtout avec votre mari, le fils de son vieil ami.

— Mon Dieu ! quel avocat, et comme le sang lui monte à la tête ! Je ne croyais pas toucher une corde si sensible ; je ne savais pas qu'Allen fût votre si grand favori !

— Je ne fais que lui rendre justice, répondit Lucy, en disant qu'il est incapable de commettre une action injuste.

Je proteste, répliqua Madame Ludgate, que je ne sais rien de toute cette affaire ; seulement les comptes courts prolongent l'amitié, comme dit le proverbe, et j'espère que je n'offense personne en disant cela. Il serait très-convenable qu'il pût régler ses affaires avec Monsieur Ludgate, trop délicat pour lui demander plus qu'il ne lui est dû; et si ce n'était pas pour moi, il aurait, j'en suis sûre, la politesse de n'en pas parler. Mais comme j'ai déjà dit, comptes courts prolongent l'amitié; et puisque vous avez tant d'affection pour Allen, vous pouvez le lui insinuer.

— Je n'insinuerai rien à Allen, répondit Lucy, mais je le lui dirai tout simplement, et vous pouvez être sûre qu'il viendra, dès ce soir, régler ses comptes avec Monsieur Ludgate.

— J'en serai enchantée autant que Monsieur Ludgate, dit Belle.

Elles se quittèrent sur ces mots. Dès que Léonard rentra, Madame Ludgate lui annonça avec un air de triomphe qu'elle avait conduit les affaires à un heureux résultat, et qu'Allen viendrait le jour même pour régler avec lui. La surprise et la consternation qui parurent dans la contenance de Ludgate, attestèrent à la dame combien son intervention était hautement désapprouvée.

CHAPITRE II.

Allen vint exactement le soir même pour régler ses comptes, et quand il fut seul avec Léonard, il ne put s'empêcher d'exprimer un peu d'étonnement, et même d'indignation, au sujet des réflexions que Madame Ludgate lui avait fait adresser.

—Ah! elle ne sait rien de mes affaires, répondit Ludgate. Je ne parle pas de ces choses à ma femme, cela ne servirait qu'à la rendre malheureuse, et à quoi bon? D'une manière ou d'une autre, nous pourrons suffire à tout. Allons, vidons un flacon ensemble, et ne parlons plus d'affaires ce soir.

Mais Allen ne voulait pas pour tout au monde renvoyer le règlement de ses comptes, d'après ce qui s'était passé. Comptes courts prolongent l'amitié, répétait-il malicieusement, en empruntant la maxime de Madame Ludgate ; il insistait pour que le règlement se fît, pour qu'il fût démontré que lui, Allen, avait avancé plus de trois cents livres sterling, et qu'il restait encore un grand nombre de comptes non acquittés. Jacques, le valet, curieux de connaître la véritable situation des affaires de son maître, s'imagina d'entrer plusieurs fois dans l'appartement pendant l'entretien de M. Ludgate et d'Allen, et trouvant plus avantageux de servir les créanciers de son maître, il avertit immédiatement tous ceux qui pouvaient y être intéressés que les affaires de Ludgate étaient en mauvais état, et que, maintenant ou jamais, il était temps qu'ils réglassent leurs comptes. Le lendemain, tandis qu'on était à déjeuner, les factures des marchands

arrivaient les unes après les autres, et dans le nombre, plusieurs étaient au nom de Madame. Elles ne pouvaient pas venir en un moment plus inopportun; certaines gens font des commandes avec une sorte d'enthousiasme, et règlent leurs comptes plus froidement; ou pour mieux dire, on charge ses mémoires avec plus de facilité qu'on ne les paie. Mais cette observation ne peut pas être applicable à M. et à Madame Ludgate: ils ne sentirent jamais ni le plaisir ni la peine de payer leurs dettes, car ils étaient plus fidèles à leur maxime: *Dépense aujourd'hui, économie demain.* Au commencement de leur extravagante carrière, ils se convenaient parfaitement, mais la ressemblance de leurs goûts et de leurs habitudes devint la source même de leurs plus grandes querelles. Comme ils étaient tous deux dépensiers, intéressés et entêtés, chacun de son côté refusait de plier. Ils commençaient à établir des comparaisons entre les différents degrés de leurs extravagances;

et les faces diverses de ces comparaisons se déroulaient sans fin : il était impossible de déterminer, pour la satisfaction de chacune des parties, de quel côté devait principalement tomber le blâme. Les récriminations et les reproches étaient répétés chaque jour; la dame finissait ordinairement par fondre en larmes, et Monsieur par prendre son chapeau et sortir de la maison. En attendant, les mémoires réclamaient paiement. M. Ludgate fut obligé de renoncer à l'intérêt du magasin de Cranbourn-Alley, et l'argent comptant qu'il reçut d'Allen l'aida à se débarrasser des dettes les plus criardes. Allen, venant payer la somme, lui dit en lui prenant la main avec bonté : — Je ne peux m'empêcher de craindre pour votre future position. Que ferez-vous quand cet argent sera dépensé? Et il le sera bientôt, à la manière dont vous vivez.

— Vous êtes bien bon, Monsieur, répliqua Léonard froidement, de vous intéresser ainsi

à mes affaires; mais je vivrai de la manière qu'il me plaira; on est plus à même de juger ses propres affaires que les autres.

Après cette réponse, Allen n'alla pas plus loin. Lorsque les deux mois fixés pour le paiement de compte du l'ébéniste se furent écoulés, Lucy se détermina à passer encore chez Madame Ludgate, car elle avait alors un pressant besoin de son argent. Elle était sur le point de se marier avec Allen : elle désirait de mettre entre les mains de son mari toute la petite fortune qu'elle avait ramassée avec tant de peine. Allen, entendant la conversation de Lucy, quand Belle vint pour voir la maison de Cranbourn-Alley, avait pensé qu'elle ferait une excellente femme, et les circonstances qui l'abaissaient dans la pensée de Madame Ludgate, l'établissaient dans l'estime et l'affection de ce prudent et sensible jeune homme. Loin de la mépriser, il l'admirait de s'assujettir à un travail pénible; il la louait de conquérir ainsi son indépendance

plutôt que d'imiter la fatuité sotte de Madame Ludgate, dont la conduite et le caractère ne pouvaient lui convenir. Lorsque Lucy arriva chez Madame Ludgate pour lui rappeler sa promesse, elle fut reçue avec des signes bien marqués de mécontentement. Madame Ludgate donnait des instructions à Monsieur Green, architecte, pour un balcon qu'elle voulait faire mettre à sa salle à manger et aux autres fenêtres, car Madame Pimlico en avait un, et comment Madame Ludgate aurait-elle pu s'en passer?

—Sans doute, ma chère Madame Ludgate, dit Lucy en la prenant à part de manière à n'être pas entendue de l'homme qui était occupé à mesurer les croisées, sans doute vous penserez à payer le compte de Monsieur Beach comme vous l'avez promis, avant de faire de nouvelles dépenses.

—Chut! chut! ne parlez pas si haut: Léonard est à côté, et je ne voudrais pas qu'il

sût rien du compte de Beach jusqu'à ce que cet homme soit parti.

Lucy, quoique bien bonne, ne portait pas la faiblesse jusqu'à toujours être dupe de tant d'extravagances et de caprices; il fallut bien que Madame Ludgate payât, et qu'elle lui comptât, quoiqu'avec mauvaise grâce, l'argent qu'elle avait intention de dépenser bien différemment. Mais cette dette ne fut pas plus tôt acquittée qu'elle chercha un expédient pour persuader à Monsieur Green de finir le balcon sans être payé comptant. Ce n'était pas une affaire facile, car Green était un homme un peu brusque et accoutumé à des paiements ponctuels. Il résista à toutes les instances, et Madame Ludgate fut obligée d'avoir encore recours à Lucy.

— Ma chère, prêtez-moi seulement vingt guinées pour cet homme, dit-elle, autrement je ne pourrai pas avoir mon balcon.

Ceci ne paraissait pas, aux yeux de Lucy, un bien grand malheur.

— N'est-il pas beaucoup plus désagréable d'être toujours endetté que de vivre dans une maison sans balcon, répondit Lucy?

— Oh! certainement, il est désagréable d'avoir des dettes, car on est exposé à être sollicité continuellement; mais la raison pour laquelle je désire tant un balcon, c'est que Madame Pimlico en a un, et c'est la seule chose qui fasse que sa maison soit mieux que la mienne. Regardez de l'autre côté: voyez-vous le joli balcon de Madame Pimlico?

Madame Ludgate mit la tête hors de la croisée, et tira Lucy après elle; soudain elle se retira en s'écriant :

— Mon Dieu, n'est-ce pas cette odieuse femme? J'espère que Jacques ne la laissera pas entrer.

Elle s'empressa de fermer la croisée, courut sur l'escalier, criant :

— Jacques! Jacques! ne laissez pas entrer la nourrice, pour tout au monde!

—Mais si elle a l'enfant, Madame? dit Jacques.

—Non, non ! Je vous dis qu'elle n'entre pas.

—C'est une honte et un péché, murmura Jacques, de fermer la porte à son propre enfant.

Madame Lugdate n'entendit pas cette réflexion, car elle était déjà retournée vers l'ouvrier qui attendait ses instructions au sujet du balcon, mais Lucy l'entendit.

—Madame, on ne peut pas empêcher la nourrice d'entrer, car elle nous a vues à la fenêtre.

—Eh ! la voilà qui monte, cria le valet.

La nourrice entra au même instant avec la petite fille de Madame Ludgate dans ses bras.

—En vérité, Madame, dit-elle, je ne puis pas et ne veux pas être remise à plus long terme pour ce qui m'est dû ; et ce n'est pas pour moi que je parle si hardiment, mais pour la chère petite que j'ai ici dans mes bras, et

qui ne peut rien, sinon vous sourire et vous tendre les bras. Moi qui suis seulement sa nourrice, je ne peux voir sans attendrissement ces petites caresses ; mais j'ai mes propres enfants à nourrir, et je ne peux pas les voir manquer de pain. Comment voulez-vous que j'accomplisse mes devoirs envers tous, si je ne suis pas payée? Et n'est-il pas juste que je pense aux miens d'abord ? Ainsi, je suis obligée de rendre celle-ci. Je dois, dit la bonne femme en réitérant ses baisers à l'enfant, je dois la laisser à sa mère.

La pauvre femme coucha l'enfant sur le sofa, se détourna, et cachant son visage avec son tablier, sanglota comme si son cœur allait se briser

Lucy fut touchée de compassion. La mère restait honteuse ; la honte se débattait quelques instants contre l'orgueil, mais l'orgueil l'emporta.

—Je crois que cette femme est folle, s'écria à la fin Madame Ludgate. Monsieur Green, s

vous vouliez avoir la bonté de revenir demain, nous reparlerions du balcon. Lucy, donnez-moi l'enfant, et ne commencez pas à pleurer sans savoir pourquoi ni de quoi. Nourrice, je suis étonnée de votre conduite : est-ce que je ne vous ai pas dit que je vous enverrais votre argent, la semaine prochaine?

—Oh! oui, Madame; mais vous m'avez promis tant de fois, et les choses sont arrivées à tel point que mon mari m'a dit de ne pas revenir avec l'enfant sans argent.

—Que ferai-je, dit Madame Ludgate?

—Lucy prit immédiatement sa bourse, et lui dit tout bas :

—Je vous prêterai tout ce que vous voudrez pour payer la nourrice, à condition que vous laisserez de côté le balcon.

Madame Ludgate se soumit à cette condition; mais elle ne se trouvait pas tant obligée pour ce véritable service que si son amie l'avait aidée à satisfaire sa vanité et ses goûts extravagants.

Lucy voyait ce qui se passait dans l'esprit de Madame Ludgate, et les obligations qu'elle avait à la mère de Belle pouvaient seules l'empêcher de rompre tout rapport avec elle. Maintenant Madame Ludgate était disposée à rechercher Lucy, la circonstance de son prochain mariage avec Monsieur Allen la lui faisait considérer comme une toute autre personne. Madame Allen pourrait la servir; et elle espérait qu'elle aurait la volonté de l'aider de temps en temps par quelques prêts d'argent. Dans cette persuasion, Belle lui montrait beaucoup d'amitié, et lui rendait les civilités qu'elle lui refusait lorsqu'elle était dans une position inférieure. Ce fut en vain cependant que cette prétendue belle dame s'efforça de tirer la prudente Lucy de sa propre sphère : cette dernière, quoique très-bien, ne désirait pas fixer l'attention sur elle ; elle était parfaitement heureuse et contente chez elle, avec son mari, et ils vivaient suivant l'excellente maxime du vieux Ludgate : *Hors de dettes, hors de danger.*

Nous ne fatiguerons pas nos lecteurs par le récit de tous les embarras où leurs folies entraînèrent Monsieur et Madame Ludgate. La vie de ceux qui affectent une opulence qu'ils n'ont pas, est des plus misérables. Les gages des domestiques non payés, les créanciers constamment à la porte, continuelles excuses, mensonges inventés, mélancolie à la maison, gaîté forcée au dehors; qui pourrait supporter une telle vie? Mais tout cela, Monsieur et Madame Ludgate l'enduraient pour surpasser Monsieur et Madame Pimlico. Malheureusement, à une soirée, Madame Ludgate gagna un mauvais rhume; sa figure devint enflée et se couvrit de boutons. Étant engagée à un bal quelques jours après, et impatiente de se débarrasser de cette éruption, elle s'adressa à Monsieur Pimlico, le parfumeur, qui lui avait fourni des drogues pour embellir la peau: il lui donna une eau qui devait faire disparaître entièrement et en peu de temps l'éruption. Mais elle paya

bien cher son imprudence : elle tomba dangereusement malade, et son médecin attribua son mal aux drogues qu'elle avait appliquées sur sa figure pour faire partir ses boutons... Pendant le cours de sa maladie, on avait saisi les propriétés de Monsieur Ludgate; celui-ci fut même menacé de la prison ; incapable de prendre aucune salutaire mesure pour éviter ce malheur, il alla consulter son ami Thomas Lewis. La manière dont Monsieur Lewis vivait était une énigme pour toutes ses connaissances : il n'avait ni propriétés, ni état, ni aucun moyen de soutenir les dépenses qu'il faisait.

—Quel heureux coquin êtes-vous, Lewis, dit notre héros ? comment se fait-il que vous viviez mieux que moi ?

—Vous pouvez vivre aussi bien, si vous y êtes disposé, répondit Lewis.

La curiosité de Ludgate fut excitée par ces paroles, et Lewis, après lui avoir fait jurer

qu'il tiendrait le secret, garda un instant le silence, puis il dit :

— Avez-vous le courage de sortir de suite de vos embarras ?

— Certainement, je l'ai, car je dois aller en prison ce soir, ou trouver deux cents guinées pour ces maudits garnements !

— Vous les aurez dans une demi-heure, dit Lewis, si vous voulez suivre mes conseils.

— Dites-moi donc promptement ce que je dois faire, et je le ferai. Je ferais tout au monde pour m'épargner la honte de la prison.

Lewis, qui voyait que son ami était arrivé au point où il voulait l'amener, révéla le mystère. Il était dans une société de gentilshommes qui exerçaient l'industrie des faussaires, et fabriquaient à très-bon marché des billets de banque contrefaits. La difficulté de les passer était extrême : aussi les associés étaient-ils inquiets tant qu'ils en restaient

munis. Frappé d'horreur à l'idée de devenir complice d'un système si infâme, Léonard resta pâle et silencieux, incapable même de débrouiller une pensée dans sa tête. Lewis regretta d'avoir découvert si pleinement son secret.

— Rappelez-vous votre serment, dit-il!

— Je me le rappelle, répliqua Ludgate.

— Et souvenez-vous que vous devez être un des nôtres avant la nuit, ou aller en prison?

Ludgate demanda une heure pour réfléchir sur cette affaire. On se sépara, Lewis promettant de passer chez lui avant la nuit pour apprendre sa décision.

— En suis-je arrivé là, pensait le malheureux Ludgate? Oh! mon Dieu, que je souhaiterais d'avoir suivi la maxime de mon pauvre père! Mais il est maintenant trop tard.

En arrivant chez lui, il se renferma dans sa chambre, qu'il parcourut de long en large durant près d'une heure; son esprit était

dans un état impossible à décrire. Il était dans une crise, lorsqu'on frappa à la porte. Pensant que c'était Lewis, il tremblait de tout son corps. C'était seulement un domestique avec un paquet de factures. Quelques marchands ayant entendu dire qu'il devait y avoir une saisie dans la maison, s'empressaient de présenter leurs comptes pour être payés; parmi eux se trouvait celui de Monsieur Beach, le tapissier, ainsi que ceux du tailleur et de la modiste. Madame Ludgate avait laissé courir ces comptes plus de deux ans et demi; ils se montaient maintenant à une somme qui étonnait et choquait beaucoup Monsieur Ludgate. Il ne pouvait pas faire des remontrances à sa femme ni décharger sa colère par des reproches, car elle était au lit sans connaissance. Avant qu'il fût revenu de cette consternation, et tandis que les marchands qui avaient apporté leurs comptes attendaient d'être payés, Lewis et un de ses compagnons arrivèrent. Il aborda la question immédiate-

ment, produisit des billets de banque suffisamment pour payer toutes les dettes de Ludgate, et proposa de lui prêter cet argent à condition qu'il entrerait dans leur association comme il en était convenu.

— Ce que nous vous demandons, c'est de passer un certain nombre de billets pour nous chaque semaine. Vous trouverez cela bien avantageux, car nous vous donnerons une forte prime par cent ; ajoutez à cela que nous vous tirons de votre inextricable embarras.

La vue des billets de banque, la misère prochaine qui l'attendait, et l'espérance de soutenir sa position dans le monde, tout conspira à tenter Ludgate. Lorsqu'il se vantait, devant ses jeunes compagnons, du mépris qu'il faisait de la vieille maxime de son père, et lorsqu'il répétait la sienne, ils applaudissaient ; maintenant, ils n'étaient pas là pour compatir au triste état dans lequel il s'était précipité. Mais notre héros avait encore de

bien plus grandes misères à souffrir. A la vérité, ses dettes étaient payées, et il était en état de soutenir une apparente opulence; mais il ne passait pas un jour, pas une nuit sans ressentir les reproches d'une conscience coupable, sans éprouver toutes les terreurs qui poursuivent journellement l'homme en danger d'être découvert dans sa fraude honteuse. Il prenait les plus grandes précautions pour que sa femme ne sût pas son secret; il se félicitait qu'elle fût au lit dans ce moment, car autrement la grande curiosité de Madame Ludgate serait parvenue à découvrir ce qui se passait... L'espèce d'affection qu'il avait ressentie pour elle n'avait pas survécu aux six premiers mois de leur mariage, et leurs dernières discussions les avaient rendus odieux l'un à l'autre. Ils en étaient au point de penser et de dire qu'ils seraient bien plus heureux séparés l'un de l'autre. Mais, hélas! ils devaient être unis pour souffrir, comme ils l'avaient été pour jouir et dissiper. La maladie de la

dame se termina par une autre éruption. Elle était très-mortifiée de la perte de sa beauté, d'autant plus que Madame Pimlico ne manquait pas de comparer souvent sa figure avec celle de Madame Paget, qui passait pour être la plus jolie femme de leur connaissance. Alors elle s'efforçait de réparer, à force de dépenses nouvelles, les flétrissures de son teint. Monsieur Ludgate, pour expliquer le paiement si prompt de toutes ses dettes, et l'abondance dans laquelle il continuait à vivre, faisait courir le bruit qu'un parent, mort dans un pays éloigné de Londres, lui avait laissé un riche héritage. On ne chercha pas à s'assurer si la nouvelle était vraie, et pendant quelque temps, Monsieur et Madame Ludgate excitèrent l'envie de leurs connaissances. Combien le monde est-il peu capable de juger par les apparences du bonheur de ceux qu'on admire ou qu'on jalouse !

—Quelles heureuses gens sont les Ludgate!

s'écriait Madame Pimlico. L'exclamation était répétée par le cercle assemblé chez eux.

—Mais, continuait la malicieuse dame Pimlico, quel malheur que Belle soit si défigurée ! Je me souviens du temps qu'elle était une jolie femme, et croiriez-vous qu'elle avait même un aussi beau tempérament que la jeune Madame Paget !

Ces observations circulaient rapidement, et n'échappaient pas aux oreilles de Madame Ludgate. Sa vanité était profondément blessée, et la perte de sa santé ne lui paraissait rien en comparaison de la perte de sa beauté. Monsieur Pimlico, le parfumeur, employa toute son éloquence pour lui persuader que sa dernière maladie n'avait pas été causée par l'eau achetée chez lui, et pour appuyer ses assertions, il lui cita l'exemple de plusieurs dames de haut rang qui s'en servaient continuellement. Cette vaine et ignorante femme, malgré toutes les leçons que son médecin lui avait données, écouta le parfumeur, et acheta six bouteilles d'une autre prépara-

tion. L'éruption disparut encore après qu'elle en eut fait usage, et n'en sentant point les effets immédiatement sur sa santé, elle continua de s'en servir pendant quelques mois. A la fin, le résultat en fut horrible. On la trouva, un matin, dans son lit, sans mouvement et sans parole, et le visage tout contourné. Pendant la nuit, elle avait été saisie d'une paralysie; quelques jours après, elle recouvra la parole, mais sa figure resta toujours la même. C'était la plus grande punition qui pût être envoyée à une femme de son caractère. Elle avait honte de sortir, et elle ne savait pas se trouver bien de rester chez elle; elle ne pouvait se fier ni à l'amitié de son mari ni à l'affection de ses enfants, pour lui donner aide et consolation. Son aîné était un enfant de cinq ans, et son second enfant était une petite fille de quatre ans. Ils étaient aussi maussades et fatiguants que le sont les enfants de cet âge, lorsque leur éducation a été négligée. Ils se querellaient sans

fin entre eux et avec le valet, car Jacques était tantôt leur précepteur et tantôt leur compagnon de jeux. Outre le désordre causé par les enfants, les domestiques étaient une autre plaie de la maison.

Ils ne faisaient rien de bien et à propos ; Monsieur et Madame Ludgate avaient beau les gronder et les menacer de les renvoyer, ils ne pouvaient rien obtenir de ces incorrigibles serviteurs. Jacques et Suzanne n'étant pas payés de leurs gages, se sentaient forts : aussi étaient-ils, dans la maison, plutôt tyrans que domestiques.

CHAPITRE III.

Le caractère de Madame Ludgate, déjà naturellement âpre, s'était encore aigri par ces malheurs: elle était devenue insupportable. Son mari restait hors de la maison autant que possible; il dînait et soupait avec ses associés ou à l'hôtel, et si, le soir et le matin, il était visible chez lui, ce n'était que pendant quelques minutes. Cependant quoiqu'il passât son temps loin de sa femme, de ses enfants et de sa maison, il n'était pas heureux; sa vie était une série de fraudes continuelles, et par conséquent, de craintes. Il était forcé, d'après ses engagements avec Lewis, de placer pour les associés un certain nombre de

faux billets tous les jours. C'était une périlleuse affaire ! Les plus grandes précautions étaient constamment nécessaires pour n'être pas découvert, et après tout, il tirait à peine des mains de ses impitoyables amis de quoi se soutenir lui-même. Combien de fois se reportait-il avec regret au jour où il était derrière un comptoir dans le magasin de son père ! Alors il avait dans Allen un véritable ami ; mais maintenant, il n'avait dans Lewis qu'un associé libertin et insensible. Lewis ne pensait qu'à lui, et il était aussi avare qu'extravagant, envieux de ce qui appartenait aux autres, prodigue de ce qu'il possédait. Un soir, comme Léonard allait à la maison des associés afin de régler avec eux pour le dernier paquet de billets qu'il avait placés, Lewis insista pour être payé de ses services avant que Ludgate touchât un centime. Il y eut de vives paroles échangées ; mais Lewis ayant plus d'influence sur les associés, l'emporta facilement, et Léonard, qui avait un pressant

besoin d'argent, ne put en obtenir qu'en s'engageant à passer des billets, le double de plus qu'à l'ordinaire, le mois suivant. En arrivant chez lui, il renferma, selon sa coutume, ces faux billets dans son secrétaire. Or, il arriva que le lendemain, la modiste passa chez Madame Ludgate. Sa passion dominante n'était pas amortie, malgré le misérable état dans lequel elle était réduite. La paralysie n'avait pu détruire sa vanité; son amour de la toilette survivait à la perte de sa beauté, et elle ne cessait d'aspirer à porter des choses élégantes. La modiste n'avait pas une plus constante pratique.

— Comment vous portez-vous ce matin, Madame Ludgate? lui dit-elle en entrant. Mais je ne dois pas vous faire cette demande, car vous avez une mine charmante. Je passe seulement pour vous confier un petit secret que je ne dirais pas à une autre personne; mais m'honorant, comme vous faites, de votre amitié et de votre faveur, vous avez le

droit de le savoir. J'ai l'intention, la semaine prochaine, de produire un nouveau bonnet pour le printemps : je l'ai fait apporter par une de mes filles, afin de vous consulter avant toute autre personne, car j'ai une grande opinion de votre jugement et de votre goût. Il ne faut pas que la chose soit ébruitée, cela me mettrait mal avec Madame Pimlico, qui m'a fait jurer de lui montrer, à elle la première, cette nouvelle mode.

Flattée à la vue de ce bonnet, Madame Ludgate l'essaya, et trouva qu'il la rendait dix fois plus jeune. En vérité, il était impossible de s'en passer, malgré le prix de trois guinées, quoiqu'il ne valût pas dix schellings.

— Certainement, vous allez introduire la mode de mon bonnet, au printemps, dit la modiste. Madame Ludgate, décidée par la pensée de donner le ton pour une mode nouvelle, prit le bonnet et demanda qu'il fût mis sur son compte. Mais la modiste,

toute consternée, lui répondit qu'elle avait promis de ne livrer son bonnet que moyennant argent comptant, et qu'elle ne pouvait, même pour sa préférée, Madame Ludgate, manquer à son engagement. Cette résolution prudente venait de ce qu'elle avait reçu l'ordre de Monsieur Ludgate de ne donner à sa femme aucune marchandise à crédit, car il était décidé à refuser le paiement de ses comptes. Maintenant dans un faible état de santé, Madame Ludgate n'était pas capable, comme autrefois, de rompre des lances avec son mari et de lui tenir tête. En fait de dépenses, elle eut recours à la ruse, et elle espéra pouvoir encore vaincre son adversaire par ce moyen. Elle ne pouvait pas sans argent avoir le plaisir et l'honneur de donner le ton pour le bonnet, mais elle savait que son mari avait toujours des billets de banque dans son secrétaire; et comme elle pensait qu'il valait mieux agir sans son consentement que d'agir contre sa défense expresse, elle essaya avec

quelques-unes de ses clefs d'ouvrir le secrétaire. Elle saisit un paquet de billets de banque, et en prit autant qu'il lui en fallait pour payer la modiste. Quand son mari rentra, il ne s'aperçut pas qu'il manquait des billets ; et comme il partit sans entrer dans le salon où était sa femme, celle-ci rassura sa conscience, en pensant qu'il serait aussi bon de dire le lendemain à Léonard la liberté qu'elle avait prise. Quelques billets de moins dans un paquet, ce n'est pas grand'chose : et si j'accuse mon fait, il ne fera que me gronder et me dire des sottises : ainsi je lui laisserai la tâche de découvrir la chose quand il lui plaira. L'idée d'agir sans l'avis de son mari, dans le cas où elle était certaine qu'il refuserait son consentement si elle le lui demandait, fut suivie avec beaucoup de succès par Madame Ludgate. Peu de jours après, elle invita Madame Pimlico, Madame Paget, et toutes ses connaissances distinguées, à un thé et une partie de cartes. Elle savait que son mari

ne s'y trouverait pas, qu'il serait avec ses associés ou à l'hôtel. Madame Pimlico, Madame Paget et toute leur élégante société, honorèrent de leur présence la soirée de Madame Ludgate, qui se donna la satisfaction de paraître avec son nouveau bonnet. Son amie, Madame Pimlico, murmura à l'oreille de Madame Paget:

— Elle étrenne le nouveau bonnet ! Quelle folie la modiste lui a fait faire! C'est une tête de mort couronnée de roses ! Elle est horriblement ridicule!

Ne pensant pas qu'elle était un objet de railleries pour toute sa compagnie, Madame Ludgate se mit au jeu avec une gaîté plus vive qu'à l'ordinaire ; elle s'imaginait sérieusement, ce que lui avait assuré la modiste, que son bonnet la faisait paraître dix fois plus jeune. Elle était au milieu d'un panégyrique sur le bon goût de la modiste, quand Jacques, le valet, vint derrière sa chaise, disant que trois hom-

mes, en bas, désiraient parler immédiatement à Madame.

—Des hommes! Des gentilshommes, vous voulez dire ? reprit Madame Ludgate.

— Non, Madame, ce ne sont pas des gentilshommes.

—Alors, renvoyez-les avec leurs affaires. Imbécile, ce sont quelques marchands, je suppose. Dites-leur que je suis en compagnie.

— Mais, Madame, ils ne veulent pas quitter la maison sans vous voir, vous ou Monsieur Ludgate.

— Qu'ils attendent jusqu'à ce que Monsieur Ludgate soit rentré. Je n'ai rien à leur dire. Qu'est-ce qu'ils veulent ?

— C'est quelque chose, Madame, touchant un billet que vous avez donné à la modiste, l'autre jour.

— Eh quoi ! pour un billet, demanda Madame en remettant ses cartes ?

—Ils disent qu'il est faux.

— Eh bien ! je le changerai : qu'ils me le renvoient.

— Ils ne me le donneront pas, Madame : ils ne veulent pas seulement que je le regarde un instant.

— Quel bruit pour un billet d'une livre, répondit Madame Ludgate en se levant de la table de jeu ! Je veux leur parler moi-même. Elle eut encore recours au secrétaire de son mari ; et armée d'une pleine main de billets, elle alla au-devant des étrangers. Ils lui dirent qu'ils n'en avaient pas besoin, et ne voulaient recevoir aucun billet en échange de celui qu'ils montraient. Mais comme ce billet était faux, ils insistaient pour savoir de qui elle l'avait reçu. Les étrangers avaient un air mystérieux et impérieux qui alarmait Madame Ludgate. Sans essayer aucune excuse, elle dit qu'elle l'avait pris dans le secrétaire de son mari, et qu'elle ne pouvait pas dire de qui il l'avait reçu. Les étrangers déclarèrent qu'ils attendraient le retour de Monsieur Ludgate.

Elle leur offrit une guinée pour boire, s'ils voulaient s'en aller tranquillement, mais ils refusèrent. Jacques dit tout bas qu'ils avaient des pistolets, et qu'il les croyait officiers de justice. Ils attendirent dans le petit salon le retour de Monsieur Ludgate, et Madame, avec un trouble extrême, retourna à sa compagnie. En vain elle essaya de reprendre la conversation sur le bonnet et de cacher l'agitation de son esprit: son trouble fut remarqué par toutes ses amies, et surtout par Madame Pimlico, que sa curiosité, fortement excitée, poussait à savoir la cause de cette alarme. Madame Ludgate regardait souvent sa montre, et plus d'une fois, elle se prit à bâiller sans se gêner, afin de laisser connaître qu'elle désirait que la compagnie s'en allât; mais personne ne comprit son désir. Les joueurs gardaient leurs places, et semblaient ne pas s'apercevoir que les bougies étaient à bout et que la soirée était avancée. Le temps semblait bien long à la malheu-

reuse maîtresse de la maison, et le contraste entre sa fantastique coiffure et l'agonie de préoccupations peinte sur ses traits devenait à chaque instant plus frappant. Minuit sonne.

— Il est bien tard, dit Madame Ludgate!

— Mais nous voulons jouer encore une partie, répondit Madame Pimlico. Et elle commence à servir les cartes. On frappe à la porte.

— C'est Monsieur Ludgate, je suppose, dit Madame Pimlico, continuant son jeu. Madame Ludgate quitta ses cartes, et sortit de la salle sans rien dire. Elle s'arrêta sur l'escalier, car elle entendait du bruit et des voix en bas. Lorsque le silence fut un peu rétabli, elle descendit; au même moment, elle entendit fermer la porte du petit salon. Le valet la rencontra dans le passage.

— Qu'est-il arrivé, demanda-t-elle?

— Je ne sais pas; mais je veux être payé de mes gages, dit le valet, ou je me paierai moi-même.

Il passa rudement. Madame Ludgate ouvrit à moitié la porte du salon, et regardant, elle vit son mari presque sans connaissance sur un sofa et comme anéanti par le désespoir ; un des officiers de police frottait ses tempes; un autre fouillait son secrétaire; un troisième examinait minutieusement certains billets qu'il avait pris dans la poche du prisonnier.

—Qu'est-il arrivé, demanda Madame Ludgate en approchant? Son mari ouvrit les yeux, et la voyant, il se lève furieux.

— Maudite, maudite femme! vous me conduisez au gibet, et cela, pour cette friperie, s'écria-t-il en arrachant l'extravagante coiffure de sa femme et la foulant aux pieds! Pour cela, pour cela! vous, vaine, vous, méchante créature, vous conduisez votre mari au gibet!

— Un officier saisit son bras, qui était levé et convulsivement agité par la rage. Sa malheureuse femme tomba à terre, et une

seconde attaque de paralysie la priva de la parole. Au moment où on la montait à sa chambre, Madame Pimlico et le reste de la compagnie sortirent du salon, quelques-uns avec des cartes à la main, et tous demandant vivement ce qui était arrivé. Quand on apprit que les officiers de police étaient dans la maison, et que Monsieur Ludgate était leur prisonnier pour avoir passé de faux billets de banque, il y eut un tumulte général. Ceux-ci s'écriaient que c'était indigne; ceux-là avouaient qu'on devait s'y attendre, car les Ludgate vivaient bien au-dessus de leur position. Monsieur Ludgate ne leur semblait qu'un sot, et sa femme, une pauvre vaine créature. Ils auraient bien mieux fait de ne pas faire tant d'embarras et de vivre honnêtement.

Au milieu de toutes ces réflexions, où l'envie si longtemps comprimée éclatait, quelques-uns essayaient de glisser un mot de compassion en faveur de leur hôte et de leur hôtesse; les plus humains montaient à la chambre de

la malheureuse femme pour l'assister de leurs conseils ; mais la plus grande partie des dames n'avaient souci que de relever leurs robes blanches et de chercher leurs schalls, appelant les cochers de fiacre. En moins d'un quart d'heure, la maison fut vide ; il n'y resta pas une de toutes les amies de Madame Ludgate. Et c'est pour plaire à de telles amies que des familles entières se ruinent par d'innombrables folies et par des dépenses énormes ! Allen et Lucy n'étaient pas cependant de cette classe d'amis. Le bruit confus de cette scène se répandit le lendemain à Cranbourn-Alley par l'indiscrétion d'une jeune dame qui avait assisté à la soirée de Madame Ludgate. Aussitôt que cette nouvelle arriva au magasin, Allen et Lucy résolurent d'aller immédiatement offrir leurs secours à cette malheureuse famille ; leur piété leur inspirait l'oubli des mauvais procédés dont ils avaient été l'objet, et les remplissait de compassion pour ceux qui les

leur avaient fait endurer. Arrivant à Weymouth-Street, ils ne frappèrent qu'un simple coup à la porte afin de ne point causer d'alarme. Au bout d'un temps assez considérable, la porte fut ouverte par la cuisinière en pantoufles, qui semblait sortir à peine de son lit, quoiqu'il fût près d'onze heures. Elle les fit entrer au salon, qui était encore fermé, et pendant qu'elle ouvrait la croisée, elle leur dit que toute la maison avait été en grand émoi à cause des officiers de police, qui avaient arrêté son maître, et à cause des attaques de sa maîtresse. Lucy demanda s'il y avait quelqu'un avec Madame Ludgate et si elle pouvait la voir.

— Madame, il n'y a avec elle que la nourrice, qui passait par hasard ce matin pour voir les enfants, et elle a eu la bonté de rester avec Madame pendant que je me suis couchée pour prendre un peu de repos. Je vais voir si vous pouvez entrer.

Ils attendirent quelque temps au salon,

où tout était en désordre : les cendres dispersées dans le foyer, la pelle à feu sur la table près du pupitre de Monsieur Ludgate, dont le serrure avait été brisée, un chandelier couvert de suif sur la croisée, etc. à côté une bouteille de vinaigre brisée, une cravate et un foulard rouge qu'on avait ôtés du cou de Monsieur Ludgate quand il s'évanouit, étaient aussi sur la table. Lucy et son mari se regardèrent l'un l'autre pendant quelque temps sans pouvoir parler. A la fin Allen dit :

— Nous ferions bien de fermer cette armoire où se trouvent renfermées l'argenterie et la porcelaine, car il n'est personne maintenant qui prenne soin de la moindre chose, et les créanciers seront bientôt ici pour saisir tout ce qu'ils pourront.

Lucy monta dans la salle à manger pour faire l'inventaire des meubles. Là elle trouva Jacques, le domestique, ramassant l'argent placé dessous les chandeliers des tables de jeu ; les deux enfants assis par terre, la pe-

tite fille s'amusant avec un jeu de cartes, et le petit garçon buvant le fond d'une carafe de vin blanc.

—Pauvres enfants! pauvres créatures! dit Lucy, est-ce qu'il n'y a personne pour prendre soin de vous?

—Non, personne que le valet, dit le petit garçon, et il va s'en aller aussi. Papa est allé je ne sais où, et maman n'est pas encore levée: ainsi, nous n'avons pas eu de déjeuner.

La cuisinière entra pour dire que Madame Ludgate avait repris ses sens, et qu'elle serait bien aise de voir Madame Allen, si elle avait la bonté de monter. Lucy promit à ces pauvres enfants, qui se pressaient contre elle, de les emmener à sa maison et de leur donner à déjeuner, puis elle monta pour voir Madame Ludgate. Elle n'était pas de ces personnes qui affectent une sensibilité menteuse, et à qui le courage manque en face de la misère ou de la souffrance. Elle trouva sa

malheureuse amie tombée au dernier point du désespoir et jusqu'à la folie. La parole lui était revenue, mais elle s'exprimait avec difficulté et sans ordre. La bonne nourrice la soutenait dans son lit en disant souvent :

— Ayez bon courage, Madame ! ne vous laissez pas abattre comme cela, tout peut être réparé.

Mais aucun sentiment de foi n'était là pour relever ce courage abattu ; elle ne savait pas que lorsque tout semble perdu, on peut trouver en Dieu la force et la consolation ; aussi s'écria-t-elle en voyant Madame Allen :

— Ah! Lucy, Lucy ! que deviendrai-je maintenant ? Quel changement ici ! et personne pour me secourir, personne sur la terre ! Abandonnée de tout le monde !...

— Non pas abandonnée par moi, dit Lucy, ni par celui qui se fait notre refuge dans tous nos malheurs, pourvu qu'on place en lui sa confiance.

Lucy allait continuer de faire entrer quelque consolation dans l'âme de sa pauvre amie par les motifs que la religion suggère, lorsqu'elle fut interrompue par Madame Ludgate, qui lui demanda avec inquiétude :

— Qu'est-ce que j'entends en bas ?

Lucy descendit, et trouva, comme Allen l'avait prévu, les créanciers qui venaient s'emparer de ce qu'ils pourraient trouver en nantissement. Mais Allen resta avec eux et les engagea à prendre quelques mesures, tandis que Lucy faisait transporter sa malheureuse amie, et les deux enfants dans sa propre maison. Quant à Monsieur Ludgate, il n'y avait point d'espérance pour lui ; les preuves de sa culpabilité étaient manifestes et incontestables. Les billets faux que sa femme avait pris dans son secrétaire et donnés à la modiste, n'étaient pas de ceux qui avaient passé par de mystérieuses et habiles préparations : ils étaient grossièrement falsifiés ; l'empreinte

aurait sans doute été retouchée, s'ils n'avaient pas été d'abord mis en circulation par Madame Ludgate. Ainsi, sa vanité amena la perte de son mari; tous les complices impliqués dans les iniques pratiques de Lewis souffrirent la juste punition de leurs crimes. Bien des requêtes furent présentées pour obtenir la grâce du pauvre Léonard Ludgate, plus faible que coupable, mais la justice conserva cette fermeté dont elle ne s'est jamais relâchée en semblables occasions. Lucy et Allen, ces véritables amis, qui ne voulaient pas encourager les folies de Madame Ludgate, maintenant qu'elle était dans l'adversité et le repentir, la traitaient avec la plus grande tendresse, avec un admirable dévouement. Ils avaient été économes, et il leur était permis d'être généreux. Tous les besoins de cette veuve infortunée furent satisfaits par les épargnes de leur industrie; ils la soignaient avec bonté, et journellement, ils supportaient ses capri-

cieuses humeurs aggravées par la maladie ; ils faisaient tout ce qui était en leur pouvoir pour adoucir l'amertume des tardifs et inutiles regrets de Belle. Rien ne put être sauvé, pour sa famille, du naufrage de la fortune de Monsieur Ludgate ; mais Allen, en recherchant les comptes de Monsieur Ludgate, père, avait recouvré quelques vieilles dettes qui n'avaient pas semblé à Léonard valoir la peine qu'il s'en occupât après la mort de son père. La somme s'élevait à cent-vingt livres sterling. Comme toutes les affaires lui avaient été cédées, il pouvait certainement regarder cet argent comme lui appartenant; mais il le réserva pour les enfants de son ami et le plaça à intérêt ; en même temps, lui et Lucy, non-seulement habillèrent et nourrirent les orphelins, mais encore leur donnèrent une excellente et chrétienne éducation ; ils les traitèrent comme leurs propres enfants, et les accoutumèrent à des

habitudes d'économie et de travail. Les pauvres orphelins les récompensaient par leur affectueuse gratitude. Quand ils furent grands, ils rétablirent la réputation de leur famille, en suivant la maxime de leur grand-père : *Hors de dettes, hors de danger.*

FIN.

QUI NE DISSIPE PAS

NE MANQUE JAMAIS DE RIEN,

OU

AVOIR DEUX CORDES A SON ARC.

QUI NE DISSIPE PAS

NE MANQUE JAMAIS DE RIEN,

OU

AVOIR DEUX CORDES A SON ARC.

Monsieur Gresham, marchand à Bristol, avait fait une fortune considérable par une industrie honorablement exercée et par une grande économie ; quand le temps fut venu pour lui de quitter les affaires, il alla habiter une maison qu'il avait bâtie sur le cours, près de Clifton.

Cependant il ne pensait pas que sa nouvelle maison dût suffire à le rendre heureux ; il n'entra jamais dans son esprit de vivre dans

la dissipation et dans la paresse, car une telle vie eût été également contraire à ses principes et à ses habitudes. Père d'une charmante petite fille, il regrettait de n'avoir pas un fils qui pût perpétuer son nom, et il résolut d'adopter le fils d'un de ses parents. Deux de ses frères avaient un fils chacun. Monsieur Gresham fit venir ses enfants chez lui pour avoir l'occasion de juger de leurs caractères et de leurs habitudes.

Ces deux cousins, Alfred et Benjamin, avaient environ dix ans ; ils avaient été élevés très-différemment : le père d'Alfred, l'aîné de la famille, dépensait bien au delà de ses moyens, et l'enfant, livré entièrement aux domestiques, suivait l'exemple de son père, et gâtait plus qu'il n'usait. On lui avait persuadé qu'un gentilhomme ne devait être ni soigneux ni économe, et malheureusement, il s'était pénétré de cette idée, que la dissipation était la marque de la générosité, et l'économie, un signe d'avarice. Ben-

jamin, au contraire, avait pris des habitudes de prévoyance. Son père n'avait qu'une fortune médiocre, et il désirait que son fils comprît de bonne heure que l'économie assure à ceux qui ne sont pas très-riches l'indépendance, quelquefois même le moyen d'être très-généreux. Le lendemain de leur arrivée, ces deux enfants désirèrent voir tous les appartements de la maison : Monsieur Gresham les accompagna, et fit attention à toutes leurs remarques et à toutes leurs exclamations.

—Oh! quel excellent proverbe! s'écriait Benjamin, en lisant écrits en gros caractères, au-dessus de la cheminée de la grande cuisine de son oncle, les mots suivants :

NE GATEZ PAS, ET RIEN NE VOUS MANQUERA !

—Ne gàtez pas, et rien ne vous manquera ! répéta son cousin Alfred, d'un air de dédain. Je crois que cela est synonyme d'avarice, et les domestiques d'un gentilhomme n'aimeraient guère à avoir continuellement

sous leurs yeux un pareil proverbe, spécialement les cuisiniers.

Benjamin, qui n'était pas si versé que son cousin dans la connaissance des mœurs des cuisiniers et des domestiques de gentilshommes, ne répondait pas à ces observations. On appela M. Gresham tandis que ses deux neveux visitaient les autres appartements de la maison. Quelque temps après, il entendit leurs voix dans le vestibule :

— Mes enfants, dit-il, que faites-vous là ?

— Rien, Monsieur, dit Alfred ; on vous a appelé, car nous ne savions pas où aller.

—N'avez-vous rien à faire? dit Monsieur Gresham.

—Non, Monsieur, rien, répondit-il du ton insouciant d'une personne satisfaite et contente de son état d'habituelle paresse.

— Non, Monsieur, rien, reprit Benjamin, d'une voix qui semblait exprimer la peine d'être dans le désœuvrement.

—Venez, enfants, dit Monsieur Gresham :

si vous désirez vous occuper, appliquez-vous à défaire ces deux paquets pour moi.

Les deux paquets étaient exactement semblables, tous les deux bien attachés avec une bonne corde. Benjamin posa son paquet sur une table, et après avoir brisé le cachet, il se mit à examiner soigneusement les complications du nœud afin de le défaire. Alfred, sans se donner tant de mouvement autour de son paquet, essayait, tantôt par un coin, tantôt par un autre, d'ôter la corde par force :

— Je voudrais bien que ces gens n'eussent pas attaché leurs paquets comme s'ils ne devaient jamais être défaits, s'écria-t-il en tirant toujours la corde; et ainsi, il serrait encore plus le nœud au lieu de le défaire. — Benjamin! comment avez-vous défait le vôtre? qu'y a-t-il dans votre paquet? Je serais bien aise de savoir ce qu'il y a dans le mien, mais je ne puis ôter cette corde: il faut que je la coupe.

— Oh! non, dit son cousin, qui avait défait

le dernier nœud de son paquet, et qui tirait avec joie une longue corde. Ne la coupez pas, Alfred, voyez quelle jolie corde, et la vôtre est la même ; c'est dommage de la couper : *Ne gâtez pas, et rien ne vous manquera*.... vous savez?

— Bah! dit Alfred, qu'est-ce qu'un bout de ficelle?

— C'est de la corde, dit Benjamin

— Eh bien! soit, de la corde.... qu'est-ce qu'un morceau de corde ? On peut avoir pour quatre sous un morceau de corde deux fois aussi long que celui-là ; et qui est-ce qui regarde à quatre sous ? Pas moi, certes! s'écria-t-il en ouvrant son couteau et en coupant la corde précipitamment en plusieurs endroits.

— Enfants, dit Monsieur Gresham en entrant, avez-vous défait les paquets?

— Oui, Monsieur, s'écria Alfred, en ôtant vite la corde entortillée et coupée ; voici le paquet...,

— Et voici le mien avec la corde, dit Benjamin.

— Vous pouvez garder la corde pour votre peine, dit Monsieur Gresham.

—Oh! merci, mon oncle, répliqua l'enfant. Quelle excellente corde pour un fouet !

—Et vous aussi, Alfred, continuait Monsieur Gresham, vous pouvez garder la vôtre, si elle peut vous être utile.

— Elle ne me servirait à rien.... Je vous remercie, Monsieur, dit Alfred.

— Je ne crois pas non plus qu'elle puisse vous servir à quelque chose, si c'est celle-ci, répondit son oncle en regardant les restes de la corde en morceaux. Quelques jours après, Monsieur Gresham donna une toupie à chacun de ses neveux.

— Mais qu'est-ce que cela signifie , dit Alfred ? ces toupies n'ont point de corde. Que ferons-nous pour avoir des cordes ?

— J'ai, dit Benjamin, une corde qui fera très-bien pour la mienne. — Et sortant de sa poche la jolie corde qui avait lié le pa-

quet, il montrait sa toupie qui tournait admirablement.

— Oh ! comme je désire avoir une corde, dit Alfred! Comment faire pour cela ? Oh ! je sais bien ce que je ferai : je vais prendre le cordon de mon chapeau.

—Mais alors, dit Benjamin, que ferez-vous pour votre chapeau ?

— Je tâcherai de m'en passer, répondit Alfred. Et il prit le cordon de son chapeau pour sa toupie.

Mais sa toupie fut bientôt usée : il la fendit en en enfonçant trop violemment la pointe. Le lendemain, Benjamin lui prêta la sienne : mais Alfred n'était pas plus soigneux lorsqu'il touchait les affaires d'autrui qu'il ne l'était pour ce qui lui appartenait. Il avait à peine joué une demi-heure, et déjà il avait cassé aussi la toupie de son cousin. Benjamin supporta ce chagrin de très-bonne grâce.

— Allons, dit-il, il n'y a rien à faire maintenant ; mais donnez-moi la corde, car elle sera peut-être utile à quelque chose.

Quelque temps après, il arriva à Clifton une dame qui avait été très-liée avec la mère d'Alfred, c'est-à-dire qu'elle l'avait rencontrée très-fréquemment, pendant l'hiver, à la table du jeu. Elle savait qu'Alfred était chez Monsieur Gresham, son oncle, et comme ses fils étaient amis d'Alfred, elle vint le voir avec eux, et l'invita à dîner pour le lendemain. Alfred accepta joyeusement l'invitation. Il était toujours bien aise d'aller dîner dehors, parce que cela lui donnait quelque chose à faire, quelque chose à penser, ou au moins quelque chose à dire. D'ailleurs, il était persuadé que c'était une affaire importante d'être admis à visiter le beau monde, et Lady Diana (c'était le nom de l'amie de sa mère) était une dame distinguée, et ses deux fils, John et William, avaient la prétention d'être de très-nobles gentilshommes.

Alfred fut très-empressé, lorsque ces Messieurs frappèrent, le jour suivant, à la porte de son oncle; mais en arrivant dans le vesti-

bule, sa petite cousine Patty l'appela du haut de l'escalier pour lui dire qu'il avait laissé tomber son mouchoir.

—Ramassez-le, et apportez-le-moi vite, répondit-il, car les fils de Lady Diana m'attendent.

La petite ne savait pas de qui il voulait parler; mais comme elle était très-complaisante et qu'elle voyait son cousin pressé, elle courut promptement vers l'endroit où était le mouchoir : mais hélas! avant d'y arriver, elle tomba, et roula tout le long de l'escalier. Elle ne pleura pas, mais elle soupira comme si elle s'était fait beaucoup de mal.

— Où vous êtes-vous fait mal, ma chère enfant, dit Monsieur Gresham, qui arriva aussitôt, entendant le bruit de la chute? où êtes-vous blessée, ma chère Patty?

—Ici, papa, dit la petite fille en touchant la cheville de son pied. Je crois que je suis blessée là, mais pas beaucoup, ajouta-t-elle, en tâchant de se lever; pourtant, ça me fait mal quand je bouge.

— Je vous porterai.... Ne bougez pas, dit son frère.

Et il la prit dans ses bras.

— Mon soulier ! j'ai perdu mon soulier, reprit-elle.

Benjamin le chercha sur l'escalier, et le trouva entortillé dans un bout de corde qui était autour des balustrades. Cette corde semblait être celle qu'Alfred avait gâtée en défaisant son paquet. Il s'était amusé à sauter avec cette corde, dont il ne pouvait faire un autre usage, et suivant sa négligence ordinaire, il l'avait laissée pendre ou il l'avait jetée au hazard, en un moment où la cloche sonnait le dîner. La cheville de la petite Patty était sérieusement foulée, et Alfred se reprocha sa folie; peut-être se la serait-il reprochée plus longtemps, si les fils de Lady Diana ne l'eussent entraîné. Dans la soirée, Patty ne put pas courir comme à l'ordinaire : elle resta sur la canapé, et elle assura qu'elle ne sentait pas tant sa douleur....

— Lorsque Benjamin a la bonté de jouer avec vous, dit Monsieur Gresham en souriant. Puis se tournant vers Benjamin: —Vous avez raison, ne soyez jamais honteux d'être bon pour ceux qui sont plus jeunes et plus faibles que vous.

Comme Benjamin tirait sa corde pour divertir sa petite cousine à son jeu favori *cat's-cradle* (berceau de chat) : — Je ne vous en croirai pas moins raisonnable, ajouta Monsieur Gresham, parce que je vous verrai jouer avec une enfant de six ans.

Cependant Alfred n'était pas précisément de la même opinion que son oncle, car en revenant vers le soir, et voyant Benjamin jouer avec sa petite cousine, il sourit de mépris, et lui demanda s'il avait passé toute la soirée en jouant à *cat's-cradle*. D'un air insouciant, il s'informa du pied de Patty, ensuite il conta toutes les nouvelles qu'il avait entendues chez Lady Diana; il lui semblait que la confidence de ces nouvelles lui donnait un air de grand personnage.

— Savez-vous, oncle, savez-vous, Benjamin, dit-il, ce qui va se passer sur le cours d'ici à quinze jours, vers le 1er septembre? Je voudrais que ces quinze jours fussent passés, car je ne penserai pas à autre chose, j'en suis sûr, jusqu'à ce que cet heureux jour soit arrivé.

Monsieur Gresham demanda pourquoi le premier septembre serait le plus heureux jour de l'année.

— Pourquoi, répliqua Alfred, pourquoi? Ne savez-vous pas combien Lady Diana est renommée pour son adresse à monter à cheval et à tirer de l'arc.

—Oui, dit Monsieur Gresham froidement. Et après?

— Mon cher oncle, répondit Alfred avec empressement, vous savez qu'il va y avoir une course de chevaux le premier septembre, et après les courses, il y aura une réunion des dames qui savent tirer, et Lady Diana en sera une. Lorsque les dames auront

fini (et voilà le plus heureux moment, Benjamin), nous, jeunes gens, aurons notre tour, et Lady Diana donnera pour prix au meilleur tireur un joli arc et des flèches! Je me suis déjà exercé, et demain, je vous montrerai, aussitôt que nous serons de retour, le bel arc et les flèches que Lady Diana m'aura donnés. Mais peut-être, ajoutait-il avec un sourire dédaigneux, vous aimez mieux le jeu de *cat's-cradle* qu'un arc et des flèches. N'est-ce pas, Benjamin?

Benjamin ne fit aucune réponse à cette moquerie; mais le lendemain, lorsque l'arc et les flèches arrivèrent, il convainquit son cousin qu'il savait très-bien s'en servir.

—Vous semblez être un bon tireur, lui dit son oncle, bien que vous ne vous vantiez pas de vos talents. Je vous donnerai un arc et des flèches; et peut-être, si vous pratiquez un peu, vous pourrez être un bon archer, le premier septembre; et néanmoins, vous ne désirerez pas avec impatience que la

quinzaine soit passée, car vous avez quelque chose à faire.

— Oh ! Monsieur ! interrompit Alfred. Mais si vous voulez que Benjamin concoure pour le prix, il faut qu'il ait l'uniforme.

— Pourquoi cela ? dit Monsieur Gresham.

— Pourquoi ? parceque tout le monde l'aura... Je veux dire ceux qui font quelque figure dans le monde. Lady Diana parla hier des uniformes pendant tout le temps du dîner; on est convenu de tout, excepté des boutons. Ses fils vont faire faire leurs uniformes, afin qu'ils servent de modèles; ils seront blancs, garnis de vert, et ils seront très-beaux, je vous assure ! J'écrirai à maman ce soir pour le mien, comme me l'a bien recommandé Lady Diana, et je la prierai de répondre sans faute à ma lettre, par le retour du courrier; et alors, si elle ne fait pas d'objections (et je sais qu'elle n'en fera pas, parce qu'elle ne regarde jamais beaucoup à la dépense), alors

je commanderai mon uniforme, et je le ferai faire par le tailleur qui est chargé de faire ceux des fils de Lady Diana.

— Miséricorde ! dit Monsieur Gresham, qui était plus qu'étourdi par la volubilité avec laquelle Alfred avait prononcé cette tirade en l'honneur de l'uniforme. Oh ! je n'ai pas la prétention de comprendre toutes ces choses; mais, ajouta-t-il avec tranquillité, nous nous informerons, Benjamin, de la nécessité de cet uniforme, et s'il est nécessaire, ou si vous pensez qu'il soit nécessaire que vous en ayez un, alors je vous le donnerai.

— Vous, mon oncle ! vous en vérité? s'écria Alfred avec un étonnement peint sur sa figure. Certes, c'est bien la dernière chose du monde que j'aurais attendue ! Je n'aurais jamais supposé que vous vous missiez en peine pour un uniforme. Je croyais que vous trouveriez extravagant d'avoir un habit exprès pour un seul jour, et je suis sûr que Lady Diana pensait comme moi, car lorsque je lui

citais le proverbe écrit au-dessus de la cheminée de votre cuisine : *Ne gâtez pas, et rien ne vous manquera*, elle sourit, et me dit que je ferais mieux de ne pas vous parler d'uniforme, que ma mère était la seule personne à qui je dusse m'adresser pour cela; mais je dirai à Lady Diana, cher oncle, combien vous êtes bon et combien elle se trompait.

— Faites attention à ce que vous direz, reprit Monsieur Gresham, car peut-être cette dame ne s'est pas trompée.

— Oh ! mais est-ce que vous ne venez pas de dire maintenant que vous donnerez un uniforme à Benjamin ?

— J'ai dit que je le ferais, s'il le croyait nécessaire.

—Oh! je puis répondre qu'il le croit nécessaire, s'écria Alfred en riant, parce qu'il est nécessaire.

— Permettez-lui au moins de prononcer pour lui-même, dit Monsieur Gresham.

— Mon oncle, je vous l'assure, dit Alfred sérieusement, il n'y a pas à discuter sur cette affaire. Réellement, sur ma parole, Lady Diana affirme positivement que ses fils auront des uniformes blancs et verts, et une cocarde verte et blanche à leurs chapeaux.

—Peut-être, dit Monsieur Gresham, toujours avec le même calme. Prenez vos chapeaux, mes enfants, et venez avec moi. Je connais un Monsieur dont les fils vont être à cette assemblée d'archers, et nous nous informerons auprès de lui de toutes les particularités. Alors, après que nous l'aurons vu (il n'est pas encore onze heures), nous aurons le temps d'aller jusqu'à Bristol, et de choisir le drap pour l'uniforme de Benjamin, *s'il est nécessaire.*

— Je ne puis comprendre tout ce qu'il dit, murmurait Alfred en prenant son chapeau... Croyez-vous, Benjamin, qu'il veuille vous donner cet uniforme, ou non?

— Je pense qu'il veut m'en donner un,

s'il est nécessaire , ou , comme il dit , si je le crois nécessaire.

— Et sans doute , c'est ce que vous pensez , n'est-ce pas ? autrement vous seriez bien sot, après tout ce que je vous ai dit. Qui dans le monde pourrait en savoir sur cela autant ou plus que moi, qui ai dîné avec Lady Diana hier, qui ai tout entendu , depuis le commencement jusqu'à la fin? Et quant à ce gentilhomme que nous allons voir, je suis sûr que , s'il savait quelque chose de cette affaire, il parlerait exactement comme moi.

— Nous l'entendrons , dit Benjamin d'un air calme qu'Alfred ne pouvait comprendre , lorsqu'il était question d'un uniforme.

Le Monsieur chez qui M. Gresham se rendait avait trois fils qui devaient tous être de la réunion des archers ; et ils l'assurèrent tous, en présence d'Alfred et de Benjamin , qu'ils n'avaient jamais pensé à acheter un uniforme pour cette grande occasion, et que,

parmi leurs nombreuses connaissances, il n'y avait que trois jeunes gens pour lesquels les parents avaient l'intention de faire d'inutiles dépenses. Alfred resta stupéfait.

— Voilà les variétés d'opinions sur les grandes affaires de la vie, dit Monsieur Gresham en regardant ses neveux : ce que vous entendrez recommander par quelques personnes comme absolument nécessaire, vous l'entendrez déclarer tout à fait inutile par d'autres. Tout ce qu'on peut faire, mes chers enfants, en ces cas difficiles, c'est de juger par soi-même quelle opinion et quelle personne ont plus raison.

Alfred, qui était plus accoutumé à préférer ce qui était à la mode que ce qui était raisonnable, sans considérer le bon sens de ce que son oncle lui disait, répondit comme un pétulant étourdi :

— En vérité, Monsieur, je ne sais pas ce

que pensent les autres personnes ; je sais seulement ce qu'a dit Lady Diana.

La vanité de cet enfant lui faisait croire que le nom de Lady Diana devait commander le respect à tout le monde; il fut très-étonné, en regardant autour de lui, de voir un sourire de pitié sur les lèvres des gens de la société, et il fut encore plus embarrassé quand il les entendit parler de Lady Diana comme d'une femme sotte, faible, extravagante et ridicule, à qui une personne prudente ne demanderait jamais avis sur aucun sujet, et dont l'exemple devait être évité au lieu d'être imité.

—Ah ! mon cher Alfred, dit l'oncle en souriant, ce sont des choses que les jeunes gens doivent apprendre par expérience. Tout le monde ne se ressemble ni d'opinions ni de caractère : vous entendrez une personne admirée et louée dans une compagnie et blâmée dans une autre ; ainsi, après avoir fait

le tour, nous arriverons encore au même point. Jugez par vous-même.

Cependant, l'esprit d'Alfred était trop occupé de son uniforme pour permettre à son jugement d'agir avec parfaite impartialité. Aussitôt que leur visite fut terminée, et pendant tout le temps qu'ils mirent à descendre de la place du Prince vers Bristol, il continuait de répéter les mêmes arguments touchant la nécessité d'un uniforme comme l'avait réglé Lady Diana. A tout cela Monsieur Gresham ne fit aucune réponse, et le jeune gentilhomme aurait poursuivi sa thèse, si ses sens n'eussent pas été attirés tout à coup par le délicieux fumet et le tentant coup d'œil de gâteaux et de gelées étalés chez un pâtissier.

— Mon oncle, dit-il en tournant la rue pour suivre la route de Bristol, voyez ces gelées! — Et montrant la croisée du pâtissier: — Il faut que j'achète un peu de ces bonnes choses, car j'ai de l'argent dans ma poche.

— Parce que vous avez de l'argent dans votre poche, est-ce un motif suffisant pour manger? dit Monsieur Gresham en souriant.

— Mais j'ai réellement faim, répondit Alfred : vous savez, cher oncle, qu'il y a déjà bien du temps depuis notre déjeuner.

L'oncle, qui désirait laisser ses neveux s'abandonner à la pente de leur naturel, afin de discerner plus aisément leurs caractères, leur permit de faire ce qui leur plairait.

— Venez aussi, Benjamin, si vous avez un sou dans votre poche.

— Je n'ai pas faim, dit Benjamin.

— Je suppose que cela veut dire que vous n'avez pas un sou, reprit Alfred en riant, et avec un regard de supériorité qui dénotait le riche orgueilleux et méprisant en présence du pauvre sans argent et obligé à l'économie. —*Ne gâtez pas, et rien ne vous manquera*, dit Benjamin. —Contrairement à la supposition de son cousin, il avait en cet instant même

quatre sous dans sa poche. Pendant qu'Alfred entrait chez le pâtissier, un pauvre homme, marchant avec une jambe de bois et occupé à balayer la rue, tendit son chapeau à Benjamin; celui-ci, après avoir considéré le balai si usé de l'estropié, tira immédiatement ses quatre sous, en disant:— Je voudrais bien avoir plus pour vous, mon bon homme, mais je n'ai que cela à vous offrir.

— Alfred sortit de la boutique avec son chapeau plein de gâteaux. Le chien de Monsieur Millar le confiseur était en arrêt devant la porte, et regardait l'enfant d'un œil de supplication, en le voyant manger un gâteau. Alfred, qui était extravagant même en sa bonté, jeta un gâteau sucré au chien, qui l'avala tout d'un coup.

— Voilà quatre sous partis en forme de biscuit, dit M. Gresham.

Alfred offrit ensuite des gâteaux à son oncle et à son cousin; mais ils le remercièrent, et refusèrent d'en manger, parce que, dirent-ils,

ils n'avaient pas faim ; alors, il se remit à manger de plus belle, tout en marchant, jusqu'à ce qu'enfin il s'arrêta et dit : — Cette talmouse a un goût si mauvais, après les gâteaux à la reine, que je ne puis pas la sentir ! Et il allait la jeter dans la rivière.

— Oh ! quel dommage de jeter cette bonne talmouse ! Peut-être serions-nous bien contents de l'avoir plus tard, dit Benjamin: donnez-la-moi plutôt que de la jeter.

— Mais, je croyais que vous n'aviez pas faim, reprit Alfred.

—Il est vrai que je n'ai pas faim ; mais il n'est pas dit que je n'aurai jamais faim.

— Eh bien ! voilà le gâteau, prenez-le, car il me donne mal au cœur.

Benjamin plia dans un morceau de papier le gâteau, rebut de son cousin, et le mit dans sa poche.

— Je commence à être excessivement fatigué, dit Alfred ! voici un rang de voitures tout près d'ici : nous ferions bien d'en prendre une au lieu de marcher jusqu'à Bristol.

— Pour un robuste archer, dit Monsieur Gresham, vous êtes bien vite fatigué. Cependant, je consens de tout mon cœur à prendre une voiture, car Benjamin m'a demandé hier de lui montrer la cathédrale, et je crois qu'il me serait pénible de marcher si loin, quoique je ne sois pas malade pour avoir mangé trop de bonnes choses.

— La cathédrale ! dit Alfred, après qu'il fut placé dans la voiture, la cathédrale ! quoi ! sommes-nous seulement venus à Bristol pour voir la cathédrale ? j'ai cru que nous étions sortis pour voir un uniforme.

Il y avait une mélancolique tristesse et de la stupidité dans la contenance d'Afred prononçant ces mots comme s'il fût sorti d'un rêve. Son oncle et son cousin se mirent à rire.

— Mais, reprit Alfred très-piqué, je croyais, mon oncle, que vous disiez que nous irions chez Monsieur ***, afin de choisir du drap pour l'uniforme.

—Très-bien! et j'y irai, dit M. Gresham; mais nous n'avons pas besoin d'employer toute notre matinée à regarder un morceau de drap. Ne pouvons-nous pas voir un uniforme et une cathédrale dans la même matinée? Allons premièrement à la cathédrale.

L'esprit d'Alfred était trop absorbé par son uniforme pour faire aucune attention aux vitraux coloriés qui fixèrent les regards de Benjamin dégagé de toute autre préoccupation. Celui-ci examina les grandes figures représentées sur la croisée gothique, et il observa les nuances reflétées sur la muraille et sur le pavé. Tout ce qu'il voyait piquait sa curiosité et son désir de savoir; Monsieur Gresham profita de cette heureuse disposition d'esprit pour lui donner des explications et des détails intéressants sur l'art de peindre sur verre, sur l'architecture gothiquè, etc. Alfred trouvait cela très-ennuyeux.

— Venez, venez! nous serons en retard, dit Alfred; assurément, Benjamin, vousavez

assez regardé cette croisée rouge et bleue.

— Je ne puis me lasser de voir les nuances de ces couleurs, dit Benjamin.

— En rentrant à la maison, je vous montrerai un écrit très-intéressant sur ces nuances, lui dit son oncle.

— Écoutez, s'écria Benjamin: entendez-vous ce bruit?

Ils écoutent, et ils entendent un oiseau qui chantait dans la cathédrale.

— C'est notre rouge-gorge, Monsieur, dit le garçon qui leur avait ouvert le porte.

— Oui, dit Monsieur Gresham, il est là; regardez, mes enfants: il est perché sur l'orgue; il reste là souvent, et chante tandis que l'orgue joue. Et, continua-t-il,il est demeuré ici pendant plusieurs hivers : on dit qu'il a quinze ans, et il est si docile que si j'avais un morceau de pain à la main, il descendrait et mangerait dans ma main.

— J'en ai ici, s'écria Benjamin, montrant avec joie le reste du gâteau qu'Alfred, une

heure avant, voulait jeter. Voyons, je vous prie, si ce pauvre rouge-gorge viendra manger dans votre main.

Le garçon émietta le gâteau, et appela l'oiseau, qui semblait se réjouir en voyant du pain ; mais il ne descendait pas encore du sommet de l'orgue où il était perché.

— Il a peur de nous, dit Benjamin: il n'est pas accoutumé à manger devant les étrangers, je suppose.

— Ah ! non, Monsieur, dit le jeune homme avec un soupir profond, ce n'est pas cela : il a l'habitude de manger devant le monde ; autrefois, il descendait à mon premier appel et mangeait devant tous ; mais la pauvre bête, maintenant, ne me connaît plus, Monsieur, et cela, depuis l'accident qui m'oblige d'avoir cette grande mouche au visage.

Le jeune homme montrait son œil droit, qui était couvert. Benjamin demanda la cause de cet accident, le jeune homme lui répon-

dit qu'il avait perdu la vue, quelques semaines auparavant, par l'éclat des pierres qui l'avaient atteint, en passant malheureusement sous les roches de Clifton, lorsque les ouvriers les faisaient sauter. Cela ne me fait pas grand'chose, pour moi-même, dit le garçon, mais je ne puis pas si bien travailler qu'autrefois pour ma vieille mère, qui a eu une attaque; et j'ai beaucoup de petits frères et sœurs qui ne sont pas encore capables de gagner leur vie, malgré leur bonne volonté.

— Où demeure votre mère? demanda Monsieur Gresham.

— Tout près d'ici, Monsieur, à côté de l'église : c'était elle qui la montrait toujours aux étrangers, jusqu'à ce qu'elle eût perdu l'usage de ses membres.

—Pouvons-nous passer par là, cher oncle? Voici la maison, n'est-ce pas? dit Benjamin en sortant de la cathédrale.

Ils entrèrent dans la maison, ou plutôt dans

la chaumière; mais toute pauvre fût-elle, elle était d'une admirable propreté, malgré le dénûment qui y paraissait. La vieille bonne femme, assise sur son misérable lit, filait de la laine; quatre enfants, pâles, maigres et à moitié nus, étaient occupés, les uns à piquer des épingles sur du papier pour les marchands, les autres, à préparer des chiffons pour les manufactures de papier.

— Quelle horrible habitation, dit Alfred en soupirant ! Je ne savais pas qu'il y eût de pareilles misères dans le monde. J'ai vu quelquefois, en passant dans la ville, en voiture avec maman, d'horribles ruines, des maisons à moitié démolies, mais je ne savais par qui elles étaient habitées ; je n'ai jamais vu l'intérieur d'aucune d'elles. Il est affreux, en vérité, de penser qu'il y ait des gens obligés de vivre en cet état-là. Je voudrais que maman m'envoyât encore un peu d'argent, afin de pouvoir faire quelque chose pour eux. J'avais ce matin une demi-couronne (pièce de

trois francs), continua-t-il en fouillant ses poches, mais je crains d'avoir dépensé ma dernière pièce pour ces gâteaux qui m'ont rendu si malade. Que je voudrais l'avoir maintenant ! je la donnerais à ces pauvres gens. Benjamin, quoique toujours silencieux, avait dans le cœur les émotions compatissantes exprimées par son cousin, mais il y avait quelque différence entre la peine de ces deux enfants. Alfred, remonté dans la voiture, après avoir roulé dans les bruyantes rues de Bristol pendant quelques moments, oublia entièrement le spectacle de misère qu'il avait vu : les beaux magasins et l'idée de son uniforme vert et blanc, remplirent de nouveau toute son imagination.

—Enfin, nous allons choisir nos uniformes, s'écriait-il en sautant de la voiture, lorsqu'elle s'arrêta devant la porte d'un tailleur.

Benjamin arrêta son oncle avant de descendre :

— Je ne crois pas, dit-il, qu'un unifor-

me me soit nécessaire. Je vous suis très-reconnaissant ; mais je préférerais ne pas en avoir. J'ai un très-bon habit, et je pense qu'il serait inutile de faire cette dépense pour un seul jour.

—Bien! mais permettez-moi de descendre; il se peut, dit Monsieur Gresham, que la vue de ce beau drap vert et blanc vous tente et vous fasse changer d'avis. Et les épaulettes... avez-vous réfléchi sur les épaulettes?

— Oh ! non, dit Benjamin en riant, je ne changerai pas d'avis.

Le drap vert, le drap blanc et les épaulettes furent montrés, à la satisfaction d'Alfred. Son oncle prit une plume et calcula quelques instants : puis, montrant le compte à ses neveux , il leur dit : — Examinez ces comptes, mes enfants, et dites-moi s'ils sont justes.

— Examinez, vous, Benjamin , répondit Alfred, un peu embarrassé : je ne suis pas habile aux chiffres.

Benjamin vérifia avec promptitude le compte de son oncle.

— Il est juste, n'est-ce pas? dit Monsieur Gresham.

—Oui, mon oncle, il est juste, répondit l'enfant.

—Eh bien! par ce calcul, je trouve qu'avec la moitié du prix, je pourrai acheter à chacun de vous un bon manteau pour l'hiver: vous en aurez besoin pour aller vous promener.

— Oh! mon oncle, dit Alfred avec un air effrayé! mais l'hiver n'est pas encore venu: il ne fait pas encore froid. Nous n'avons pas besoin de manteaux de longtemps encore.

— Ne vous souvenez-vous pas, lui dit son oncle, combien vous aviez froid l'autre jour, sur le cours, avec le grand vent, lorsque vous faisiez monter vos cerfs-volants? et l'hiver viendra, quoiqu'il ne soit pas venu encore: je suis sûr qu'alors vous aimerez bien à avoir un bon manteau. Monsieur Gresham prit

dans sa bourse six guinées, et en plaça trois devant Alfred et trois devant Benjamin :

—Messieurs, dit-il, je crois que c'est là le prix de vos uniformes : trois guinées chacun; je suis prêt à dépenser maintenant cet argent pour vous comme il vous plaira ; Alfred qu'en dites-vous ?

—Ah ! mon oncle ! un manteau est une bonne chose assurément, et comme vous dites qu'il ne coûterait que la moitié d'un uniforme, il y aura encore de l'argent de reste, n'est-ce pas ?

— Oui, mon enfant, environ vingt-cinq francs.

— Vingt-cinq francs ! que de choses je pourrais avoir avec cela, en vérité ! Mais alors, il faut que je me passe d'uniforme.

—Certainement, dit son oncle.

— Ah ! dit Alfred avec un soupir et en regardant les épaulettes, si cela ne vous contrariait pas trop, je choisirais l'uniforme.

— Je ne serai pas mécontent du tout, si

vous choisissez ce que vous aimez le mieux, dit Monsieur Gresham.

— Je vous remercie : alors je prendrai l'uniforme, puisque la réunion a lieu dans quinze jours. Quant au manteau, je puis m'en passer pour le moment, et *peut-être* que papa m'en achètera un, lorsque le temps froid sera venu; il ne viendra *peut-être* pas avant Noël ; ou bien, je demanderai à maman de me donner quelque argent, et *peut-être* qu'elle ne me le refusera pas.

A tous ces raisonnements et ces calculs fondés sur trois *peut-être*, Monsieur Gresham ne fit aucune réponse, mais il acheta immédiatement l'uniforme pour Alfred, et ordonna qu'on l'envoyât chez le tailleur qui travaillait pour les fils de Lady Diana, afin qu'on le fît exactement comme le leur. Alfred était au comble du bonheur.

— Et vous, Benjamin, comment voulez-vous que je dépense vos trois guinées, dit Monsieur Gresham? dites ce que vous dé-

— Un manteau, mon oncle, s'il vous plaît.

Monsieur Gresham acheta le manteau, et il eut vingt-cinq francs de reste.

— Que voulez-vous encore, mon enfant, dit son oncle ?

— Des flèches, s'il vous plaît, trois flèches.

— Mon cher, je vous ai promis arc et flèches.

— Non, mon oncle, vous disiez seulement un arc.

— Mais je voulais dire tout ensemble. Cependant je suis bien aise de voir que vous êtes si discret. Il est mieux de réclamer moins que ce qui est promis. Vous aurez les flèches. Mais, continua-t-il, comment pourrais-je dépenser ces vingt-cinq francs pour vous faire plaisir?

— Auriez-vous la bonté, cher oncle, de m'acheter un habit pour ce pauvre garçon qui a perdu un œil? C'est ce qui me fera le plus de plaisir.

Monsieur Gresham le prit par la main et dit : — J'ai toujours pensé que l'économie et

la générosité étaient liées l'une à l'autre, au lieu d'être en opposition, comme quelques esprits faibles ou extravagants voudraient le faire croire. Choisissez l'habit que vous désirez pour ce pauvre garçon, mon cher neveu, et payez-le vous-même. Il n'est pas nécessaire que je vous donne des louanges sur cela : votre meilleure récompense est votre propre conscience, mon enfant, et je pense que vous n'en désirez pas d'autre. Maintenant, montons en voiture et partons. Je crains que nous ne soyons en retard ; nous nous arrêterons à la porte de ce pauvre garçon, afin que vous lui donniez son paquet.

Lorsqu'ils arrivèrent, Monsieur Gresham ouvrit la portière, et Benjamin s'élança avec son paquet sous le bras.

— Attendez, attendez ! il faut que vous me meniez avec vous, dit son oncle ; j'aime autant que vous à voir les pauvres consolés et heureux.

— Et moi aussi, dit Alfred ; laissez-moi,

aller avec vous. Je voudrais que mon uniforme n'eût pas été envoyé chez le tailleur, en vérité.

Et lorsqu'il vit l'expression de joie et de reconnaissance avec laquelle le pauvre garçon reçut les habits que Benjamin lui donnait, et qu'il entendit la mère et les enfants le remercier, il soupira et dit: —J'espère que maman me donnera bientôt d'autre argent. Cependant, à son retour à la maison, la vue du fameux arc et des flèches que Lady Diana lui avait envoyés, rappela à son esprit toutes les joies de son uniforme vert et blanc, et il ne regretta plus de l'avoir envoyé chez le tailleur.

—Mais je ne comprends pas, mon cousin Alfred, dit la petite fille en le voyant, pourquoi vous appelez cet arc un fameux arc, Vous dites le mot *fameux* très-souvent, et je ne sais pas exactement ce que veut dire un fameux uniforme, de fameuses affaires. Je me souviens que vous disiez: Il y aura de fameu-

ses affaires au premier septembre sur le cours ! Que signifie le mot *fameux*?

— Cela signifie.... Ne savez-vous pas la signification du mot *fameux ?* c'est-à-dire.... c'est un mot usité ;.... c'est la mode de le dire.... Cela veut dire.... cela veut dire.... fameux.

Patty reprit en riant : Mais tout cela ne m'explique pas ce mot.

—Non, répondit Alfred, rien ne pourrait l'expliquer. Si vous ne le comprenez pas, ce n'est pas ma faute : toute autre personne que des enfants, je pense, le comprend, mais il n'est point d'explication pour ces sortes de mots. Enfin il doit y avoir, le premier septembre, des affaires fameuses, c'est-à-dire, grandes, belles, magnifiques. Il n'est pas nécessaire d'en parler davantage, Patty.... Donnez-moi mon arc, afin que j'aille m'exercer sur le cours

Benjamin l'accompagna, emportant les trois flèches que son oncle lui avait données, et,

chaque jour, ces enfants s'exerçaient avec une infatigable ardeur. Où l'on apporte la même application, ordinairement le succès est égal. Nos deux archers devinrent très-adroits, et avant le grand jour, ils furent si habiles tous deux qu'il fut à peine possible de décider lequel était supérieur à l'autre. Enfin le jour tant désiré arriva.

— Quel temps fait-il ? fut la première question que firent Alfred et Benjamin dès qu'ils s'éveillèrent.

Le soleil brillait, mais il faisait un vent très-froid.

— Ah ! dit Benjamin, je serais bien aise d'avoir mon manteau aujourdhui, car je pense qu'il fera bien froid sur le Cours, surtout dans les intervalles de repos pendant que les autres Messieurs tireront.

—Oh ! cela m'est égal; je ne crois pas avoir froid, dit Alfred en revêtant son uniforme. Et il se regardait avec beaucoup de satisfaction.

— Bonjour, mon oncle, comment vous

portez-vous ? cria-t-il d'une voix de jubilation en entrant dans le salon.

Comment vous portez-vous semblait plutôt dire : Comment me trouvez-vous en uniforme? Et le simple *très-bien, je vous remercie*, désappointa Alfred, car il semblait répondre seulement : Votre uniforme ne change pas mon opinion sur vous. La petite fille même continua son déjeuner comme à l'ordinaire, et ne parla que du plaisir d'aller se promener avec son papa sur le Cours, et de toutes les petites choses qui l'intéressaient : ainsi les épaulettes d'Alfred n'attiraient les regards de personne et n'étaient admirées que de lui.

— Papa, dit Patty, ma cheville est entièrement guérie, et j'en suis bien aise, car sans cela, je n'aurais pu aller au Cours.—Oh! Benjamin, que vous fûtes bon pour moi le jour que je suis tombée, lorsque vous jouiez avec moi à cats-cradle.

—Oh ! je m'en souviens.

—Voici les gants que je vous ai demandés

ce soir-là pour les raccommoder. J'y ai mis bien du temps, mais ne sont-ils pas très-bien raccommodés? Papa, regardez.

— Je ne suis pas bon juge de la couture, ma chère petite fille, dit Monsieur Gresham en examinant l'ouvrage avec une scrupuleuse attention; mais voici un point qui me semble trop long; ceux-ci ne sont pas réguliers.

— Oh! papa, je les ôterai dans un instant, dit Patty en riant; je ne croyais pas que vous remarqueriez si bien cela.

— Ne vous fiez pas à mon inhabileté, lui répondit son père en la caressant tendrement: je remarque tout. J'observe, par exemple, que vous êtes une petite fille reconnaissante, et que vous êtes bien aise d'être utile à ceux qui ont été bons pour vous; et à cause de cela, je vous pardonne ce trop grand point.

— Mais il est ôté, il est ôté, papa, dit Patty; — et lorsque vos gants auront besoin d'être encore raccommodés, Benjamin, je tâcherai de mieux faire.

— Ils sont très-bien, dit Benjamin en les mettant, et je vous remercie ; je désirais les avoir pour me tenir les mains chaudes aujourd'hui, car je ne pourrais jamais bien tirer,si j'avais froid aux doigts. Regardez, Alfred : vous savez combien ces gants étaient mauvais; vous disiez qu'ils n'étaient bons à rien, sinon à être jetés : maintenant regardez: il n'y a pas un trou.

— C'est extraordinaire, pensait Alfred en lui-même, qu'ils s'arrêtent si longtemps à discourir sur une paire de vieux gants, et qu'ils ne disent pas un seul mot de mon uniforme ? Mais Lady Diana et ses fils en diront assez : voilà ma consolation. — N'est-il pas temps de penser à partir, Monsieur, dit Alfred, en se tournant vers son oncle? La compagnie, vous savez, doit se réunir à l'hôtel, à midi, et la course commencera à une heure. Je sais que les chevaux de Lady Diana doivent être à la porte à dix heures.

Stéphen, le sommelier, interrompit le jeune

gentilhomme en ses beaux discours : — Monsieur Gresham, il y a en bas un pauvre garçon qui vient de Bristol , et qui demande à voir ces jeunes Messieurs pour leur dire un mot, s'il vous plaît. Je lui ai dit qu'ils allaient sortir avec vous , mais il m'a répondu qu'il ne les retiendrait qu'un instant.

— Faites-le monter, faites-le monter, dit Monsieur Gresham.

—Mais, dit Alfred en soupirant, je suppose que notre Stéphen se trompe lorsqu'il dit *deux* jeunes gentilshommes; ce garçon désire seulement voir Benjamin. Je suis sûr qu'il n'a pas l'intention de me voir. — Voici qu'il arrive , Benjamin : il a l'habit neuf que vous lui avez donné, murmurait Alfred , qui était réellement bon, quoique léger et étourdi. Il est bien mieux maintenant qu'avec son vieil habit. Ah ! Benjamin , il vous regarde le premier , — et il a raison !

Le pauvre garçon les salua sans embarras ni grandes façons, mais d'une manière ouverte

et avenante qui exprimait ses sentiments de gratitude. Comme il savait que son jeune bienfaiteur ne tenait pas aux remercîments, il mit le moins possible de différence dans ses civilités aux deux cousins.

— Comme je suis envoyé aujourd'hui en commission à Kedland-Chapelle par le vicaire de la paroisse, dit-il à Monsieur Gresham, et comme je savais que votre maison était sur ma route, ma mère m'a commandé de venir offrir à ces deux jeunes Messieurs ces deux balles qu'elle a faites pour eux.—Et il tirait de sa poche les deux balles en laine verte et orange: —Ce n'est que bien peu de chose, Monsieur; mais comme ma mère n'a qu'une main pour travailler, et encore la main gauche, nous espérons que vous ne les dédaignerez pas.

Il offrait les balles à Benjamin et à Alfred.

— Elles sont toutes les deux pareilles, Messieurs; si vous voulez les accepter, elles sont très-bonnes, car elles bondissent plus

haut que votre tête. J'ai coupé moi-même le liége: c'est tout ce que j'ai su faire.

—Elles sont très-jolies en vérité, et nous vous sommes bien reconnaissants, dirent les jeunes gens en les recevant. Et ils les essayèrent de suite. Elle bondissaient plus haut que Monsieur Gresham. La petite Patty claquait des mains en applaudissant...Mais voilà qu'on entend à la porte un coup comme le tonnerre.

— Ce sont les jeunes Messieurs Sestakes, dit Stéphen en entrant: ils demandent Monsieur Alfred; ils prétendent que tous ceux qui ont des uniformes doivent marcher ensemble, et se promener avec le tambour et les flûtes jusqu'à la place du Prince, ensuite sur le Cours, lieu de réunion. Je ne suis pas sûr de bien rendre ce qu'ils ont dit, Monsieur, car ils parlent tous deux à la fois, mais je crois que c'est cela.

—Oui, oui, s'écria Alfred, c'est cela, c'est cela; je sais que ce fut ainsi arrangé, le jour que je dînai chez Lady Diana.

—Mais qu'est-ce que cela signifie, interrompit Monsieur Gresham? Ne faites pas attendre les Messieurs Sestakes; décidez-vous: allez-vous avec eux ou avec nous?

—Mon cher oncle, vous savez que tous les uniformes doivent aller ensemble : c'est convenu.

—Portez, portez dans ce cas l'uniforme, Monsieur, si vous voulez y aller, dit Monsieur Gresham.

Alfred alors descendit avec un tel empressement qu'il oublia son arc et ses flèches.

Benjamin s'en aperçut lorsqu'il alla chercher son arc; et le garçon de Bristol, qui avait été invité à déjeuner par M. Gresham, avant d'aller à la Chapelle, entendant Benjamin parler de l'arc et des flèches de son cousin, s'empressa de dire :

— Si vous voulez me le permettre, Monsieur, je rejoindrai le jeune gentilhomme et je lui apporterai son arc et ses flèches.

— J'en serais bien aise, dit Benjamin. Et le jeune garçon partit avec l'arc orné du ruban vert.

La promenade publique était pleine de monde ; les croisées de toutes les maisons du Cours étaient garnies de dames en grande toilette qui attendaient la procession.

Il y avait, de l'autre côté de l'eau, des Messieurs, des dames, une foule de spectateurs qui se promenaient sur les rochers. Une barque, ornée de rubans de toutes couleurs, attendait une société qui devait y entrer.

Les bateliers se reposaient sur leurs rames, et regardaient avec une expression de vive curiosité la scène qui se développait sur les promenades publiques. Les archers étaient sous l'arcarde circulaire devant la bibliothèque de Madame Godefroi; la petite bande d'enfants qui avait été réunie par les soins de Lady Diana, devait clore la procession. Ils étaient maintenant tout prêts. Le tambour attendait le signe de Lady Diana, et le corps

d'archers n'attendait que son mot d'ordre pour marcher. — Où sont vos flèches et votre arc, mon petit ami, dit-elle à Alfred, en faisant la revue de son régiment de Lilliputiens? Vous ne pouvez marcher sans armes, jeune homme.

Alfred avait envoyé un messager pour chercher son arc, mais celui-ci ne revenant pas, il regardait de tous côtés avec inquiétude.

— Ah! voici mon arc, s'écria-t-il! Regardez : je le vois avec ses beaux rubans!... Regardez, Charles, dit-il à un de ses jeunes compagnons... Je le vois!

— Mais vous nous avez fait attendre un temps considérable, répondit son impatient ami.

— Je suis sûr que c'est ce bon garçon de Bristol qui me le rapporte. Assurément je ne mérite pas cette attention de sa part, dit Alfred en lui-même, en voyant le garçon à

l'œil couvert d'un bandeau, et qui courait vers lui avec l'arc et les flèches.

— Retirez-vous, mon bon ami, retirez-vous, lui dit le capitaine féminin, aussitôt qu'il eut livré l'arc à Alfred. Otez-vous du chemin, car avec votre grande tache noire, vous ne figurez pas bien parmi nous. Ne suivez pas de si près, je vous prie, afin qu'on ne croie pas que vous nous appartenez.

Le pauvre garçon n'avait point l'ambition de partager les honneurs du triomphe: il se retira donc aussitôt qu'il eut compris la pensée de cette dame.

Le tambour battit, la flûte joua, les archers s'avancèrent, et les spectateurs admirèrent. Alfred marchait avec orgueil, et se pavanait comme si tous les yeux de l'univers eussent été fixés sur ses épaulettes et sur son uniforme, tandis qu'il n'était qu'un atome perdu dans cette exhibition. La promenade lui semblait déjà trop courte; aussi fut-il bien fâché lorsqu'arrivant à moitié chemin, Lady

Diana voulut monter sur son cheval, parce que la voie était mauvaise et boueuse. Tous les Messieurs et toutes les dames suivirent l'exemple de Lady Diana.

—Vous savez que nous laisserons les enfants marcher seuls, dit-elle au gentilhomme qui l'aida à monter, mais il faut que j'appelle quelqu'un pour donner mes ordres et lui dire où ils doivent nous rejoindre. Elle fit signe, et Alfred, qui était en avant et tout fier de montrer sa dextérité, courut pour recevoir les ordres de Sa Seigneurie. Mais comme nous l'avons déjà remarqué, le vent était assez vif, et quoique Lady Diana fût actuellement occupée à lui parler et à le regarder, il ne put s'empêcher de se *moucher*. En sortant son mouchoir, il laissa tomber la balle neuve qu'il venait de recevoir avant de quitter la maison, car suivant son habitude ordinaire, il l'avait mise dans sa poche.

— Oh! ma balle, s'écria-t-il en courant après.

Comme il se baissait pour la ramasser, il laissa tomber son chapeau, qu'il avait jusqu'alors porté avec précaution. Malgré sa belle cocarde et ses magnifiques rubans, ce chapeau n'avait plus le cordon qui servait à le retenir. (Nous devons nous souvenir que l'étourdi jeune homme l'avait coupé et usé.) Le chapeau était trop large pour sa tête ; et un soudain coup de vent l'emporta. Le cheval de Lady Diana fut effrayé. Comme elle était très-habile cavalière, elle se redressa avec une prestesse admirée de tous; mais il y avait un endroit très boueux, et son amazone fut endommagée.

—Négligent marmot, dit-elle! Pourquoi ne sait-il pas tenir son chapeau sur sa tête?

Au même instant, le vent emporta de nouveau le chapeau : Alfred courut après, au grand amusement de tous ses bons amis, les jeunes fils de Lady Diana et les autres membres de ce petit régiment. A la fin, le chapeau s'arrêta sur le bord d'un ruisseau fangeux.

Alfred, qui le poursuivait encore, supposa que cette rive était assez ferme, mais hélas ! au moment où il y mit le pied, il s'enfonça. Il tâcha de retirer le pied, mais l'autre glissa, et il tomba tout de son long dans la boue jaunâtre avec son bel uniforme. Ses compagnons, qui étaient arrêtés sur la partie solide du chemin, riaient de ses infortunes; mais le pauvre garçon à l'œil bandé, qui avait été éloigné par Lady Diana, s'approcha dès qu'il vit l'embarras de notre héros, et se hâta de le secourir. Il retira de la boue le pauvre Alfred, qui présentait un spectacle pitoyable; il le mena chez une dame qui le reçut avec bonté et compassion dans le triste état où il était, aussitôt qu'elle sut que ce jeune homme était le neveu de M. Gresham, à qui elle avait loué sa maison. Le pauvre garçon de Bristol alla vite chez M. Gresham pour chercher des bas et des souliers propres. Il en coûtait à Alfred de donner son

uniforme, afin qu'on le frottât et qu'on le lavât; il ne cessait de répéter:

—Lorsqu'il sera sec, on le brossera, et tout ça partira, n'est-ce pas?

Mais la crainte d'être en retard contre-balançait la honte de paraître avec son uniforme tout taché, et il répétait avec impatience:

—Oh! je serai en retard! Dépêchez-vous.... Il ne sera jamais sec; tenez-le plus près du feu.... Je suis sûr de perdre mon tour pour tirer... Donnez-moi mon habit: il est suffisamment sec; pourvu que je puisse le mettre et partir, le reste m'est égal.

Mais, hélas! si le feu trop ardent l'avait réellement séché, il l'avait tellement retréci que ce ne fut pas chose facile de le remettre. Cependant, Alfred, qui ne voyait pas les taches restées sur le dos, bien qu'elles ne fussent que trop visibles, se mit à dire:

— Personne ne fera attention à l'accident

arrivé à mon habit. Je pense qu'il paraît aussi joli qu'auparavant.

Et sur la foi de cette idée, l'étourdi reprit son arc et continua sa route vers le Cours. Tous ses compagnons étaient déjà arrivés.

—Je suppose, dit-il à son nouvel ami, le garçon à l'œil bandé, je suppose que mon oncle et Benjamin étaient partis lorsque vous êtes allé chercher mes souliers. — Oh! oui, Monsieur, le domestique me dit qu'ils étaient partis depuis une demi-heure. —Alfred poursuivit son chemin aussi vite qu'il put; mais lorsqu'il arriva sur le Cours, il vit d'innombrables voitures et une foule de peuple qui s'approcha de l'endroit de la réunion. Il s'avança sans faire attention aux railleries provoquées par l'aspect de son uniforme bigarré. A la fin, il arriva à la station ; il y avait une grande foule, et au milieu, il entendit la voix de Lady Diana, qui paraissait se préparer à tirer.

—On a commencé, n'est-ce pas, dit Alfred ? Oh ! permettez-moi d'entrer, je vous

en prie! je suis un des tireurs ; ne voyez-vous pas mon uniforme vert et blanc ?

—Votre uniforme rouge et blanc, vous voulez dire, répondit l'homme à qui il s'adressait. Et le monde, en lui ouvrant un passage, se mit à rire en voyant un tel mélange de malpropreté et d'élégance. En vain chercha-t-il, au milieu du formidable cercle, un refuge auprès de ses amis les jeunes fils de Lady Diana : ils furent les moins miséricordieux. Lady Diana même semblait plutôt disposée à rire de sa confusion qu'à le plaindre.

—Pourquoi ne teniez-vous pas votre chapeau sur votre tête, dit-elle avec un ton un peu brusque? Vous avez manqué aussi de tacher mon amazone; mais je m'en suis tirée plus adroitement que vous. Ne restez pas là au milieu : vous pourriez attraper une flèche dans l'œil.

Alfred regarda autour de lui pour chercher de meilleurs amis.

— Où est mon oncle, où est Benjamin, dit-il ?

Il était tellement confus que, parmi la quantité de visages qui l'entouraient, à peine pouvait-il distinguer l'un de l'autre ; mais tout à coup, il sentit quelqu'un qui le tirait par le bras, et à son grand soulagement, il entendit une voix amie, et vit la figure bienveillante de son cousin Benjamin.

—Venez ici, derrière ces personnes, et mettez ma grande redingote : elle est à votre service, dit Benjamin.

Alfred se trouva heureux de couvrir son uniforme disgracié avec le gros habit qu'il avait méprisé. Il ôta la cocarde de son chapeau, et étant alors suffisamment revenu de son émotion, il put rendre un compte détaillé de son accident à son oncle et à Patty, qui s'enquéraient avec inquiétude de ce qui l'avait retenu si longtemps. Au milieu du récit de son désastre, et comme il essayait de prouver à sa cousine que le fait d'avoir pris son cordon de cha-

peau pour sa toupie n'avait en rien contribué à ses infortunes, comme il s'efforçait de réfuter l'opinion de son oncle qui prétendait que le cordon qu'il avait coupé et gâté, était la cause première de tous ses malheurs, il fut appelé à montrer son habileté avec son fameux arc.

—Mes mains sont raides de froid...Je ne sens rien, dit-il en les frottant.

—Venez, venez, dit un des fils de Lady Diana. Je ne suis qu'à un pouce de la marque. J'aimerais bien à voir d'abord qui approchera le plus près! Tirez, Alfred ; mais connaissez les lois du tir; nous les avons fixées avant votre arrivée : vous tirerez trois fois avec votre arc et vos propres flèches, et personne n'en empruntera sous prétexte que les autres sont meilleures que les siennes. Entendez-vous, Alfred ?

Ce jeune homme avait de bons motifs pour être si strict sur ces lois, car il avait remarqué qu'aucun de ses compagnons n'avait un

arc en si bon état que le sien. Quelques-uns n'avaient apporté qu'une seule flèche, et par ce rusé règlement, *chacun ne tirera qu'avec ses propres flèches*, plusieurs perdaient nécessairement un ou deux coups.

— Vous êtes bien heureux : vous avez vos trois flèches, dit-il à Alfred. Venez, nous ne pouvons pas attendre que vous vous frottiez les doigts plus longtemps.

Alfred fut un peu étourdi de la vivacité avec laquelle parlait son ami : il ne savait pas combien il est facile aux simples connaissances qui s'appellent amis, de changer, lorsque leurs intérêts viennent contrebalancer leur amitié. Pressé par son impatient ami et rival, et ayant les mains tellement engourdies qu'à peine pouvait-il fixer sa flèche sur la corde, il tira l'arc. La flèche arriva à un quart de pouce de la marque de Monsieur Sestakes, qui était le plus près jusqu'alors. Alfred saisit la seconde flèche.

— Si j'ai un peu de bonheur,... dit-il. Mais

en prononçant ce mot, *bonheur*, il bandait l'arc... La corde cassa, et l'arc tomba de ses mains.

—C'en est fait de vous, s'écriait Monsieur Sestakes avec un air de triomphe !

—Voici mon arc, si vous voulez, dit Benjamin.

— Non, non, Monsieur, ce n'est pas juste, c'est contre les règles. Vous pouvez tirer avec votre propre arc, si vous voulez... comme il vous plaira, mais vous ne devez pas le prêter, Monsieur.

C'était le tour de Benjamin. Sa première flèche ne réussit pas ; la seconde fut aussi près que celle d'Alfred.

—Vous n'en avez plus qu'une, dit Monsieur Sestakes : maintenant, tirez-la.

Avant de risquer sa dernière flèche, Benjamin examina prudemment le cordon de son arc; comme il le tirait pour éprouver sa force, il craqua. Monsieur Sestakes frappa des mains avec un rire insultant; mais sa joie

maligne cessa, lorsqu'il vit le prudent Benjamin tirer de sa poche un excellent morceau de corde.

—L'éternelle corde!.. Je proteste, s'écria Alfred! La corde qui liait le paquet de mon oncle!

—Oui, dit Benjamin en l'attachant à son arc, je l'ai mise exprès dans ma poche aujourd'hui, car je pensais que je pourrais en avoir besoin. Il tira son arc pour la troisième et dernière fois.

—Oh! papa, cria Patty en voyant la flèche toucher la marque, elle est la plus près!

—N'est-elle pas la plus près, répéta Benjamin avec transport?

Monsieur Sestakes examina avec inquiétude le coup: il n'y avait pas de doute, Benjamin était victorieux. L'arc de prix lui fut remis, et Alfred, en regardant la corde, s'écria: Que cette corde vous a porté bonheur, Benjamin!

—Peut-être voulez-vous dire qu'il y eut

du bonheur à savoir la garder, dit Monsieur Gresham.

—Ah! dit Alfred, c'est très-vrai, et il peut bien dire : *Qui ne gâte rien, ne manque jamais de rien*... Et c'est une bonne chose d'avoir deux cordes à son arc.

FIN.

LES

BONNES LECTURES.

BIBLIOTHÈQUE

POPULAIRE ET CATHOLIQUE

PAR L'ABBÉ BERNARD

APPROUVÉE

PAR Mgr L'ARCHEVÊQUE D'AVIGNON

(*Ancienne BONNE ANNÉE, honorée d'un Bref de S S PIE IX*)



LE CURÉ

LA PAROISSE ET L'ÉGLISE.



PROPRIÉTÉ DE L'ÉDITEUR.

LES BONNES LECTURES.



LE CURÉ

LA PAROISSE ET L'ÉGLISE.

PAR L. BERNARD.



AVIGNON

Fr. SEGUIN AINÉ, IMPRIMEUR-LIBRAIRE

rue Bouquerie, 13

1853

EXTRAIT du Bref adressé à M. l'abbé Bernard, par S. S. PIE IX, traduit du texte latin.

« .... Très-cher Fils, Nous n'avons pas voulu vous remercier seulement du présent que vous nous avez offert, mais il nous est à cœur de vous féliciter d'une manière particulière de l'œuvre excellente que vous avez entreprise. Combien n'importe-t-il pas à la société et à la Religion de détourner des doctrines perverses et semées parmi le peuple, les ouvriers et les habitants des campagnes? Ce n'est pas seulement en France, mais encore ailleurs, que l'urgence de ce zèle est attestée par les calamités déplorables de notre temps, et par l'audace incroyable avec laquelle une multitude insensée d'hommes dépravés appelle mal ce qui est bien, et bien ce qui est mal. En présence de ces mille erreurs si graves, rien n'est plus nécessaire que d'évangéliser les pauvres et les simples, afin qu'ils marchent dans les voies de la justice et qu'ils persévèrent dans l'exacte observation des commandements de Dieu et de l'Église. »

« C'est donc avec une faveur méritée que les évêques de France ont recommandé votre entreprise. Ne doutez point, cher Fils, du fruit qui peut résulter de vos travaux secondés par la grâce de Dieu. Pour vous donner un témoignage permanent de Notre bienveillance, Nous vous adressons, avec l'expression de nos sentiments, une médaille en argent, frappée à Notre effigie. En même temps, nous prions bien humblement Dieu, de qui vient tout don parfait, afin qu'il soutienne par le secours toujours présent de sa grâce, le dessein pieux qu'il vous a inspiré. Comme augure de ce précieux secours et comme gage de Notre paternelle affection, Nous vous donnons, cher Fils, avec toute l'effusion de Notre cœur, la Bénédiction Apostolique. »

« Donné à Gaëte, le 30 juin 1849, de notre Pontificat, l'an IV. »

« PIUS P. P. IX. »

PRÉFACE.

Ce volume, ainsi que l'indique son titre, ne traite pas d'un sujet unique, mais il renferme des considérations et des avis divers sur des sujets distincts. Toutefois, l'unité qui semble manquer au livre dans sa forme pour ainsi dire extérieure, se retrouve dans l'ordre d'idées qui unit et confond la paroisse, le curé et l'église. Ces trois choses en effet sont inséparables, et ne sont pas conçues l'une sans l'autre.

Ceux qui cherchent avant tout dans un livre l'application des préceptes sur l'art d'écrire, ne trouveront pas celui-ci de leur goût.

Il y a en effet bien des disparates dans ces chapitres si peu liés ensemble, si dissemblables de ton, de couleur, de style. Mais nous n'avons pas rassemblé ces matériaux pour le plaisir littéraire des humanistes.

Ceux qui demandent principalement à un livre d'intéresser, d'être utile, accueilleront celui-ci avec faveur, et s'inquiéteront peu si les préceptes de la rhétorique y sont négligés, pourvu qu'ils y trouvent profit pour leur esprit. Or, il est certain qu'on s'adresse aux sentiments les plus profonds, qu'on éveille les plus religieuses émotions quand on parle de la paroisse, de l'église de paroisse, du curé de la paroisse; et c'est servir la religion que d'appeler l'attention réfléchie des hommes sur les motifs pieux qui, sans que nous nous en rendions compte, nous attachent, par un lien que la religion elle-même a formé, à ces trois mots, à ces trois signes de la vie catholique. On sera plus chrétien, on sera plus docile à la voix du

pasteur, plus exact aux offices de la paroisse, plus fidèle au respect dû au lieu saint, quand on comprendra mieux les grands avantages qui en résultent, et les bénédictions particulières que Dieu a attachées à ces devoirs pieusement remplis.

LA PAROISSE, LE CURÉ ET L'ÉGLISE.

—

Ces trois noms, la Paroisse, le Curé et l'Église, expriment une des institutions les plus admirables du catholicisme, même en ne l'envisageant que du point de vue humain; ils sont associés et comme fondus avec les sentiments les plus tendres et les plus tenaces de notre cœur; ils réveillent toutes les impressions que font naître l'idée de famille, d'amis, de patrie, les rapports de pères à enfants, les souvenirs de maison paternelle et de douce société avec des frères. Tant avocat de village soit-on, tant demi-collé-

gien incrédule affectât-on de se montrer, on ne se défend jamais d'une secrète émotion, lorsqu'après une longue absence, on revient à la paroisse qui nous a vus naître, lorsqu'on revoit le pasteur qui a catéchisé, béni, aimé notre enfance, et l'église où notre âme s'est épanouie aux premiers rayons de la foi et de la piété. Qu'on ne dise pas que cette intime saisissement résulte de l'habitude et des impressions ineffaçables de l'enfance. Non, l'habitude ne garde pas, après bien des années, un empire si irrésistible. On ne tient pas ainsi du fond de ses entrailles à la commune, au maire et à l'hôtel municipal de son village. Il y a plus, la commune et la municipalité ne sont entrées dans les mœurs qu'en se calquant sur la paroisse, en s'adossant en quelque sorte à l'église, en modelant la magistrature civile sur le plan de la magistrature morale du curé. La paroisse a fait la commune, et c'est tellement vrai que partout où, par suite de délimita-

tions de territoire, on a supprimé d'anciennes paroisses en les incorporant à d'autres, l'antique esprit paroissial a survécu. Les habitants ne se sont jamais assimilés à leurs nouveaux co-paroissiens ; ils se soumettent au fait, mais ils conservent l'espoir de relever leur presbytère et la gloire de leur pauvre église déserte et abandonnée. Ils célèbrent en famille la fête de l'ancien patron ; ils gardent leurs traditions particulières ; ils pratiquent les dévotions jadis en honneur dans la paroisse ; ils sont toujours *paroissiens* de la paroisse dont le nom effacé de la carte reste vivant dans le respect et les regrets de tous. Vainement on a renversé les niches des Saints : la piété a protégé les débris mutilés des statues vénérées, et a conservé un culte de faveur aux Saints protecteurs du hameau. Vainement on a dispersé les pierres de l'antique chapelle : on les a recueillies et relevées avec un soin filial, et l'on vient encore prier sur ses ruines. Ce

phénomène moral a sa raison dans cette observation profonde de Saint Ambroise : « La nature n'aime pas si fortement que la grâce. » Or, c'est la grâce divine qui forme dans les cœurs l'amour qui nous attache si fortement à notre patrie, à notre domicile spirituel.

La paroisse en effet est comme le domicile, comme la famille des âmes; elle rend sensible la fraternité chrétienne; elle donne en quelque sorte une forme palpable à la doctrine si touchante de la communion des Saints. Le curé est le père de cette famille : aussi Dieu lui a fait un cœur de père, lui a inspiré des tendresses de père. Les paroissiens sont ses brebis ; il les appelle *mes frères*, *mes enfants ;* sa parole a un accent de sincérité et d'affection qui émeut. Ces frères, ces enfants sont les petits , les grands, les pauvres , les riches ; tous se voient, se rencontrent , apprennent à se connaître dans ces réunions de la famille chrétienne. On s'y

entretient des intérêts de la communauté; le curé, le père parle des pauvres à ses enfants riches ; il distribue les encouragements, les félicitations ou les reproches, selon que les paroissiens ont été sages. Il s'établit ainsi un rapprochement, une réciprocité de confiance, une communauté d'esprit et d'intérêt entre tous. Tout ce qui touche à l'honneur ou à la confusion de la paroisse dans un de ses membres ou dans une action d'éclat, devient un point d'honneur ou de honte pour tous. En signe de cette égalité chrétienne, de cet esprit de famille devant lequel s'effacent toutes les distinctions de grands et de petits, tous les dimanches, le pain, bénit par le curé, est partagé entre tous les paroissiens réunis, qui font ainsi profession d'être enfants de la même famille, nourris à la même table. Aussi, quoiqu'on aime le prochain en général, on aime d'une affection particulière le prochain de sa paroisse; quoiqu'on ait des pitiés pour toutes les misères, on est plus

sensible et plus généreux quand il s'agit de soulager les pauvres de sa paroisse. Ce sont des frères, ils sont les enfants de Monsieur le curé. Les morts eux-mêmes ont leur part de ces affections entretenues, fomentées, sanctifiées par l'esprit paroissial. Le souvenir des absents s'efface bien vite devant les préoccupations de la vie matérielle, et si l'absent est pauvre, s'il est sans famille, qui entendra son dernier soupir? qui pensera à lui, le lendemain de son trépas? La religion a pourvu à ces délaissements de l'ingratitude ou de l'indifférence humaine. Tous les dimanches, le curé invoquera la charité des paroissiens sur les malades et les agonisants, et les recommandera aux pieuses compassions de l'assistance; il éveillera la pensée des morts, et par le long appel des noms de ceux qui, dans l'année, ont quitté la terre, il fera vivre leur image et leur mémoire dans les prières et les cœurs des paroissiens. Cette touchante évocation des morts, ce rappel

de ceux qui ont quitté la vie, entretient la dilection, plus forte que la mort.

Comme si ce n'était pas assez, la religion, par une attention maternelle, abrite et garde à l'ombre de l'église paroissiale les générations endormies dans le Seigneur ; et avant d'aller prendre place dans l'assemblée des vivants, le voisin, le fils, l'époux, le père, fouleront la terre qui couvre les cendres de ceux qu'ils ont pleurés. Qui ne comprend quelles racines profondes ces circonstances réunies doivent jeter au fond des âmes ?

C'est dans l'église et sous l'influence des bénédictions et du ministère du curé que ces scènes se passent, que la fusion des âmes s'opère, et que l'on apprend à se connaître et à s'aimer à la vie et à la mort. Mais l'église n'est pas seulement le témoin et l'asile de la famille chrétienne, elle est aussi la confidente de tous les mouvements et de tous les secrets de notre vie spirituelle. Nouveaux-nés, elle nous a ouvert ses portes ; elle a reçu les ser-

ments de ceux qui répondaient pour nous; là nous avons été régénérés par le baptême, nous avons reçu notre nom et notre titre dans la milice sainte; enfants, nous sommes venus là nous asseoir sur les bancs du catéchisme, et nous avons été instruits par le curé dans la science du bien. Nous avons senti, sous les aimables incitations du pasteur, une pieuse émulation pour la vertu. Là, nos mères nous ont amenés au pied des autels constellés de cierges, émaillés de fleurs, et nous avons été mus d'un indéfinissable saisissement de respect et de recueillement, devant la foule prosternée et adorant le Dieu dont ce spectacle nous faisait pressentir la grandeur et la majesté. Là, nous avons senti, pour ainsi dire, les premières caresses de la piété; dans cette chapelle, nous avons goûté le charme de la prière et les consolations recueillies dans de mystérieux entretiens avec Dieu et les Saints. Ici, c'est la table sainte et les ineffables

délices dont elle enivre l'âme ; là, le saint tribunal où si souvent nous avons apporté une conscience désolée, où la charitable parole du ministre de Jésus-Christ a excité en nous de saintes terreurs, a ouvert notre confiance à la miséricorde, et nous a ensuite relevés et transformés par l'absolution. Là, nous sommes venus conduire le deuil de nos amis et de nos proches, là nous viendrons à la suite des générations faire notre dernière station sur la terre, comme nous y avons fait la première. Entre ces deux termes de la naissance et de la mort, qui commencent à l'église et y aboutissent, aucun acte important de la vie ne s'est accompli sans avoir été préparé et consacré devant l'humble autel confident des vœux angéliques des vierges, des serments des époux, des secrets, des sollicitudes des mères et des enfants, des intérêts spirituels et temporels de toutes les familles. Chaque dalle du parvis est empreinte d'un souvenir qui va au cœur, cha-

que pierre a une voix, un reproche ou une consolation à répéter. Il n'est pas jusqu'à la cloche qui chante les joies de la communauté et pleure ses douleurs, qui n'ait pour le paroissien une expression que jamais les grandes volées des grandes cathédrales ne sauraient si bien rendre.

Demandons-le à l'enfant du hameau qui a quitté le toit paternel pendant sept ans, et qui revient y déposer les armes bravement portées au service de son pays. Il a parcouru bien des provinces; il a vu de magnifiques églises; il a entendu d'éloquents missionnaires; il a assisté à de splendides cérémonies religieuses; mais rien n'a effacé, rien n'a surpassé dans son estime l'église de son village, le curé de son village, les fêtes de son village. Il en a emporté l'image comme le type, le modèle auquel il compare tout ce qu'il voit. S'il ne trouve pas quelques ressemblances entre ces magnificences extérieures et ce que j'appellerai la magnificence d'idée et de senti-

ment qu'il attribue à tout ce qui tient à la paroisse, il dira : C'est beau, mais ce n'est pas comme chez nous. Si, au contraire, il retrouve quelque chose du *chez nous* dans la parole, dans l'air du prêtre, dans la disposition des lieux, dans l'aspect d'une chapelle, dans la solennité qui se célèbre, son cœur tressaille, il est dominé par le prestige de sa paroisse : il entend, il voit encore tout ce qui a saintement charmé son cœur dans la religion. Il s'arrête, et écoute, dans un tendre recueillement, la cloche qui tinte l'*Angelus* comme le tintait la cloche de sa paroisse ; et sa pensée le quitte et s'en va prier à la porte de l'église de son village. Jeune homme, il a pu désoler le zèle de son pasteur, et par de fausses bravades, insulter à ses cheveux blancs, redire insolemment les injures que les avocats de village n'épargnent pas au prêtre, mais son cœur démentait ces insolences que lui dictaient des passions grossières ou une sotte gloriole d'in-

dépendance. Lorsqu'il a été isolé de l'entourage mauvais et de l'influence des amis de cabaret, lorsqu'il a été en face de la vie d'étapes, il n'a pas eu d'effort pour se rattacher à son curé comme à son meilleur ami; il en a fait son correspondant et son entremetteur entre lui et sa famille; il a toujours un mot de reconnaissance à porter à son curé à la fin de ses lettres. C'est le curé qui écrit les lettres de la mère au jeune militaire, qui lui apprend la chronique du village, et mêle à ses récits des avis toujours bien reçus.

Je répète que cet attachement qui forme, entre le paroissien, le pasteur et l'église, un si intime rapport, n'est pas un fait purement humain : il vient de Dieu, il entre dans les vues de Dieu, comme moyen de contenir plus fortement les peuples dans l'esprit de foi, de piété, de charité, de zèle. Une bénédiction particulière suit la mission du curé; il est pasteur, il a une juridiction

propre, un troupeau confié à sa garde; l'Église le lui a donné, Dieu lui en demandera compte. La brebis du troupeau qui se sépare, qui va ailleurs chercher son pâturage, est indocile ou révoltée; elle manque à ce qu'elle doit de soumission au père de la communauté chrétienne, et d'édification aux frères de sa famille spirituelle. Le Chrétien qui s'émancipe est, dans l'ordre religieux, ce qu'est dans l'ordre social le nomade, le vagabond, sans domicile, homme sans affection et sans paix.

De ces considérations générales et prises d'un point de vue même naturel, il résulte que nous avons des devoirs particuliers à remplir envers la paroisse, envers le curé et l'église de la paroisse.

Je laisse à un Saint, qui alliait si bien la doctrine à l'onction de la parole, de rappeler ces devoirs en détail. Voici comment Saint François de Sales les expose dans le traité qu'il a fait à ce sujet, en s'adressant à

l'âme chrétienne sous le nom dc Pasithée.

Je craindrais de faner les fleurs de ce style si frais et si suave, et d'affaiblir la puissance de raison et de sentiment dont cet ouvrage du grand Saint est empreint, si je lui ôtais sa teinte admirable de candeur naïve, dont le purisme de notre langue actuelle ne peut égaler ni l'énergie, ni l'onction, ni le charme. Je cite donc textuellement.

DES DEVOIRS DES PAROISSIENS ENVERS LEUR ÉGLISE.

§. I.

Le saint Concile de Trente parle ainsi : « Que les évêques admonestent soigneuse-« ment les peuples de fréquenter leurs pa-« roisses au moins ès jours de dimanches et « de fêtes. » Et en un autre lieu, il commande aux pères et aux mères, avec menace de malédiction aux négligents, d'amener leurs enfants aux paroisses ès jours de dimanches pour y entendre le catéchisme, et y être instruits en la doctrine chrétienne ; et encore en un autre endroit, il enjoint expressément à tous les prédicateurs, tant séculiers

que cloîtrés, d'exhorter les peuples de rendre l'assiduité et bon exemple à leurs paroisses, de reconnaître leurs curés et pasteurs, et de leur rendre les honneurs et devoirs que les enfants bien nés défèrent à leurs pères, selon que dit l'Apôtre : « Obéissez à vos su« périeurs spirituels, car ils sont établis « pour veiller sur vous, comme ayant à ren« dre compte de vos âmes. »

§. II.

L'ordre de la hiérarchie.

Fondé sur ces trois pilotis, permettez, Pasithée, que, fomentant en vous la bénignité pieuse de la bonne volonté d'une fille de Sion, j'y édifie et hausse les murailles de Jérusalem, c'est-à-dire de la cité de paix et de concorde. L'ordre de la hiérarchie de l'Église, contre lequel les portes de l'enfer ne prévaudront jamais, est établi sur trois pivots que voici. Tous les laïques et séculiers sont commis pour le gouvernement et la conduite

de leurs âmes aux curés, qui sont leurs pasteurs immédiats et leurs pères. Les curés sont sous le régime des évêques, et tous, tant les prélats que les curés, que les peuples, et généralement tous les Chrétiens, de quelque qualité et condition qu'ils soient, sont rangés sous la houlette de Saint Pierre, et de son successeur le Souverain Pontife, de l'autorité duquel nul Chrétien, s'il ne tombe dans l'hérésie ou dans le schisme, ne se peut exempter. Les curés sont donc pères des peuples ; les évêques, successeurs des apôtres, en sont les grands-pères, d'où vient que les apôtres en leurs épîtres appellent les Chrétiens du nom de leurs petits enfants, et par tendresse de cœur, et pour témoigner leur prééminence sur les prêtres et pasteurs inférieurs. Et c'est à eux que s'adressent ces paroles apostoliques : « Prenez garde à vous et à vos troupeaux, parce que Dieu vous a constitués évêques pour gouverner son Église. » Quant à notre Saint-Père, il est comme

l'aïeul, gouvernant l'Église universelle qui lui est commise par les évêques. Comme les évêques conduisent leurs diocèses par les curés, c'est lui qui a la plénitude de puissance comme vicaire de Jésus-Christ, prince des pasteurs et évêque de nos âmes, comme successeur de Saint Pierre, prince des apôtres, et comme chef visible de l'Église. C'est à ces trois sortes de pasteurs, aux premiers par tout le rond de la terre, aux seconds dans leurs diocèses, aux troisièmes dans leurs paroisses, qu'il appartient de dire en chaire aux peuples : Mes enfants, — et que les peuples doivent honorer, selon leurs divers rangs, comme pères, car c'est à eux que se rapporte toute la charge des âmes, eux qui portent le poids de la chaleur et du jour, eux qui composent cette hiérarchie que notre Sauveur a dressée en son Église par le prix de son sang. Pasithée, comme chrétienne et fille de l'Église, révérez le Saint-Père, qui en est le chef; priez Dieu qu'il l'illumine, le

conduise, le fortifie et l'assiste au soutien de cette importante charge, et sous laquelle se courberaient ces esprits qui portent le monde, vu que le saint Concile appelle seulement le faix de l'épiscopat un fardeau redoutable aux épaules d'un ange ! Regardez votre évêque comme votre grand-père ; mais le curé du lieu où vous résidez doit être tendrement et respectueusement considéré comme père par tous ceux qui font profession, comme vous, de la dévotion civile.

§. III.

Les pouvoirs de l'Église, ou les bras de l'Église.

L'état pastoral est donc le bras droit de l'Église, sous lequel sont tous les enfants de Jacob et de Joseph, les vrais Israélites, appelés pour cela les enfants de la droite. C'est ce bras, c'est cette droite qui les achemine à leur salut. Mais l'Église n'est pas manchote : elle a un autre puissant bras (si que

comme un Aod elle est ambidextre), qui est le bras conventuel avec lequel elle opère puissamment et fait de beaux exploits. Pasithée, si vous êtes soutenue de ces deux bras, vous cheminerez avec beaucoup de sûreté et sans vous froisser au chemin de cette vie. Que vous serez heureuse si vous pouvez dire avec l'Épouse : « Sa gauche est sous ma tête, sur laquelle je m'appuie, et sa droite m'embrasse avec beaucoup de suavité! » Si vous dormez entre ces deux clergés avec la simplicité et la charité, dénotées par l'argent et l'or de la colombe du Psalmiste, sans doute vous jouirez d'une profonde paix et de plusieurs bénédictions; et c'est pour vous conduire réglément en cette navigation que je vous ai dressé ce discours.

§. IV

L'ordre de la charité.

Le roi de mon cœur, dit l'amante sacrée,

m'a introduite dans ses celliers, qui sont les lieux de piété, et là, il a ordonné sa charité en moi. La charité, Pasithée, est la mère de l'ordre, car hors de la charité, il n'y a que confusion ; et parce qu'il n'y a point de charité en enfer, pour ce il n'y a nul ordre, mais au contraire, une horreur perpétuelle. Or comme l'ordre de la charité en la dévotion claustrale veut que les cloîtriers aiment et honorent les autres compagnies conventuelles, comme fille, d'une même mère, la sainte Église, branches d'un même tronc et ruisseaux d'une même source, mais qu'ils chérissent d'une même dilection de préférence particulière l'ordre auquel ils sont enrôlés : aussi en la dévotion civile, il faut honorer tous les diocèses, et tous les curés, et tous les prélats : les curés en général, parce qu'ils sont membres d'un même corps mystique de Jésus-Christ, devant lequel il n'y a point d'acception de personne ; mais il faut chérir d'un amour de préférence et de préé-

minence singulière son prélat propre et son diocèse, son curé et sa paroisse : car nous leur touchons de plus près et leur appartenons plus précisément. Il en est de l'amour comme de l'honneur : selon les rangs le respect se varie, et de même l'amour s'étend et se raccourcit selon l'éloignement ou la proximité. Il est vrai qu'il faut aimer le prochain comme soi-même ; mais tout ainsi qu'en s'aimant soi-même universellement, on a néanmoins un soin plus particulier de l'œil que de la jambe, de la tête que du bras, du cœur que du pied, de l'estomac que des épaules, de même on aime autrement un père qu'une mère, une mère qu'un frère ou une sœur ; ceux-ci autrement qu'un cousin ou un parent plus éloigné ; autrement un compatriote qu'un étranger; un voisin, un associé, un allié, qu'un pèlerin, un passant, un inconnu ; et cela, non-seulement sans offenser la charité, mais selon l'ordre de la charité même.

§. V.

L'amour de la paroisse.

Suivant lequel, Pasithée, vous devez aimer d'un amour, et amour de prééminence singulière, votre paroisse sur toutes les églises, fût-elle la plus pauvre, la plus misérable, la plus incommode, la plus désagréable de l'univers; car, comme dit un philosophe ancien, chacun aime son pays, non pour être beau, riche, délicieux, mais pour être sien, comme chaque oiseau se plaît en son nid. Il en est des pasteurs comme des princes (aussi sont-ce ceux-là que Dieu a constitués princes sur la terre pour y annoncer son nom.) Il les faut désirer bons, mais tels qu'ils sont, il les faut recevoir et supporter. Nous aimons nos pères et mères selon la nature tels qu'ils soient, contrefaits, vieux, pauvres; fâcheux, imparfaits : ce sont toujours nos pères, et nous sommes leurs enfants; et bien

qu'ils paraissent aux yeux d'un chacun non pas aux nôtres, si quelqu'un les représente même selon la vérité, nous le prenons au point d'honneur. Comportons-nous de même envers nos pères spirituels et pasteurs de nos âmes, et nous voilà parfaits Chrétiens. Nous n'irons point de cette façon glosant sur leurs actions; nous prendrons en bonne part leurs remontrances ; en nos nécessités spirituelles, nous aurons recours à eux, comme le petit poussin sous l'aile de la poule ; nous aurons créance en leurs conseils, confiance en leur fidélité, et une révérence filiale envers leurs personnes vénérables et sacrées. Nous nous plairons aux offices qu'ils célèbrent, à recevoir les sacrements de leurs mains, à assister à leurs messes, à leurs prônes, à leurs sermons, sans nous dégoûter d'entendre toujours un même homme. Nous ouïrons volontiers la voix de notre pasteur; nous ferons résonner la nôtre à ses oreilles; nous lui ferons voir la face de notre intérieur,

afin qu'il connaisse le visage de son ouaille. Bref, nous lui rendrons les devoirs que la piété exige des enfants envers leurs pères, et pères bien-aimés. Si nous chérissons la paroisse, qui est son épouse, comme notre mère, nous en aimerons l'ornement et la beauté, car c'est le déshonneur d'un enfant à qui Dieu a donné des biens, de voir ses parents mal en ordre, les pouvant mettre en meilleur équipage. Nous ferons tout le bien que nos facultés nous pourront permettre ; nous y rendrons, par l'assiduité de notre assistance, le bon exemple que nous devons à nos frères chrétiens, ne donnant à aucun occasion de se scandaliser ou offenser de notre absence. Les voies de Sion ne pleureront point sur nous, parce que nous comparaîtrons dévotement à toutes les solennités.

Et surtout, nous aimerons singulièrement nos messes paroissiales; nous passerons légèrement sur quelques petites incommodités

qui y paraissent être pour la foule et la presse dans les grandes villes, pour la rudesse et rusticité dans les villages; tout cela nous sera doux à supporter, si nous aimons cette Rachel, et pour la préférer à toutes les autres messes privées et particulières (non certes quant au sacrifice et à la consécration, car toutes en cela sont semblables.) Nous jetterons l'œil sur les circonstances qui l'environnent et qui l'accompagnent, telles que celles-ci remarquées par le grand Saint Charles, en son quatrième concile provincial: 1° l'exemple que nous devons à nos comparoissiens. 2° Le chant de toute l'assémblée, qui émeut grandement à la piété. 3° Le prône. 4° La remontrance du pasteur. 5° La doctrine chrétienne souverainement proposée, qui consiste en lá foi, en la loi, en l'oraison et ès sacrements. 6° Les avertissements qui sont faits touchant les règlements dressés par les évêques, la lecture de leurs ordonnances ou des bulles des Souve-

rains Pontifes sur la police ecclésiastique. 7° Les prières générales pour toutes sortes de personnes. 8° La déclaration des bancs de mariage. 9° La recommandation des malades ou des trépassés. 10° Celle des nécessiteux, principalement de la paroisse, qui sont appelés *domestiques de la foi.* 11° Les avertissements des solennités, des indulgences, des jubilés. 12° La reconnaissance du pasteur, et l'union de nos prières avec celles de son sacrifice. 13° Le pain bénit. 14° L'eau bénite publique. 15° Le concours, la coopération et la contribution que nous faisons de nos biens spirituels et temporels avec nos frères et prochain. 16° La procession. 17° La communion, ou spirituelle, ou sacramentelle, à la table commune où tous sont invités. 18° L'union des cœurs et des âmes sur le modèle de celle des premiers croyants. 19° La bénédiction générale du pasteur, par laquelle découlent mille biens sur toute la bergerie, et plusieurs autres semblables grâces et singu-

larités que le Saint-Esprit vous peut faire découvrir en cette sainte action.

J'omets plusieurs autres avantages par lesquels, entre les églises particulières, votre paroisse peut obtenir le haut bout en votre estime, pour ne remettre devant vos yeux que cette considération, qu'elle est votre mère, et les autres vos sœurs. Vous pouvez souhaiter tout bonheur aux autres, et leur dire qu'elles croissent en mille milliers de bénédictions, comme firent les enfants de Phatuel à leur sœur Rebecca; mais il convient de dire à celle-ci ce que Salomon dit à Bersabée : « Demandez, ma mère, car quand il serait question de la moitié de mon royaume, il ne m'est pas loisible de contrister votre visage. » Tout au plus les autres ne peuvent être que vos nourrices, et vous traiter avec plus de délicatesse et de mignardise, et vous donner à repaître d'un lait gracieux et salutaire, en vous rendant semblables à

ces petits chevreuils séparés de leurs mères qui paissent parmi les lis. Mais tout ainsi que des agneaux qui commencent à brouter l'herbe, savent bien, le soir, quand les brebis reviennent du pâturage au parc, démêler leurs mères et s'attacher à leurs mamelles, de même, après que vous aurez çà et là, ès autres églises, recueilli bien des fleurs, soit de bon exemple, soit d'instruction, soit de direction, soit de prédication, soit d'indulgences, eu en quelqu'autre manière, si vous faudra-t-il toujours revenir à la ruche de votre paroisse, au banc de votre famille, pour goûter, dans cette cellule de cire, le miel que vous aurez amassé en divers lieux.

En la dévotion monastique, voyez comme les cloîtriers s'attachent à leur ordre, à leurs cloîtres, à leurs monastères, à leurs chœurs; les Bénédictins ne vont point faire l'office chez les Dominicains, ni les Chartreux chez les Frères Mineurs, non qu'ils ne se prisent, chérissent et honorent les uns les autres,

mais parce qu'ils se tiennent chacun chez soi comme des statues en leurs niches. En la dévotion civile, les séculiers ont le même devoir à leurs paroisses, et c'est de là qu'ils sont religieux et soumis en ces lieux à l'ordre hiérarchique.

§. VI.

Obligations des paroissiens envers leur paroisse.

Principalement les maîtres et les maîtresses des familles, qui ont leurs biens, leurs maisons, leurs fortunes et les fonctions de leur état et vacations dans l'enceinte de leurs paroisses, si qu'ils ne peuvent ni ne doivent sans aveu fondé en grande considération passer de l'une à l'autre, sinon quand ils changent d'habitation et de demeure, en cela semblables à cette ânesse sur laquelle triompha le Sauveur, qui paissait autour de l'arbre où elle était attachée; et bien que son petit semblât libre, si était-il plus lié

que la mère, car il tenait d'autant plus fortement que doucement aux chaînes invisibles du lait qui sortait des sources de sa vie. De même encore que les enfants, et serviteurs, et autres, qui ne sont pas en supériorité, semblassent moins astreints aux devoirs des paroisses, si est-ce que le respect que doivent les uns à leurs pères, les autres à leurs maîtres, les lie assez à la suite de ceux desquels ils mangent le pain. Joint qu'ayant un même pasteur, un même Père en Jésus-Christ, la piété et l'ordre de l'Église les obligent à mêmes redevances, nous sommes tous soldats en l'Église militante, les uns qui d'une façon, les autres qui d'une autre, selon les compagnies où nous sommes enrôlés. Il faut que chacune se range sous son étendard, son enseigne, sa cornettte, sa bannière, de peur que, surpris sur les ailes de l'inconstance, on ne nous prenne pour des vagabonds et gens sans aveu. Il se faut ranger sous quelque discipline, de peur que Dieu

ne se courrouce, nous voyant détraqués de la voie de justice, et au train de ces enfants de Bélial qui rompent leur joug, et disent : Non, je ne m'assujettirai point, — comme si cette sujétion avait rien de fâcheux, et comme si ce joug était insuavè et ce fardeau pesant, lequel nous arrête, où déjà nos inclinations nous attachent assez par l'affection que chacun a à ses biens, à sa maison, à ses propres foyers, au lieu de sa résidence ou de sa naissance, vu que la patrie (dont le séjour est toujours agréable) est partout où l'on se trouve commodément.

§. VII.

Recommandation des églises conventuelles.

Mais tandis que je vous presse d'aller à votre paroisse le plus que vous pourrez, ne pensez pas, ma chère Pasithée, que je veuille pour cela oppresser votre franchise, ni jeter un lacs à vos pieds pour vous réduire

en servitude : je sais quelle est la liberté des enfants de Dieu, que Notre-Seigneur nous a acquise, et qu'où est l'esprit de dévotion, là est une grande liberté. Certes, il faut assister à la paroisse ; mais aussi, je vous conseille, pour l'augmentation ou la conservation de votre piété, de fréquenter les églises des monastères ; il faut faire l'un et n'omettre pas l'autre, et accorder de cette façon Marthe avec Marie, Ésaü avec Jacob, Lia avec Rachel. Qui m'a amené ces gens qui fomentent des divisions et des contestations pour je ne sais quel ménage, je ne sais quelle bénédiction, je ne sais quelle mandragore? Non, non, Sara et Agar, Ismaël et Isaac, Pharès et Sara, pourvu qu'ils s'entendent bien, ne sont pas incompatibles. Une âme bien prudente et judicieuse saura bien faire essor sur ces deux ailes, voir de ces deux yeux, tirer l'usage de ces deux bras, de ces deux pieds, de ces deux mains, et mettre ces pas sur ces deux colonnes fondées sur des

bases d'or, c'est-à-dire sur une réciproque dilection.

§. VIII.

Zèle des religieux.

Voyez comme les saints cloîtriers qui pratiquent la dévotion conventuelle en l'état de perfection, fraient le chemin aux dévots séculiers à cette bonne intelligence que leur vie soit retirée et sequestrée du monde, néanmoins ceux qui, par leur institut, ont attention au service du prochain, sortent, par obéissance, de leurs cloîtres, pour venir dedans les cures et paroisses, sous l'aveu des pasteurs, catéchiser, prêcher, confesser, visiter les malades, accorder les différends, secourir les misérables, enseigner les errants, et faire plusieurs semblables œuvres qui édifient merveilleusement bien les fidèles, et qui soulagent extrêmement les curés dans l'exercice de leurs charges. Certes, s'ils voulaient, ils pourraient se tenir dans leurs cellules, va-

quer à la contemplation, s'attacher à leur chœur ou à l'étude, et mener de cette façon une vie plus douce et plus tranquille ; mais la charité de Jésus les presse et les fait sortir de leurs ruches pour aller à la moisson des âmes et opérer leur propre salut, en coopérant à celui des autres, en quoi certes ils sont beaucoup estimables. Bel exemple aux séculiers, maîtres d'eux-mêmes, et qui ne sont pas en vie si sujette et réglée pour leur apprendre qu'après le devoir rendu à leurs paroisses, ils fassent couler au dehors les sources de leurs visites, et partagent les eaux de leur piété parmi les places, c'est-à-dire dans les monastères, les hôpitaux et autres lieux de dévotion, car c'est là qu'ils peuvent semer et recueillir mille biens et moissonner des bénédictions où ils les auraient plantées. Ès uns, ils trouveront mille occasions d'exercer la vertu ; ès autres, des exemples admirables et des conduites et enseignements salutaires. Certes, ce serait se

priver volontairement d'un bien inexplicable et se retrancher de grands moyens d'arriver à la perfection, de ne prendre point langue de ceux qu'on voit s'acheminer au ciel par des voies si droites, que même les adversaires de l'Église catholique ne trouvent que redire en leurs déportements.

§. IX.

Vicissitudes.

Pasithée, en un mot, toute extrémité est vicieuse. Qui voudrait ne bouger des églises des monastères sans jamais aller à sa paroisse, ferait sans doute mieux, s'il était libre, de se tout-à-fait cloîtrer, pour jouir de tant de mérites qui accompagnent la vie régulière ; aussi de se vouloir si précisément attacher à sa paroisse qu'on fuie les monastères comme des écueils, au lieu de les tenir pour des heures de grâces, qui ne voit que c'est se frustrer du saint usage pour lequel les saintes congrégations ont été intro-

duites en l'Église, et aller contre l'intention des pasteurs, qui doivent être bien aises que leurs ouailles, comme celles de Jacob, prennent les couleurs des vertus à la vue de ces baguettes diversifiées, qui sont mises en spectacle à Dieu, aux anges et aux hommes? Croyez-moi, Pasithée, Dieu, qui est riche en miséricorde, est aussi beaucoup plus abondant en bénédictions que n'était Isaac, qui, ayant donné la bénédiction de la primogéniture à Jacob, ne savait plus que départir à Ésaü.

§. X.

Préférence de la paroisse, sans préjudice des monastères.

Encore que la paroisse ait le droit d'aînesse dans les affections de ceux qui pratiquent la dévotion en la vie civile, il ne s'ensuit pas que ceux qui fréquentent les monastères et qui ont des directeurs conventuels, ne fassent bien, pourvu que le mépris

de leurs églises paroissiales n'entre point dans leurs esprits, ce que ne permettront jamais leurs conducteurs, s'ils sont tels qu'ils doivent être; non, non, le roi ni la reine ne sont point fâchés que les moindres gentilshommes et demoiselles se rangent à la suite des grands, et courtisent les princes et les princesses, car il y a des degrés en l'honneur comme en la dilection. L'hommage que l'on doit au souverain n'empêche point la révérence des princes subalternes, et le respect de ceux-ci n'exclut pas le devoir qu'on est obligé de révérer à celui-là.

Un père, pour avoir quelque inclination d'avancer son aîné un peu plus que les autres, ne laisse pas d'aimer tendrement et cordialement ses autres enfants, et de leur procurer toute sorte de biens. Si le cloîtrier aime son ordre par-dessus tous les ordres, pourquoi le dévot séculier n'aimera-il pas sa paroisse plus qu'aucune autre église, puisqu'il y est obligé par tant de devoirs? Il y est né,

ses enfants y naissent ; tous ceux de sa famille y sont faits Chrétiens et régénérés sur les fonts baptismaux ; il naît dans le sein de cette mère, il y passe sa vie, il y meurt, il y reçoit tous les sacrements : car outre les deux réservés aux évêques, l'Ordre et la Confirmation, que les prélats administrent quelquefois dans les paroisses, les cinq autres sont ès mains des curés et pasteurs subalternes. Que si, par priviléges des Souverains Pontifes, quelques ordres cénobitiques ont faculté d'en administrer deux, celui de la Pénitence et de la sainte Eucharistie, ils sont limités sous l'aveu, le consentement, la mission et la permission des Ordinaires et pasteurs, afin que tout se passe avec un bel ordre dans l'Église, comme il est bienséant en la maison de sainteté.

Certes, Abraham n'est pas marri de voir Isaac et Ismaël ensemble, jusqu'à ce que celui-ci vient à heurter et pincer celui-là ; car alors, sur les plaintes du fils et de sa mère, il sait

bien garder Sara et Isaac en sa maison, et renvoyer Agar et Ismaël dans les déserts et parmi les solitudes. Le Saint-Père, comme pasteur universel et Père commun, est bien aise de voir les gens du clergé conspirant unanimement avec les cloîtriers au bien et au salut des âmes; mais quand on en vient aux pointilles, il sait, comme juste dispensateur, et non dissipateur des ministères sacrés, rendre les âmes à ceux à qui elles sont commises, et se servir de son autorité pour édifier, non pour ruiner, non pour renverser, mais pour conserver et maintenir l'ordre que Jésus-Christ, dont il est le vicaire, a établi en son Église pour l'édification de son corps mystique; il sait distinguer les pères des pédaques, les mères des nourrices, les vieilles bandes des nouvelles, et les nouveaux régiments des vieux et entretenus, renvoyant chacun sous son étendard et sa cornette.

§. XI.

De la dévotion principale et de l'accessoire.

La charité est une grande vertu, ains la Reine des vertus ; néanmoins la justice la précède en ordre, d'où vient qu'il est plus expédient de payer ses dettes que de faire des aumônes : car les choses d'obligation vont devant celles d'inclination, pour spécieuses qu'elles soient. Pasithée, rendez vos devoirs à votre paroisse, et puis; visitez et fréquentez les monastères tant qu'il vous plaira. Saint Augustin dit que tout le désordre qui se trouve ès mœurs des hommes provient de ce qu'ils ne veulent qu'user des choses dont il faut jouir, qui sont les spirituelles; et au contraire, ils veulent jouir des temporelles, dont il ne faudrait qu'user. Je dis le même de ce fait, Pasithée: jouissez de votre paroisse ; c'est elle qui vous baptise, qui vous marie, qui vous doit administrer la

Pénitence et la sainte Eucharistie à toute heure, de nuit ou de jour, en tout temps, d'hiver ou d'été, de richesses ou de pauvreté, de santé ou de maladie; c'est elle qui, aux agonies de la mort, vous oint de la dernière onction; c'est elle entre les bras de laquelle, si j'ose dire, vous vivez, vous agissez et vous êtes; c'est à elle que vous êtes hipothéquée par tant de bons offices qui ne vous y peuvent ni doivent être donnés; et usez néanmoins des autres églises selon les occurrences de piété qui se présentent en la vie, et durant votre temps, faites comme l'abeille qui baise, flaire, suce les roses, les œillets, les lis et mille autres fleurs, mais qui s'attache principalement au thym, herbe amère et de peu d'apparence, mais néanmoins qui lui sert plus que toutes les autres à la composition de son miel.

§. XII.

Exhortation à l'union, à la concorde et à la paix.

Gardez-vous bien de vous jeter, comme Dina ou comme Thamar, à quartier de l'ordre établi en l'Église, car celui qui dissipera cette haie sera sans doute mordu par le serpent. Malheur à ceux qui sursèment l'ivraie dans le champ du grand-père de famille, qui excitent, par leurs partialités, des discordes entre les frères, lesquels, au contraire, suivant le conseil de l'Apôtre, se doivent prévenir les uns les autres par une charité fraternelle, et se dire : Mon peuple est votre peuple, tout ce qui est mien est vôtre ! Vivons en une sainte union de cœur et une sacrée communauté de fonctions ; servons au Seigneur en l'unité de la foi dans un lien de paix ; et vous, Pasithée, ayez paix avec un chacun, et le Dieu de paix sera avec vous ; écartez-vous de ces esprits turbulents

qui pensent bâtir le temple avec le marteau et la scie; fuyez comme une abeille ces lieux où se font les rabattements des échos, car le Saint-Esprit n'habite point parmi les contentieux et les noises; et souvenez-vous que, pour être parfaitement dévote, vous vous devez soumettre à toute créature pour l'amour de Jésus, lequel soit béni à jamais!

RÉPONSES

A QUELQUES PRÉTEXTES ALLÉGUÉS POUR SE DISPENSER D'ALLER A LA PAROISSE.

—

Il ne devrait rien y avoir à dire, après Saint François de Salles, sur nos devoirs envers notre paroisse et notre curé, du point de vue de la foi. Le curé est notre pasteur, notre père, notre guide, dans l'ordre de la vie spirituelle ; nos âmes sont à sa charge ; l'Église l'en rend responsable ; elle nous a donnés à lui, et nous résistons à l'Église, nous sommes révoltés, toutes les fois que nous

prétendons nous soustraire à l'autorité du pasteur, et que nous nous faisons presque gloire de déserter l'église paroissiale.

Notre-Seigneur Jésus-Christ posait deux conditions corrélatives entre le pasteur et le troupeau : « Je connais mes brebis, disait-il, et mes brebis me connaissent. » Les brebis qui fuient le pasteur, qui se font un jeu de le dénigrer, ne le connaissent pas, ne marchent pas à sa suite.

Le Pasteur suprême donnait une autre signe pour reconnaître ses vraies brebis : « Elles entendent ma voix. » Entendent-elles la voix de leur pasteur les brebis qui sortent de la bergerie, et vont écouter ailleurs habituellement ?

Tout ceci est de simple et vulgaire bon sens : mais le mauvais esprit a des ressources de chicanes sans fin.

On dit : Notre curé ne prêche pas bien. —Ce n'est pas là le vrai motif : tel, et les au-

tres dont vous raffolez, ne prêchent pas mieux ni aussi bien. Puis, n'allez-vous au sermon, à l'instruction que pour entendre de douce-reuses paroles, des façons de reproches tournées avec amabilité? Attribuez-vous l'efficacité de la parole divine à l'art du prédicateur ? Croyez-vous que la grâce attachée à la mission spéciale de votre curé, n'a pas la puissance de vous toucher aussi bien que la vigueur du geste, de la voix et de l'éloquence du premier diseur du monde ? Suivez les cours d'instructions qu'il vous est donné d'entendre, c'est très-louable, mais que cela ne vons dispense pas de prendre votre part dans les avis du curé.

On dit encore : — Mais partout où j'entends la messe, partout où j'assiste à un sermon, j'assiste au même sacrifice que celui célébré dans ma paroisse, j'écoute la voix de Jésus-Christ.

Sans doute, c'est partout le même sacri-

fice et partout la parole de Jésus-Christ, mais il ne suffit pas d'assister à ce sacrifice ni d'entendre cette parole en quelque lieu que ce soit et en tout temps. L'Église nous a assigné un lieu particulier où, à moins de légitimes empêchements, elle veut que nous assistions au saint sacrifice; elle nous a donné un guide particulier dont elle veut que nous recevions la direction et les conseils, en ce qui touche à l'ordre de la paroisse.

Je sais qu'on peut disputer, et demander où est cet ordre exprès de l'Église. Je parle à des personnes qui sont ou qui ont désir d'être sincèrement chrétiennes, et qui recherchent la vraie piété. Il n'est pas nécessaire de démontrer à ces âmes qu'il y a un commandement positif, c'est assez de leur montrer le vœu de l'Église. Le curé a charge d'âmes, il est le représentant de Jésus-Christ dans la paroisse, il est le pouvoir spirituel ordinaire, il a juridiction sur tous ses paroissiens. Est-

ce lui qui s'est ingéré de lui-même ? est-il un intrus? Non. Il a reçu sa mission de l'évêque, il exerce une juridiction tracée par l'Église. Comprendrait-on que l'Église eût imposé au pasteur la charge de tous, la responsabilité de tous, et qu'en même temps, elle eût dispensé les paroissiens de s'unir au curé, de l'écouter et de l'entendre? Comprendrait-on qu'on satisfît au vœu de l'Église, en recevant la communion paschale dans la paroisse, et en faisant une seule fois dans l'an acte de présence à la paroisse? On ne nomme pas un capitaine pour commander à des soldats qui seraient maîtres d'aller prendre ailleurs le mot d'ordre.

La désertion des paroissiens qui vont habituellement aux offices et aux dévotions des paroisses étrangères, ou qui se retirent, en troupeau choisi, dans les cachettes des chapelles privées, n'est pas seulement désobéissance à l'ordre établi et mépris de l'autorité, elle a d'autres suites plus déplorables.

Quand le vide se fait dans la paroisse où viennent les artisans, les pauvres, les hommes qui vivent à la sueur de leur front, et sur qui l'exemple a une si grande influence, on leur laisse croire que la religion n'est bonne que pour eux; que c'est un fardeau que les plus éclairés secouent aisément. Telles et telles personnes qu'ils sont habitués à considérer comme des modèles de prudence et de sagesse, ne mettent jamais les pieds à l'église: ils quitteront l'église, ils abandonneront la messe pour le cabaret, le prône pour les mauvaises compagnies. Car ils n'iront pas chercher dans les autres églises ceux qu'ils n'aperçoivent plus dans la leur, et dont la présence aurait encouragé leur foi et soutenu leurs pieuses habitudes.

Quand il n'y aurait pas d'autres motifs d'être exacts aux offices de la paroisse, ou au moins de ne pas les abandonner habituellement pour des fantaisies et des caprices de dévotion particulière, cette considération

devrait seule déterminer les plus récalcitrants.

Qu'on ne répète pas la série de méchantes récriminations derrière lesquelles on retranche ses entêtements. C'est la coutume ordinaire des récalcitrants de prêter toutes les perfections au prêtre de leur choix, et tous les défauts au prêtre dont ils déclinent la juridiction. Dévotion à l'homme, et non dévotion à Dieu ! Ce désordre régnait déjà du temps de Saint Paul. Les uns disaient qu'ils étaient à Paul, d'autres à Apollo. L'Apôtre reprenait : « Eh quoi ! Jésus-Christ « est-il donc divisé? Paul et Apollo ne sont-« ils pas les ministres du même Maître? « Avez-vous été baptisés au nom de Paul « ou au nom d'Apollo ? N'êtes-vous pas bap-« tisés au nom de Jésus-Christ? Quant à moi, « je suis à Jésus-Christ. » Si elles étaient à Jésus-Christ avant tout, les personnes qui font métier de dévorer des prêtres dans leurs conversations, entre l'action de grâce qu'el-

les ont faite le matin et leur lecture spirituelle du soir; si elles se souvenaient que Jésus-Christ n'est pas divisé dans ses ministres, mais que son pouvoir, sa grâce, sa représentation sont vivants dans tous, seraient-elles si animées, si violentes et si injustes? Dire du bien de l'un, exagérer même ses vertus, n'est pas un mal; mais dénigrer l'autre, le calomnier, l'insulter, le décrier, est un mal très-grave. Le prêtre n'est pas excepté de la loi de charité qui oblige envers le prochain, et rien ne légitime les pieuses médisances accompagnées de grosses calomnies contre lui. Le prêtre est ministre de Jésus-Christ, et à ce titre, il a droit à des égards filials. Le prêtre eût-il une part trop abondante dans les misères des enfants d'Adam, misères dont nul n'est exempt, le fidèle devrait les couvrir de son silence, comme Constantin les eût voilées sous son manteau. Le prêtre est père, et l'histoire de Cham maudit nous apprend comment Dieu punit ceux qui révèlent les

turpitudes de leur père. J'ai supposé qu'il puisse y avoir vraiment quelque chose à dire, mais j'ai hâte d'ajouter que toujours la malignité invente les trois quarts des accusations, et grossit les plus légers défauts, sans tenir compte des plus incontestables vertus.

Certainement l'esprit de piété ne s'allie pas avec ces acrimonies de langue : les simples en sont scandalisés, la paix en est troublée ; l'autorité du prêtre en est affaiblie auprès des âmes qu'il est chargé de conduire ; la soumission, le respect aux choses saintes sont diminuées dans le troupeau : il en résulte une grande plaie pour la religion. Où se trouve la gloire de Dieu, pour compenser ce mal ?

Le vrai Chrétien porte un respect religieux à tous les prêtres; il voit en eux le caractère divin dont ils sont revêtus, et il sait qu'en les honorant, il honore Jésus-Christ, qu'en les méprisant, c'est Jésus-Christ qu'il méprise.

Il rend à son curé des devoirs plus parti-

culiers de soumission, de docilité, d'affection et de confiance, parce que son curé est le pasteur que Dieu lui a donné pour le conduire dans les voies du salut.

Il aime son église, il s'y rend avec empressement pour les offices du dimanche et des fêtes ; il contribue à sa décoration avec joie et selon ses facultés. C'est la maison de famille, et il se reprocherait de la délaisser, de passer devant la porte sans y entrer, pour courir à d'autres fêtes.

EXPLICATION DE LA MESSE PAR UN INSTITUTEUR CHRÉTIEN.

C'était un jour de dimanche. L'heure de la grand'messe approchait ; les habitants des hameaux écartés arrivaient par tous les chemins aboutissant à la place publique du village. En attendant que le dernier coup de l'office sonnât, ils s'asséyaient à l'ombre d'un vieux marronnier , et devisaient de leurs champs, de leurs semailles et de leurs troupeaux. L'instituteur de la commune venait ordinairement prendre part à ces causeries du dimanche, et il trouvait toujours l'occasion de glisser quelques conseils utiles au milieu de ce brouhaha des conversations. Pieux autant qu'instruit , il ne s'était pas

moins appliqué à l'étude de la religion qu'à l'étude de la grammaire et du système décimal, et il jouissait dans sa paroisse d'une considération justement méritée. Il est inutile d'ajouter qu'il était modeste, respectueux envers le curé et le maire, et qu'il ne se croyait pas dispensé de servir Dieu parce qu'il connaissait l'orthographe. Donc, ce jour-là, ce brave instituteur causait avec un vieillard à cheveux blancs nommé Jérôme. Le Père Jérôme n'était pas savant comme on l'est généralement aujourd'hui, c'est-à-dire il ne parlait pas comme un docteur de ce qu'il n'avait jamais appris, mais en revanche, il avait beaucoup de bon sens. Pour ce qui tenait à la religion, il avait l'esprit de s'en rapporter au catéchisme et à son curé; pour ses affaires, il se fiait à ses habitudes d'économie et à son expérience. Un homme d'une trentaine d'années traverse la foule et vient droit à eux. Son air *crâne*, son chapeau incliné sur l'oreille, selon le genre *estaminet*, l'œillet

qui décorait la boutonnière de sa veste, la pipe qui fumait à sa bouche, révélaient toute la prétention campagnarde d'un avocat de village. Il interrompt brusquement le discours de l'instituteur et du Père Jérôme:

— Père Jérôme, dit-il, accepteriez-vous que je vous paie une bouteille de vin?

Jérôme. Vous êtes bien bon. A tout autre moment, j'aurais avisé à votre invitation ; mais la messe va sonner bientôt, et je suis venu pour aller à l'église, et non au cabaret.

L'avocat de village. Il s'agit d'un marché : je veux vous faire gagner six francs, et la messe ne vous rapportera pas un centime. Laissez donc ça aux vieilles femmes.

Jérôme. La messe ne me semble pas moins bonne aux vieux, et même aux jeunes hommes, qu'aux vieilles femmes. J'ai soixante-et-douze ans, et me suis bien trouvé d'y assister tous les dimanches. Cela ne m'a pas empêché d'élever ma famille et d'acheter

quelques terres. La messe m'a fait gagner, pour mon âme, les mérites qu'il y a à remplir un devoir de religion ; elle m'a fait gagner encore, pour ma bourse, l'argent que d'autres dépensent, pendant ce temps, au cabaret. Ainsi, mon ami, gardez vos six francs et faites comme moi : vous verrez que la messe vous profitera de deux manières.

L'avocat de village. Allons ! vous aussi, vous vous êtes laissé hébêter par votre curé, bonhomme Jérôme ?

L'instituteur. Une telle réponse à un respectable vieillard dénote plus que de l'ignorance et de l'impiété : elle est la marque d'un cœur mauvais et d'un esprit grossier. Permettez-moi de vous dire que la *bêtise* n'est pas du côté du Père Jérôme. Il n'y a d'hébêtés que ceux qui vivent sans religion, qui ne vivent que pour boire, manger et dormir ; et certes, ce n'est ni à la messe ni à l'école de M. le curé qu'on forme des hommes de ce calibre.

L'avocat de village. Je voulais dire seulement que le Père Jérôme est bien simple de tant se mettre en peine de la messe.

L'instituteur. Je ne trouve pas qu'il y ait simplicité à se mettre en peine de remplir un devoir d'adoration envers Dieu et de soumission au commandement de l'Église. Vous me paraissez bien plus simple de ne pas comprendre ces choses.

L'avocat de village. Je m'en soucie fort peu.

L'instituteur. Alors, pourquoi êtes-vous si assuré et si affirmatif sur une question que vous ne comprenez pas, et dont vous ne vous êtes aucunement inquiété ? Je vous reconnais là, vous autres savants de cabaret : vous avez en poche quatre ou cinq mots que vous jetez à tout propos à la face de ceux qui ne se conduisent pas comme vous. Vous vous imaginez en savoir plus que tout le monde, parce que vous vous moquez de la religion et que vous portez le chapeau sur l'oreille.

Croyez-moi, allez à l'école apprendre l'A b c de la politesse, et au catéchisme, apprendre les premiers mots de vos devoirs de Chrétien, nous vous écouterons ensuite.

Les rieurs ne furent pas pour l'interlocuteur qui s'était si fièrement prononcé contre la messe. Il s'esquiva, il disparut, confus et désappointé. Ainsi en est-il de tous ces petits impies qui ne sont hardis qu'en présence des gens auxquels ils en imposent par leur babil effronté. Répondez-leur avec fermeté, et ils auront bientôt quitté la partie.

L'instituteur reprit la conversation :

—Je plains bien plus que je ne blâme ces pauvres hommes qui sont aveugles sur leurs devoirs religieux ! ils sont malheureux, mais ils ne voient pas tout le mal qu'ils se font à eux-mêmes. L'ignorance, la légèreté, l'irréflexion, contribuent beaucoup plus que la malice à les perdre.

L'un ne va pas à la messe, parce qu'il n'en connaît pas l'obligation ; d'autres vont à la messe et l'entendent mal, parce qu'ils n'en comprennent pas la sainteté. Ainsi, l'ignorance entre toujours pour une forte part dans nos fautes.

JÉRÔME. Si c'est ignorance, Dieu ne nous en fera pas un crime.

L'INSTITUTEUR. Il y a ignorance et ignorance. Celui qui ne sait pas une chose parce qu'il n'a pas pu la savoir, ne sera pas coupable dans son ignorance; mais celui qui a pu savoir et ne s'en est pas soucié, est ignorant par sa faute. Quoique ensuite il n'aperçoive pas quel mal il commet, il en est coupable : s'il l'avait voulu, il l'aurait aperçu. Prenons un exemple : un homme va au cabaret tous les dimanches, il y fait des dépenses, il s'y livre au jeu. Des personnes prudentes l'avertissent et lui disent : — « Vous négligez votre travail; vos domestiques et

vos enfants, laissés sans surveillance, ne font rien ou gâtent leur ouvrage ; vos petites dépenses s'élèveront à la fin à de grosses sommes. Si vous gagnez quelquefois au jeu, vous vous laisserez tenter, et vous finirez par perdre beaucoup. » Mais cet homme, entraîné par sa passion, par l'habitude, par la compagnie, ne réfléchit pas sur ce qu'on lui dit; il ne lui semble pas qu'il fasse une brèche à sa fortune. Il arrivera un moment où, sans le savoir, il se trouvera ruiné. Il ne voulait pas se ruiner pourtant, cela ne lui semblait pas possible. Néanmoins, vous direz qu'il s'est perdu par sa faute, parce qu'il aurait pu prévoir sa ruine, s'il avait voulu faire attention aux avis. Nous sommes tous un peu comme cet homme : nous ne voulons pas mal faire, mais nous ne nous appliquons pas sérieusement à apprendre à bien faire. On nous a instruits au catéchisme, et nous oublions ce qu'on nous y a enseigné. M. le

curé nous parle, tous les dimanches, sur les vérités de la religion et sur les malheurs réservés à ceux qui ne les connaissent pas et ne se mettent pas en peine de les connaître, et nous suivons nos routines et notre tête. Puis il arrive que nous faisons mal, et par notre faute. N'est-ce pas là l'histoire de notre homme qui ne se soucie pas de la messe? n'est-ce pas l'histoire de bien d'autres?

Jérôme. Eh bien! puisqu'il s'agit de la messe, veuillez nous instruire à ce sujet. Nous voici là plusieurs qui ne sommes pas bien savants sur cet article. Pierre et François, mes voisins, ne me donneront pas un démenti.

Pierre. Oh! non, Père Jérôme. Depuis quarante ans que je viens à la messe, je n'ai jamais bien compris ça.

L'instituteur. Au moins, vous montrez de la bonne volonté, et cette bonne volonté excusera une partie de votre ignorance. — Je tâcherai de vous faire comprendre ce que

c'est que la messe autant que j'en suis capable. Interrogez-moi sur ce qui vous embarrassera dans mes explications. La messe est un sacrifice....

François. Voilà déjà un mot qui m'embarrasse.... Un sacrifice...

L'instituteur. Je suppose que, pour tirer un ami de la gêne où il est, vous lui prêtiez de l'argent, et qu'ensuite cet ami ne puisse pas vous le rendre, vous direz : J'en fais le *sacrifice*.

Quand un père a ruiné sa santé pour mettre ses enfants dans l'aisance, ne dit-il pas : J'ai fait pour mes enfants le *sacrifice* de ma vie ?

Quand votre maître vient vous voir à la ferme, votre femme s'empresse de tuer des poulets, de préparer un repas pour bien recevoir un homme qui a des bontés pour vous et de qui vous dépendez. Ce maître, reconnaissant de cet accueil, veut vous payer ; vous lui dites : Non, je ne veux rien; j'ai du

plaisir à faire ce petit *sacrifice* pour mon bon maître.

Le *sacrifice* est donc l'offrande et l'abandon d'une chose pour obliger quelqu'un. Comprenez-vous, maintenant?

LE PÈRE JÉRÔME. Oui.

L'INSTITUTEUR. Par cette petite explication, vous avez une idée du *sacrifice* offert à Dieu.

Caïn, fils d'Adam, notre premier père, était cultivateur; il offrait à Dieu du froment et des fruits, qu'il laissait sur un autel, et ne reprenait plus, puisqu'il les avait donnés.

Abel, qui était berger, offrait à Dieu quelques-uns de ses agneaux et de ses bœufs, en les égorgeant.

Les patriarches continuèrent cette coutume, et plus tard, Dieu régla lui-même la manière dont ces sacrifices devaient être faits. Il choisit une famille qui avait pour fonctions d'offrir ces sacrifices pour le peuple : c'était

la famille d'Aaron, descendant de Lévi. Tous ceux qui étaient de cette famille étaient prêtres, et eux seuls pouvaient sacrifier.

Quand on amenait des bœufs ou des moutons au temple de Jérusalem, les prêtres les égorgeaient, répandaient leur sang autour de l'autel, les faisaient brûler et accomplissaient d'autres cérémonies, suivant l'espèce de sacrifice. Quelquefois ils ne tuaient pas l'animal que l'on offrait, comme dans le sacrifice du bouc émissaire, qu'on chargeait d'imprécations et qu'on chassait ensuite dans des lieux déserts, d'où il ne devait pas revenir. Mais c'était toujours une espèce de mort aux yeux du peuple, puisque le bouc ne reparaissait plus et était perdu. On l'appelait *émissaire*, c'est-à-dire chassé, renvoyé; il représentait Notre-Seigneur Jésus-Christ chargé d'opprobres et d'imprécations, mis à mort et caché dans le tombeau pour nos péchés.

Ainsi, pour un sacrifice, il faut offrir une

chose extérieure, c'est-à-dire visible, réelle et nous appartenant ; il faut que cette chose soit détruite ou changée dans sa manière d'existsr; il faut qu'elle soit offerte par un prêtre. Ce qu'on offre ainsi s'appelle *victime* ou *hostie*. De là vient le nom d'*hostie* donné aux espèces du pain et du vin à la messe.

Le père Jérôme. Pourquoi faut-il tout cela pour un sacrifice? Il me semble que ç'aurait été la même chose si chacun avait offert une hostie sans la détruire.

L'instituteur. Dieu avait des raisons toutes saintes et miséricordieuses pour exiger cette cérémonie dans les sacrifices.

On les offrait, 1° pour adorer Dieu et reconnaître que nous dépendions de lui en toutes choses ; 2° pour lui demander pardon des péchés dont on était coupable ; 3° pour le remercier des biens qu'il nous accordait, soit à l'âme, soit au corps; 4° pour le prier

de nous continuer ses bienfaits et de nous donner ses grâces et son secours.

Comme on oublie trop facilement que nous devons tout à Dieu, que nous sommes, devant lui, des pécheurs, des ingrats, des orgueilleux aveuglés sur leurs misères, il était utile que les hommes eussent dans le sacrifice un signe, une marque qui les forçât à songer à cela.

En immolant une victime, on semblait dire à Dieu : — « Je vous reconnais pour maître de la vie et de la mort ; je suis prêt à me consumer, à me sacrifier pour votre service comme cette victime, et à mourir quand vous l'ordonnerez. — Je ne suis pas digne de vivre à cause de mes péchés, et mettant cette victime à ma place, je la détruis pour témoigner que je mérite un pareil sort et pour apaiser votre justice.—Tous les biens que j'ai, je les tiens de vous : c'est pourquoi je vous offre cette victime en reconnaissance des dons continuels que vous

répandez sur moi. — Je vous la donne, afin que cette offrande attire de nouvelles faveurs sur moi, sur ma famille et sur mon prochain. Vous savez que nous en avons un bien grand besoin. »

Il fallait recourir au ministère des prêtres, afin que les hommes se souvinssent que, depuis le péché, étant odieux à Dieu, ils ne pouvaient pas lui rendre par eux-mêmes un honneur agréable, mais qu'il était nécessaire qu'un autre, choisi de Dieu et agréable à Dieu, se fît notre avocat, notre commissionnaire auprès de lui. Quand on a fait une grave injure à quelqu'un, on est mal reçu à aller lui parler, mais on charge une personne qui est bienvenue auprès de l'offensé, pour lui demander pardon et lui offrir nos excuses.

Voilà ce que font les prêtres pour nous auprès de Dieu, et pourquoi le pardon que nous demandons et l'adoration que nous rendons par le sacrifice, ont besoin d'être proposés par eux au nom du peuple.

Pierre. Mais comment la mort des animaux qu'on tuait, qu'on brûlait, pouvait-elle faire plaisir à Dieu et l'honorer ?

L'instituteur. Il est bien certain que la mort d'un animal immolé n'a par elle-même aucun mérite, aucune vertu. Mais ce qui plaisait à Dieu en cela, c'était l'intention de ceux qui offraient le sacrifice. Quand vous avez fait du bien à un pauvre, que vous lui avez sauvé la vie, si ce pauvre, n'ayant qu'un oiseau, qu'une colombe, vous disait : « Je vous dois tout, je vous offre tout ce qui m'est le plus cher : prenez cet oiseau, retenez ma colombe en témoignage d'une reconnaissance que je voudrais pouvoir vous montrer autrement. » Vous ne tenez pas beaucoup à l'oiseau, vous n'avez pas besoin de cette colombe, mais vous êtes sensible à cette marque de reconnaissance du pauvre, et vous lui en savez bon gré. Ainsi faisaient les hommes en offrant à Dieu des sacrifices. Dieu les avait sauvés de la damnation éter-

nelle par la promesse d'un Sauveur, et les hommes lui en témoignaient leurs bons sentiments en lui sacrifiant ce qu'ils aiment le mieux, leurs plus beaux fruits, les plus belles têtes de leurs troupeaux. Aussi lorsque ces sacrifices n'étaient pas accompagnés des sentiments du cœur, Dieu ne les avait pas pour agréables.

Un autre motif qui rendait surtout les sacrifices agréables à Dieu, c'était l'image qu'ils retraçaient du grand sacrifice que Jésus-Christ devait offrir pour nous sur la croix en donnant son sang et sa vie. Par là, les hommes témoignaient qu'ils avaient besoin que quelqu'un mourût pour eux, et en attendant que cette victime fût donnée, ils exprimaient leur foi et leur confiance en celui qui avait été promis dès le commencement du monde pour les remettre en grâce avec Dieu. Les hommes, avant la venue de Jésus-Christ, ont été sauvés par cette foi et par cette confiance en lui. C'était par leur union

avec le sacrifice de la croix que les sacrifices d'animaux étaient acceptés favorablement par Dieu. Si vous aviez un enfant mort, et qu'on vous mît devant les yeux son portrait, quoiqu'il ne fût pas bien fait, quand même il serait terni de poussière et de boue, il vous ferait plaisir à cause de la ressemblance que vous y trouveriez, n'est-ce pas?

Jérôme. Oh! c'est bien sûr.

L'instituteur. Dieu aimait aussi les anciens sacrifices, à cause de la ressemblance qu'ils avaient avec la mort et la passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ, quand même cette ressemblance fût bien petite et bien éloignée du modèle.

Jérôme. Puisque c'est ainsi, pourquoi n'offre-t-on plus aujourd'hui quelques-uns de ces sacrifices?

L'instituteur. Vous allez le comprendre. Vous savez que, aussitôt après la désobéissance d'Adam, Dieu promit aux hommes qu'il leur enverrait un Sauveur qui les ra-

chèterait ; vous savez que les hommes ne pouvaient pas payer à Dieu l'honneur et la réparation qu'ils lui devaient, sans ce Sauveur Jésus-Christ, qui a satisfait pour nous. Ainsi, si vous mettiez le feu à la ville de Paris, vous auriez beau faire, vous ne pourriez pas rendre au roi une ville aussi belle, aussi grande, aussi riche, si un autre roi ne payait pas pour vous. Le plus pauvre des hommes pourtant aurait plus tôt réparé le tort fait au roi qu'un pécheur n'aurait réparé l'injure faite à Dieu par le péché. C'est donc Jésus-Christ, Fils de Dieu et Dieu lui-même, qui nous a remis en grâce avec Dieu, qui a rendu pour nous l'honneur et la gloire que nous ne pouvions pas rendre nous-mêmes, parce que nous sommes trop peu de chose par rapport à celui que nous avions offensé et à qui nous étions justement odieux.

Vous vous souvenez que les sacrifices anciens étaient une représentation du sacrifice

de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qu'ils étaient agréables à cause de cela et à cause de la foi de ceux qui l'offraient.

Maintenant, Jésus-Christ s'est fait homme, il a pris un corps et une âme semblables aux nôtres ; il a offert son grand sacrifice, dont les autres n'étaient qu'une ombre , qu'un portrait. Lorsque vous avez chez vous un ami, vous n'avez pas besoin de regarder son image pour penser à lui : sa personne vaut mieux que son ombre. Nous possédons Jésus-Christ, nous avons son sacrifice. Comprenez-vous pourquoi on n'a pas besoin des sacrifices des Juifs ?

Pierre. Il me semble bien que j'aperçois cela.

Jérôme. Mais c'est tout simple. Quand le soleil luit , on n'a pas besoin de lampe; en plein jour, la lumière des étoiles s'efface.

L'instituteur. Vous avez bien dit ma pensée , Père Jérôme. Les sacrifices des Juifs n'étaient pas même, par rapport à ce sacri-

fice de la croix, ce qu'une lampe et les étoiles sont en comparaison du soleil.

FRANÇOIS. Avec tout ça, nous voilà bien loin de savoir ce que c'est que la messe.

L'INSTITUTEUR. Sans l'avoir nommée, vous devez connaître déjà, par ce que nous venons de dire, quelle en est la sainteté, la valeur infinie et la puissance auprès de Dieu.

Jésus-Christ a offert sur la croix un sacrifice d'une valeur infinie, puisqu'il était lui-même victime immolée et le prêtre qui l'immolait; il était victime, puisqu'il a versé son sang au milieu des plus grandes douleurs et qu'il est mort; il était prêtre, puisqu'il s'est laissé prendre volontairement par les Juifs, et qu'il est mort, parce qu'il l'a voulu et quand il l'a voulu.

En mourant, il a adoré Dieu son Père par une adoration égale à la sainteté de Dieu, puisqu'il était Dieu lui-même.

Il a fait pour nos péchés une pénitence infiniment plus grande que nos péchés, et

il a ainsi payé pour nous plus que nous ne devions à la justice de Dieu.

Il a obtenu pour nous le droit à toutes les grâces, à toutes les miséricordes de Dieu. Nous sommes sûrs d'être écoutés, en demandant à Dieu ses bienfaits et son paradis au nom de Jésus-Christ.

Il a enfin remercié Dieu en notre nom, d'une manière si grande que nous sommes quittes envers Dieu, lorsque, pour lui marquer notre reconnaissance, nous lui présentons le mérite du sacrifice de Notre-Seigneur.

Ne voilà-t-il pas tout ce qui compose un sacrifice? Une victime immolée, un prêtre, l'intention d'adorer, de demander pardon, de supplier, de remercier. Eh bien! la messe est le même sacrifice que celui de la croix. C'est Jésus-Christ qui est la victime, c'est Jésus-Christ qui s'y offre, c'est Jésus-Christ qui adore, qui implore pour notre pardon, qui supplie et remercie pour nous. Ainsi,

quand vous êtes à la messe, figurez-vous que vous êtes sur le Calvaire où Jésus-Christ a été cloué à la croix, et qu'il y offre de nouveau sa mort pour votre salut; il n'y a de différence que dans la manière dont il est offert.

JÉRÔME. Comment cela peut-il se faire? Je croyais que, depuis sa résurrection, Notre-Seigneur Jésus-Christ ne pouvait plus mourir.

L'INSTITUTEUR. C'est vrai, Notre-Seigneur Jésus-Christ n'est mort qu'une fois, mais cela n'empêche pas qu'il ne puisse offrir à Dieu, tous les jours, le prix et la valeur de cette mort.

JÉRÔME. Si c'est ainsi, la messe n'est pas un sacrifice, puisque la victime n'est pas mise à mort.

L'INSTITUTEUR. Vous vous souvenez que, pour un sacrifice, il faut que la victime soit détruite, ou si elle n'est pas détruite, qu'elle soit changée en quelque manière qui ressem-

ble à une destruction. Cette dernière condition a lieu dans la messe. Quoique Notre-Seigneur ne meure plus et ne puisse plus mourir, il paraît, à la messe, comme dans un état de mort; son corps semble séparé de son sang sur l'autel, lorsque le prêtre a consacré le pain, qui est changé au corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et le vin, qui est changé en son sang, quoiqu'il soit tout entier sous chaque espèce; il y est encore comme détruit et changé par la communion, qui est une apparence de sépulture, puisqu'il est consommé par le prêtre et par les fidèles qui le reçoivent. Cette mort, quoique seulement en représentation, est appelée *mystique*, c'est-à-dire figurée, cachée; elle est appelée aussi *mystique*, parce que la séparation du corps et du sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ s'y opère d'une manière mystérieuse, par les paroles de la consécration, qui sont comme le couteau avec lequel on immolait les victimes.

Jérôme. Au moins, si Notre-Seigneur Jésus-Christ est la victime au sacrifice de la messe, il n'est pas le prêtre qui l'offre comme au sacrifice de la croix, puisque c'est M. le curé qui dit la messe.

L'instituteur. Quand M. le curé dit la messe, il ne parle pas en son nom. L'action principale du sacrifice est la consécration par laquelle le pain et le vin sont changés au corps et au sang de Jésus-Christ; lorsque le prêtre prononce les paroles de la consécration (et c'est avant chacune des deux élévations), il ne dit pas : « Ceci est le corps, ceci est le sang de Notre-Seigneur , » mais : *Ceci est mon corps, ceci est mon sang*. — Pourquoi? parce qu'alors le prêtre est l'ambassadeur, le fondé de pouvoir de Notre-Seigneur; et vous savez qu'un ambassadeur, qu'un fondé de pouvoir parle, agit comme s'il était la personne qu'il représente. Quand un ambassadeur déclare la paix ou la guerre, le roi fait la paix ou la guerre; quand

vous passez procuration à quelqu'un pour vendre vos biens ou gouverner vos affaires, vous êtes obligés par les actes qu'il passe comme si vous les aviez faits vous-mêmes. Ainsi, oubliez que M. le curé est un homme comme vous; lorsqu'il célèbre la messe, c'est Jésus-Christ qui la célèbre par lui ; il devient un autre Jésus-Christ.

Pierre. Qui a donné aux prêtres ce pouvoir si grand ?

L'instituteur. C'est Notre-Seigneur Jésus-Christ, lorsqu'il établit le sacrifice de la messe, la veille de sa mort. Il prit du pain, il le bénit, il le rompit et le distribua à ses apôtres, en disant : *Prenez et mangez, ceci est mon corps*. Puis il prit le calice, où il y avait du vin, il le bénit aussi, il le présenta en disant : *Buvez-en tous, ceci est mon sang qui sera répandu pour la rémission des péchés*. Et il ajouta : *Faites ceci en mémoire de moi; chaque fois que vous ferez ces choses, vous annoncerez la mort de votre Sei-*

gneur. Par ces paroles, les apôtres et leurs successeurs, les prêtres et les évêques, reçurent l'ordre et le pouvoir de consacrer le pain et le vin, en les changeant au corps et au sang de Notre-Seigneur, en représentation de sa mort sur la croix.

Jérôme. On m'avait toujours dit que ces mots de Jésus-Christ marquaient l'établissement du sacrement de la communion.

L'instituteur. C'est vrai. Mais avant de communier et de faire communier ses apôtres, Jésus-Christ ne changea-t-il pas le pain en son corps et le vin en son sang? Voilà ce que fait le prêtre à la messe; il communie ensuite, et les fidèles communient avec lui. C'est donc la messe d'abord, puis la communion qui furent établies la veille de la mort de Notre-Seigneur.

Apprenez de là combien la dignité des prêtres est grande et sainte, combien leur caractère mérite de respect. Il n'est pas rare d'entendre dans le monde des gens qui dé-

bitent toutes sortes de mensonges, d'histoires scandaleuses, d'accusations violentes et imbéciles contre les prêtres. D'où cela vient-il? Est-ce parce que les prêtres ont des défauts? Mais ils sont hommes et sont sujets à se tromper comme tous les hommes. Si l'on ne leur reprochait que les défauts qu'ils ont comme hommes, il faudrait passer en revue tout le genre humain, tous les états, avant d'arriver à eux ; car, on a beau dire, les prêtres sont encore la classe d'hommes qui a la conduite la plus chaste, une charité plus sincère, un zèle plus dévoué au peuple et plus désintéressé. Pour un prêtre peu régulier, il y en a cent qui sont des modèles de vertus. Et pour le prouver : quand, dans une paroisse, il y a des familles divisées, des pauvres malheureux, à qui s'adresse-t-on pour rétablir la paix, pour obtenir des consolations et des secours? Va-t-on à ceux qui ont toujours à la bouche des grossièretés contre les curés? Nullement ; on sait qu'ils

sont brouillons, durs, et qu'ils ont besoin de leur argent pour payer leurs débauches: on va droit à la cure, où l'on est sûr d'être accueilli et écouté. Ce qui indigne certains hommes contre les prêtres, est-ce l'amour de l'ordre, l'horreur du vice? Non encore, puisqu'ils supposent aux prêtres en général des vices qu'ils n'ont pas, et que ces calomniateurs du sacerdoce sont ordinairement des gens libertins avérés, ivrognes, orgueilleux, et quelquefois fripons. Ce n'est donc pas l'homme qu'ils poursuivent dans le prêtre, mais c'est son caractère et ses fonctions de prêtre de Jésus-Christ. L'Évangile n'est pas doux pour les libertins, pour les orgueilleux, pour les voleurs, et l'Évangile est la loi de Jésus-sus-Christ. Or, tous ces libertins, ces orgueilleux, ces hommes sans honneur et sans probité, puisqu'ils se font menteurs et calomniateurs, ne pouvant s'attaquer à Jésus-Christ, qui est dans le ciel et se moque d'eux, s'en prennent aux représentants de Jésus-Christ

sur la terre. Cela vous expliquera la fureur de certains hommes, de certains journaux, de certains livres contre les prêtres. Je suis bien aise de vous dire cela en passant; c'est très-à propos pour le temps où nous sommes. Honorez les ministres de Jésus-Christ, respectez-les dans vos paroles; s'ils ont quelques défauts, taisez-les; rappelez-vous leurs grandes vertus, et Jésus-Christ lui-même se tiendra pour honoré dans leurs personnes. Un grand Saint disait : « Si je rencontrais un ange et un prêtre, je saluerais le prêtre avant l'ange, parce qu'il a reçu de Dieu un pouvoir que les anges n'ont pas. »

Le pouvoir d'offrir le saint sacrifice de la messe accordé aux prêtres, nous témoigne encore le grand amour de Jésus-Christ pour nous. Il nous a tant aimés qu'il a voulu, non-seulement honorer notre nature humaine en prenant un corps et un âme comme nous, mais il l'a honorée encore en demeurant visible au milieu de nous par ses repré-

sentants, et en choisissant d'être représenté par des hommes nos frères plutôt que par des anges.

Jérôme. Puisque Notre-Seigneur Jésus-Christ a ordonné aux prêtres de célébrer le sacrifice de la messe, sa mort sur la croix ne suffisait donc pas pour nous mériter les grâces et le pardon du bon Dieu?

L'instituteur. Vous auriez raison de dire cela, si la messe avait une valeur autre que la valeur du sacrifice de la croix, si elle ajoutait quelque chose de plus à ce que Notre-Seigneur a mérité pour nous en mourant sur la croix. Mais la messe tire tout son prix, toute sa valeur, tout son mérite, du prix, de la valeur, du mérite du sacrifice de la croix. C'est le même sacrifice, c'est la même valeur. Sans la mort de Notre-Seigneur Jésus-Christ, la messe ne signifierait rien. La mort de Notre-Seigneur Jésus-Christ sur la croix vaut tant, qu'elle aurait bien suffi à obtenir le pardon de mille et d'un million de mondes

encore plus pécheurs que nous, puisque nos péchés, quoique bien nombreux, ne sont pas infinis, et que les mérites du Sauveur sont infinis, qu'une seule de ses larmes, un seul de ses gémissements aurait rendu à Dieu un honneur plus grand que n'était et ne serait la malice de tous les hommes existants et imaginables. Vous sentez qu'on ne peut pas dire qu'il n'a pas suffisamment mérité notre pardon et toutes les grâces possibles, en versant tout son sang sur la croix. Mais voici ce que Notre-Seigneur Jésus-Christ a fait : en nous rachetant, en payant pour nous, en nous méritant tout ce que nous pouvons demander à Dieu, il ne nous a pas tout donné à la fois ; il nous distribue à la messe une portion des grâces et des dons qu'il a gagnés pour nous à sa mort. Comprenez-vous maintenant comment la messe, bien loin de supposer que le sacrifice de la croix ne suffisait pas, suppose au contraire que ce sacrifice a une valeur inépuisable, et que

toutes les messes qui se célèbrent chaque jour ne font que nous appliquer le fruit de la mort de Notre-Seigneur?

Un père de famille avait des enfants ruinés ; pour les remettre en honneur et les rétablir dans leur premier état de fortune, ce père travaille, se donne de la peine jusqu'à abréger sa vie. Il a gagné des sommes immenses, et il en remet une portion à ses enfants ; il enferme la plus grande part dans un coffre, dont il remet la clef à l'aîné de la famille, en lui disant : « Quand tes frères auront besoin de quoi que ce soit, le trésor d'argent que j'ai amassé étant pour eux comme pour toi, ouvre le coffre et prends ce qu'il leur faut. Je règle cela ainsi, afin que vous vous souveniez de ma mort et des fatigues que m'ont coûtées les richesses que vous aviez perdues. » Cet argent, renfermé dans un coffre et distribué longtemps après la mort du père, ne cesse pas d'être le fruit de son travail et de ses peines, n'est-ce pas?

Jérôme. Oh ! pour ça, c'est facile à comprendre.

L'instituteur. De même, la messe est comme la clef qui ouvre les richesses, les trésors de grâce et de miséricorde que Jésus-Christ a amassés pour nous dans le saint sacrifice de la croix. Le prêtre est cet aîné de la famille chargé de nous ouvrir ces trésors que notre bon Père et Sauveur a gagnés au prix de sa vie, afin de nous rétablir dans notre fortune du ciel, que nous avions perdue. Jésus-Christ, en mourant pour nous, a tout mérité; en s'offrant à la messe, il nous applique le fruit de ses mérites. Il n'y a rien que nous ne puissions demander et obtenir par le sacrifice de la messe, si nous avons la piété de le faire offrir à Dieu toutes les fois que nous avons des grâces à demander. Les biens de ce monde, la santé, le beau temps, la réussite dans nos travaux, comme les biens de l'âme, la patience, la contrition, la conversion, le retour de nos enfants

à une vie meilleure, enfin tout ce qui fait le bonheur de l'homme ici-bas et dans l'éternité, dépend de l'offrande du sacrifice de la messe. Dieu ne résiste pas aux supplications de *son Fils bien-aimé*.

Aussi les personnes vraiment pieuses font-elles offrir le saint sacrifice de la messe pour demander les grâces qu'elles désirent pour elles ou pour ceux qui les intéressent. C'est aussi ce qui engage ces personnes à assister, même pendant la semaine, autant qu'elles peuvent, à la messe : elles savent que Notre-Seigneur Jésus-Christ prie pour elles, s'offre pour elles, et sollicite par son sang les biens que nous demandons à la messe pour nous, pour le prochain, pour la délivrance des âmes du purgatoire. Avec la messe bien entendue, on peut tout obtenir.

Jérôme. C'est bien dommage qu'on n'ait pas plus de loisir pour y assister souvent !

L'instituteur. Ce n'est pas le loisir qui

manque, c'est la foi, la dévotion. Vous pourriez compter dans la paroisse quelques mères de famille qui vont ordinairement à la messe tous les jours ; elles ont des enfants, un ménage, des travaux autant que les autres, et plus que bien d'autres, cependant la messe ne les empêche pas d'être bonnes mères, bonnes ménagères, bonnes épouses; elles se lèvent tôt, elles ne perdent pas du temps; avec ça et la bénédiction de Dieu, on est toujours en avance d'ouvrage. Il est même à remarquer que les maisons les mieux menées sont les maisons de ces pieuses femmes : vous verrez toujours leurs enfants débarbouillés de bon matin, la maison balayée de bonne heure, le repas servi à l'heure, chaque chose à sa place, lorsque rien n'est encore fait dans le ménage en bien d'autres maisons dont les gens ne sont pourtant pas allés à la messe.

Les femmes qui vont à la messe babillent moins sur le seuil de la porte avec les pas-

sants, à la fontaine, ou au four, ou au lavoir, avec les commères. Les hommes perdent moins de temps à l'église qu'au cabaret. Jamais on ne s'est ruiné en allant prier Dieu, on se ruine souvent en s'éloignant de lui.

Jérôme. Je ne sais ce qu'en pense Pierre, quant à moi, ça me semble vrai. Voilà ce que c'est quand on ne réfléchit pas : on dit comme tout le monde, et l'on parle de travers.

L'instituteur. Le mal n'est pas seulement qu'on parle de travers, mais qu'on se comporte ensuite de travers, car il est bien certain qu'on laisse la messe, lorsqu'on s'imagine qu'elle fait perdre du temps.

Pierre. Je suis converti sur ce point aussi bien que le Père Jérôme, mais je voudrais savoir si l'on ne dit pas la messe pour les Saints aussi bien que pour Dieu.

L'instituteur. Non : le sacrifice de la messe est le plus grand acte d'adoration et de religion que nous puissions faire, et vous savez bien qu'on n'adore que Dieu, et non les Saints.

Pierre. Pourtant il y a des messes *pour la Sainte Vierge, pour Saint Paul, etc.*

L'instituteur. Vous vous exprimez mal. On n'offre la messe qu'à Dieu, pour le prier en faveur des vivants, et en faveur des morts qui souffrent dans le purgatoire, afin que Dieu, touché de notre charité et engagé par le sacrifice de son Fils Jésus-Christ, abrége leurs peines et les mette en possession du ciel. Nous n'avons rien à demander pour les Saints: ils jouissent d'une gloire et d'un bonheur assurés.

Seulement, on offre à Dieu le sacrifice de la messe *en l'honneur des Saints;* on fait mention d'eux dans les prières du sacrifice, pour témoigner que nous sommes unis avec eux par un lien de charité; pour nous réjouir de leur bonheur et en remercier Dieu; pour nous encourager à les imiter, et pour obtenir, par leur intercession auprès de Jésus-Christ, les grâces que nous demandons.

Il ne conviendrait pas et il ne se pourrait pas que Notre-Seigneur Jésus-Christ, vrai Dieu comme il est vrai homme, offrît le prix de sa mort aux Saints.

Pierre. Il est donc bien vrai que la messe est le même sacrifice que celui de la croix?

L'instituteur. Sans doute, et c'est ce qui devrait nous amener si exactement à la messe et nous engager à y assister avec respect. Comme Jésus-Christ s'est offert sur la croix à Dieu son Père, il continue de s'offrir sur l'autel; il est encore la victime et le prêtre; il intercède également pour le salut des pécheurs; il présente nos demandes à Dieu sur l'autel comme sur la croix, au nom et par les mérites de sa mort. Il n'y a de différence que dans la manière dont Jésus-Christ s'offre sur l'autel: sur la croix, il versait son sang et mourait réellement et en vérité; ici, il ne meurt que d'une mort mystérieuse et apparente par la séparation des espèces du pain et du vin changés au corps et au sang

de Notre-Seigueur Jésus-Christ. Là, il était le prêtre visible, ici, il fait son sacrifice par les mains d'une homme qu'il a choisi pour prêtre et pour tenir sa place ; là, il avait tout mérité, ici, il distribue ses mérites.

PIERRE. Mais comment peut-il se faire que tant de messes célébrées chaque jour dans tout l'univers, soient la même chose que le sacrifice de la croix?

L'INSTITUTEUR. Prenons un exemple pour vous donner une idée de cela. Si vous vous placez devant un miroir, vous apercevez une représentation bien exacte de votre figure ; si vous avez devant vous vingt, trente, quarante mille miroirs, vous êtes représenté autant de fois ; vous êtes bien toujours la même et unique personne, et ces images, ces représentations donnent bien toutes également votre figure, sans multiplier votre personne. De même la messe est le miroir où est exactement représenté le sacrifice de Notre-Seigneur Jésus-Christ sur la croix.

Observez seulement que l'image que reflète un miroir n'a rien de solide ni de réel en soi , tandis que la messe a la valeur, la vérité de ce qu'elle signifie et représente, c'est-à-dire qu'elle reproduit la substance même du corps et du sang de Jésus-Christ.

Jérôme. Pourquoi Notre-Seigneur Jésus-Christ a-t-il voulu faire renouveler ainsi le sacrifice de sa passion et de sa mort ?

L'instituteur. Parce qu'il nous aimait, et qu'il s'avait que nous ne pouvions ni adorer ni prier Dieu comme il faut par nous-mêmes. Ce sont des devoirs que nous sommes obligés de rendre à Dieu pourtant, et que notre pauvreté nous commande. Jésus-Christ, Fils de Dieu et Dieu lui-même, adore la Trinité sainte pour nous , prie pour nous, remercie pour nous , recommande, en notre nom , nos personnes, nos familles et les âmes du purgatoire, à la miséricorde de Dieu. Il nous prête sa voix , il présente à son Père ce qu'il a fait et enduré pour nous , comme pour lui

dire : « Serez-vous encore sévère à ceux que j'ai tant aimés et qui m'ont coûté tant de sang ? »

On est tout-puissant quand on peut disposer d'un tel avocat. Les Saints le savaient, c'est pourquoi ils étaient si empressés à entendre la messe, à faire offrir ce sacrifice, lorsqu'ils voulaient obtenir des grâces pour eux et pour le prochain. Nous-mêmes, si nous avions un peu de foi en ces vérités, assisterions-nous à la messe comme les Juifs qui se moquaient du Sauveur en se mettant à genoux devant lui ? serions-nous tentés d'y causer et d'y rire ? Aurions-nous besoin d'être amenés, le dimanche, à l'église par un commandement exprès? Laisserions-nous l'office pour aller vendre des provisions, faire des visites ? Nous excuserions-nous si facilement de manquer le saint sacrifice sur la plus légère circonstance d'un brouillard, d'une pluie légère, du mauvais chemin, d'une indisposition futile ? On sait bien re-

trouver son tempérament, braver le mauvais temps et remettre les affaires à un autre moment, lorsqu'il s'agit d'une partie du plaisir; on n'est précautionné que contre Dieu. Pourquoi? parce que ce n'est pas la foi, mais la routine qui nous guide.

COMMENT DOIT-ON ENTENDRE LA MESSE?

—

Le pieux instituteur qui, le dimanche précédent, avait expliqué ce que c'était que la messe, revint, huit jours après, à sa place accoutumée, sous le vieux marronnier du village. Le Père Jérôme et ses amis s'y retrouvèrent aussi. La conversation se tourna d'abord sur les questions qui les avaient occupés dans leur dernier entretien.

Jérôme. Monsieur l'instituteur, nous ne vous tenons pas quitte pour les bonnes choses que vous avez eu la bonté de nous ap-

prendre dimanche dernier. Nous commençons à comprendre combien la messe est une action sainte et profitable pour nous, mais nous avons besoin que vous nous enseigniez à l'entendre comme il faut.

L'instituteur. Je vous remercie de la confiance que vous me témoignez : je tâcherai d'y répondre de mon mieux. M. le Curé vous expliquerait ce que vous me demandez mieux que je ne puis le faire, car, voyez-vous, je ne suis pas bien savant ; mais enfin, je vous dirai ce que je sais et ce que j'ai lu sur cela.

Jérôme. Oh ! ça suffit ; vous en savez bien de reste pour nous autres paysans ; vous pouvez nous apprendre plus de choses que nous n'en pourrons faire peut-être. Croyez que si nous ne pratiquons pas la religion comme il convient, cela vient souvent de ce que nous sommes trop ignorants.

L'instituteur. Pourquoi est-on ignorant touchant la religion ? M. le Curé n'instruit-

il pas à l'église, au catéchisme, au confessionnal ? On ne vous a pas donné tant de leçons pour vous apprendre à labourer, à cultiver, à administrer vos biens, et vous les avez retenues. Il n'est pas plus difficile de se conduire en bon Chrétien ; mais on aime mieux ce qui nous rapporte de l'argent que ce qui rapporte de la gloire à Dieu ; voilà pourquoi on est si bien appris sur les choses de ce monde, et si sot sur les choses de la religion.

Jérôme. Nous avons pris, cette semaine, la résolution de ne pas toujours être comme cela. C'est pourquoi vous nous voyez arriver aujourd'hui de si bonne heure. Jamais vous n'avez eu d'écoliers si disposés à profiter de vos leçons. Que faut-il faire pour bien entendre la messe?

L'instituteur. Maintenant que vous savez que la messe est la même chose que le sacrifice de la croix, je vous demande : Qu'auriez-vous fait, dans quelles dispositions auriez-vous assisté à la passion de Notre-Sei-

gneur Jésus-Christ, si vous l'aviez aperçu suant sang et eau au jardin des Olives, si vous aviez été présent quand on le déchirait à coups de fouet, quand on lui crachait au visage; si vous l'aviez suivi au Calvaire, si vous l'aviez vu tombant sous le fardeau de la croix, pleurant, crucifié et mourant? Si vous vous fussiez dit : Il souffre toutes ces douleurs par amour pour moi, auriez-vous ri, vous seriez-vous mêlé avec ceux qui se moquaient de lui? auriez-vous aidé à enfoncer les clous dans ses pieds et dans ses mains? Oh! non, sans doute.

Jérôme. En voyant tout ce qu'il endurait pour nous, nous lui aurions demandé pardon, nous aurions certainement formé le dessein de ne plus l'offenser; nous l'aurions remercié et aimé de tout notre cœur. Il n'est pas possible de ne pas aimer celui qui meurt pour nous empêcher d'être perdus; il n'est pas possible de ne pas le remercier du fond

du cœur, de ne pas lui promettre d'être tout à lui.

L'instituteur. C'est ce que faisaient la Sainte Vierge et Saint Jean au pied de la croix; c'est ce que firent quelques Juifs qui, touchés de la patience et de la bonté de Jésus-Christ dans ses tourments, le reconnurent pour Dieu, et descendirent du Calvaire en se frappant la poitrine, en demandant miséricorde. Quand vous êtes à la messe, représentez-vous Jésus-Christ sur l'autel comme sur le Calvaire. S'il n'y meurt pas réellement, il offre vraiment sa mort à son Père; il lui montre ses plaies; il le conjure, par sa passion, de détourner de nous sa juste vengeance, de répandre sur nos personnes, sur nos familles, sur les âmes du purgatoire, des grâces, des consolations, des secours puissants. Pénétrez-vous donc des sentiments de foi, de confiance, de respect et de contrition qui animaient la Sainte Vierge et Saint Jean, témoins de la mort du Sauveur.

Jérôme. Voilà bien des choses ! je ne sais pas si je m'en souviendrai.

L'instituteur. Je dis qu'il faut assister à la messe avec *foi*, parce que nos yeux ne découvrent pas les grandes choses que Jésus-Christ y opère ; ce n'est que par la foi, c'est-à-dire par la lumière de la révélation, par l'enseignement de l'Église que la grâce de Dieu affermit dans nos âmes, que nous apercevons et reconnaissons Jésus-Christ s'offrant pour nous sur l'autel par les mains du prêtre.

Il faut y assister avec *confiance* et avec *contrition*, parce que la pensée que Jésus-Christ paie et satisfait pour nous, est bien encourageante ; comme aussi rien n'est plus propre à nous faire sentir la grandeur et la malice de nos fautes, que le sacrifice de Notre-Seigneur humilié pour nous jusqu'à la mort de la croix.

Je demande enfin des dispositions de *respect*, parce que la messe est l'action la plus

sainte de la religion, et qu'on n'y assiste que pour apaiser la justice de Dieu, lui demander miséricorde et le remercier de ses bienfaits. Iriez-vous demander pardon au roi ou à vos maîtres des torts que vous avez envers eux, en vous moquant d'eux en leur présence?

Jérôme. Je m'en garderais bien! Je me présenterais chapeau bas et bien honnêtement.

L'instituteur. Vous agiriez sagement : ainsi devez-vous paraître à la messe devant votre Dieu. Mais ces sentiments ne nous viennent pas tout d'un coup en entrant à l'église : on doit s'y préparer en évitant de se dissiper en chemin, de se remplir la tête d'affaires et de l'ouvrage de la maison. N. S., en montant à Jérusalem, s'occupait de sa passion bien avant de la subir : de même un Chrétien qui va à la messe doit se dire à lui-même en sortant de sa demeure : « Que vais-je faire à l'église? J'assisterai au sacrifice du corps et du sang de Jésus-Christ mort pour moi. Que

de choses j'ai à demander à Dieu par ce bon Sauveur ! Que de fautes n'ai-je pas commises, cette semaine, contre lui! » — Ces pensées saintes prépareront votre âme à la foi, à la confiance, à la contrition et au respect.

Jérôme. Vous avez bien raison. Cela vaudrait beaucoup mieux que de parler de l'un, de l'autre, et de passer en revue tout un village, comme on a coutume de faire en venant à la messe.

L'instituteur. Lorsque vous êtes à l'église, prenez de l'eau bénite, et faisant le signe de la croix avec attention, priez Dieu que votre âme soit purifiée du péché et de tout ce qui la rendrait indigne de recevoir le fruit du sacrifice qui va s'offrir ; puis, recueillez-vous quelques instants en adorant Jésus-Christ présent sur l'autel.

Il y en a qui viennent à la messe pour s'y faire voir ; d'autres y viennent pour y regarder les toilettes de leurs voisines. Vous avouerez que c'est bien mépriser la maison

et la présence de Dieu. Si vous étiez reçus dans le palais du roi, vous vous occuperiez de le voir, de lui parler, de l'écouter, bien plus que d'examiner les dorures du plafond de sa chambre et les costumes de ses serviteurs. Dieu ne mérite-t-il pas plus d'égards et d'attention qu'un homme? Pour éviter ces tentations, placez-vous dans le lieu le plus éloigné des gens qui troublent les offices par leurs causeries et leur légèreté.

Dès que l'office commence, suivez-en les prières dans l'ordre dans lequel le prêtre les récite, ou du moins, faites des prières qui aient rapport à chaque partie de la messe. Il y en a de très-belles dans les livres d'*Heures*. Quoique la messe consiste principalement dans la consécration du pain et du vin, changés au corps et au sang de Jésus-Christ, et dans la communion du prêtre, cependant l'Église y a ajouté des prières très-pieuses, et si anciennes qu'une partie date des premiers

temps du christianisme ; et en nous commandant d'assister au saint sacrifice, elle veut que nous nous associions à ces prières. Sa volonté est si expresse à cet égard que celui qui, par négligence, n'arriverait qu'après l'Évangile, aurait commis une faute grave. Mais de quoi servirait-il d'arriver avant l'Évangile, si l'on est présent sans s'occuper du sacrifice, si au lieu de prier, on pense à ses affaires, on parle de marchés, où si l'on ne pense à rien? Une bûche de bois qu'on mettrait à notre place entendrait aussi bien la messe que nous.

Pierre, *ami de Jérôme*. Vous avez bien raison. Je ne puis pas comprendre ce que viennent faire à la messe tous ces jeunes gens étourdis qui entrent, qui sortent, qui rient, qui se poussent, et qui daignent à peine se mettre à genoux pendant l'élévation. Je ne suis pas plus sage qu'un autre, mais quand je suis à l'église, j'ouvre mon livre et je me dépêche de lire les prières de la messe, tel-

lement que j'ai toujours fini avant M. le curé.

L'instituteur. Votre dévotion est trop précipitée, mon ami. Ne devancez pas, mais suivez le prêtre dans les différentes circonstances de la messe. Ainsi, confessez vos fautes avec lui au pied de l'autel, priez Dieu d'avoir pitié de vous au *Kyrie*, touchante invocation qui signifie : *Seigneur Christ, ayez pitié de nous!*

Pierre. Mais elle est trop longue. Ce *Kyrie* n'a point de fin, quand nos chantres l'ont une fois entonné.

L'instituteur. La répétition, la longueur même du chant, sont fondées sur de beaux motifs. On répète ces mots *Kyrie*, *Christe*, *Kyrie*, pour invoquer le Père, le Fils et le Saint-Esprit ; on les répète trois fois pour honorer la sainte Trinité. Ces répétitions multipliées sont le cri d'une âme qui sent ses misères, et qui n'a d'expression que pour en demander le soulagement. Entendez les pau-

vres : ne redisent-ils pas sans cesse les mêmes supplications : *L'aumône, s'il vous plaît, pour l'amour de Dieu!* C'est qu'ils sont constamment poursuivis par le besoin; c'est que cette idée de pauvreté est toujours devant leurs yeux. Comprenez la pauvreté de votre âme, ses besoins extrêmes, et vous ne vous lasserez pas de réclamer assistance et pitié.

La longueur de ce chant signifie encore les désirs ardents des patriarches et des prophètes qui, pendant quatre mille ans, appelaient de tous leurs vœux la venue du Sauveur. Ils étaient pécheurs, ils étaient dans les ténèbres, ils n'avaient pas les ressources de salut que nous avons maintenant, aussi priaient-ils sans cesse Dieu de leur envoyer le Messie promis.

Associez-vous à ces désirs; demandez aussi que Jésus-Christ règne dans votre âme, qu'il l'éclaire, qu'il lui fasse aimer le bien. Quand vous serez pénétré de ces sentiments, vous ne trouverez pas le *Kyrie* trop long.

Comme pour répondre à ces désirs empressés qui appellent la venue du Sauveur dans le monde et son règne sur les âmes, le prêtre récite ou chante le *Gloria in excelsis*. C'est le cantique de réjouissance que chantèrent les anges au moment de la naissance de Jésus-Christ dans la crèche de Bethléem : *Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté!* La suite de ce cantique a été ajoutée par l'Église ; elle est un acte de louange, de remercîment et d'adoration au Dieu *seul élevé, seul puissant*. Le prêtre, et avec lui fidèles, se mettent à genoux à ces mots : *Recevez nos supplications*. Chantez ce beau cantique plus de cœur encore que de bouche, et en vous mettant à genoux, déposez tout sentiment d'orgueil et de vaine gloire. On a beau se croire riche, se croire quelque chose : en comparaison de Dieu, qu'est-on en effet ? Rien.

Le prêtre salue ensuite par ces mots, *Do-*

minus vobiscum, c'est-à-dire, *que le Seigneur soit avec vous*. Aimable et pieux salut que le peuple s'empresse de rendre en disant : *Et avec votre esprit*.

Puis viennent l'Oraison et l'Épître. On appelle l'Oraison *Collecte*, ou *réunion*, *association*, parce qu'anciennement on priait un instant en silence, et qu'ensuite le prêtre, réunissant, recueillant dans son oraison les vœux et les demandes de tous, les présentait au Seigneur. C'est pour cela qu'avant chaque oraison, il invite à prier par ce mot : *Oremus*, *prions ensemble*. Ces prières sont traduites en français dans les livres d'*Heures;* lisez-les, ou dites au moins : Mon Dieu, je vous fais, pour moi et pour le prochain, la prière que vous adresse le prêtre. Et à la fin, prononcez avec foi *Amen, que cela soit ainsi!* Par ce mot, que les fidèles répondent après chaque prière, on témoigne l'intention de s'unir à tout ce que le prêtre demande au nom de Jésus-Christ et de l'Église.

Le mot *Épître* veut dire *lettre*. L'*Épître* est tirée des livres des prophètes ou des lettres des apôtres. C'est comme une lettre qui nous est écrite de la part de Dieu et nous est apportée par ses ambassadeurs. Eh bien ! si le roi vous écrivait et vous envoyait ses ministres pour vous annoncer de bonnes nouvelles, pour vous sauver d'un grand danger, ne seriez-vous pas touchés, honorés, confus de tant de bonté? n'écouteriez-vous pas la lecture de cette lettre avec attention? Vous n'en perdriez pas un mot. Entretenez-vous dans ces mêmes dispositions pendant la lecture de l'Épître, ou lettre que vous adresse le Roi du ciel. Demandez-lui la grâce de mettre à profit les leçons qu'il vous fait donner par ses apôtres et ses prophètes. Reprochez-vous d'avoir été peu fidèles jusque là à tant d'avertissements salutaires.

Telle doit être votre préparation à la lecture de l'*Évangile*. Vous savez que Saint Jean devança Jésus-Christ de quelques années, et

qu'il préparait les hommes à la prédication de Jésus-Christ en les exhortant à faire pénitence; l'*Épître* représente ces prédications de Saint Jean. L'*Évangile* est la prédication de Jésus-Christ; c'est la parole du Maître, la parole de grâce et de miséricorde pour les pécheurs.

Alors levez-vous, pour témoigner que vous êtes prêts à obéir à la voix de Jésus-Christ qui parle ; faites le signe de la croix sur votre front, sur votre bouche, sur votre cœur, pour protester, par ce signe, que jamais vous ne rougirez des vérités de l'Évangile, mais que vous les reconnaîtrez et les défendrez par vos paroles, et que vous les aimerez de tout votre cœur.

Après l'Évangile vient le moment du prône. Souvenez-vous que votre curé est votre père et votre meilleur ami, et écoutez ses avis avec attention. Il parle au nom de Dieu, et si vous êtes désireux de vivre en Chrétiens, au lieu de bâiller, de dormir, de vous en-

nuyer et de sortir de l'église, vous trouverez toujours du profit à entendre ses instructions.

PIERRE. Mais M. le curé est trop long ! et puis toujours il se fâche.

L'INSTITUTEUR. Ce n'est pas le prône qui est trop long, c'est notre désir de nous instruire qui est trop court. Je vois des gens qui partent dès que M. le curé monte en chaire, et ce sont ceux qui crient ensuite le plus contre la longueur du sermon. Plaise à Dieu qu'ils ne demeurent jamais au cabaret plus de temps que M. le curé n'en met à prêcher ! Ils ne s'ennuient pas tant à entendre des paroles de médisance et des discours libertins. C'est curieux ! les plus sages et les plus instruits ont toujours quelque chose à apprendre au prône, et les plus ignorants sont les plus difficiles, les plus inattentifs. On a bien raison de dire que jamais on n'a moins faim que lorsqu'on est malade. Vous, écoutez ; oubliez quelle est la personne qui vous parle ; qu'elle s'exprime bien, qu'elle

s'exprime mal, il doit vous importer peu; c'est toujours la parole de Dieu qui vous est proposée.

Mais *toujours M. le curé se fâche!* — Entendons-nous: si vous voulez dire que M. le curé se livre à des colères violentes contre les personnes, et sans motif, vous avez tort, il n'en n'est pas ainsi; si vous voulez dire que M. le curé reprend avec chaleur les abus et les désordres de sa paroisse, c'est vrai. Mais n'est-ce pas son devoir? Voudriez-vous qu'il vous flattât, qu'il vous trompât, qu'il vous laissât endormis dans des habitudes qui vous damneraient? M. le curé ne serait pas un bon pasteur, et vous ne l'estimeriez plus. Il vous aime tous, et comme un père reprend ses enfants lorsqu'ils font mal, et use de sévérité, il doit vous corriger aussi. Du reste, ceux qui n'ont rien à se reprocher ne s'offensent pas des réprimandes de M. le curé. On crie, parce qu'il met le doigt sur la plaie; et ceci est, bien plus

que la longueur du sermon , la cause pour laquelle certains font du bruit, ou s'en vont. Ils ont peur de se reconnaître et d'être connus au portrait.

Lorsque M. le curé descend de chaire, ou aussitôt après l'Évangile, on dit le *Credo* ou *Symbole.* Le *Credo* renferme l'abrégé de notre foi ; il est chanté ou lu, en ce moment, pour exprimer que nous croyons tout ce que l'Évangile renferme. Unissez votre voix à celle du chœur pour chanter , ou intérieurement, faites des actes de foi sur toutes les vérités de la religion, repassez dans votre mémoire tout ce que Dieu a fait pour vous conserver et vous sanctifier. Oh ! quel sujet de méditation ! La Trinité s'occupe de moi; Jésus-Christ s'est fait homme, a souffert, est mort pour moi ! Il m'a envoyé son saint Esprit ! Il m'a fait naître dans le sein de son Église , préférablement à tant d'autres hommes qui ne le méritaient pas moins que moi ! Les sacrements, les mérites de Jésus-Christ

et des Saints, sont toujours à ma disposition pour m'aider à arriver à la vie éternelle. Je le crois, ô mon Dieu ! et je ne vous aimerais pas, et je ne me sauverais pas !

Dans les premiers siècles de l'Église, les fidèles offraient le pain et le vin nécessaires au sacrifice, et le prêtre les recevait sur l'autel aussitôt après la récitation du *Symbole ;* de là est venu l'usage de bénir le pain qu'on distribue à la messe, et de là encore le nom d'*Offertoire*, ou offrande, consacré à cette partie de la messe.

Pendant que le prêtre offre le pain et le vin, lorsqu'il se lave les mains, lorsqu'il prie à voix basse avant la Préface, offrez-vous aussi intérieurement à Dieu ; faites-lui l'abandon de vos biens et de votre personne, selon ce qu'il plaira à sa volonté d'ordonner. Demandez qu'il vous purifie davantage, afin que vous soyez plus dignes de profiter des mérites du sacrifice ; redoublez de ferveur ; que votre âme soit toute dégagée des pensées

terrestres, des distractions que vous aviez apportées du dehors, afin que vos cœurs soient tournés vers le ciel, lorsque le prêtre, à la Préface, vous invitera à les *élever en haut, pour rendre grâces à Dieu.*

Jérôme. Que veut dire le mot de *Préface?*

L'instituteur. Le mot de préface signifie *introduction, préparation.* On appelle ainsi la partie de la messe qui précède le *Canon. Canon* signifie *règle, ordre qui est toujours le même;* on désigne par ce nom les prières qui se disent après la Préface, parce qu'elles contiennent les paroles avec lesquelles se fait toujours le changement du pain au corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et du vin en son sang.

Dans ces belles prières sont contenus les motifs pour lesquels le sacrifice est offert à Dieu. Le fidèle ne saurait mieux faire que de les suivre sur l'*Ordinaire de la Messe*, ou sur des exercices qui renferment le sens du *Canon*. C'est l'heure de recommander à Dieu,

par l'intercession des Saints et au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, l'Église universelle, les pécheurs, nos besoins particuliers, nos supérieurs spirituels et temporels, nos parents, nos amis, nos ennemis, les agonisants, ceux qui sont en quelque péril, ceux qui se sont recommandés à nos prières. Touchante fraternité, admirable rendez-vous des âmes et des pensées au pied du trône du Sauveur ! Il est descendu sur l'autel par la vertu des paroles de la Consécration. Adorez-le avec la foi humble des bergers ; prosternez-vous devant lui comme les rois mages. Précieux instants pour l'âme qui croit et qui est recueillie ! N'a-t-elle plus rien à demander? Oubliera-t-elle les âmes qui sont en purgatoire ? Délaisserons-nous nos bienfaiteurs, nos parents, nos amis, qui sont morts ? Ayons pour eux un souvenir fraternel, comme pour les vivants ; le sang de Jésus-Christ a un mérite infini ; qu'il leur obtienne un lieu de rafraîchissement, de lu-

mière et de paix ! Telles sont les pensées qui occupent le prêtre et l'Église, après la Consécration. Cette réclamation du lieu de paix, c'est-à-dire du ciel, pour les âmes du purgatoire, doit exciter aussi nos désirs, *à nous qui sommes pécheurs*. En prononçant ce mot, le prêtre, et avec lui les fidèles, se frappent la poitrine : le sentiment de leur indignité les effraierait, s'ils n'avaient devant les yeux et sur l'autel le témoignage de l'infinie miséricorde ; ils n'oseraient pas appeler Dieu leur Père, si Jésus-Christ ne leur en avait donné l'ordre, si les Saints n'en avaient pas montré l'exemple : alors la confiance se ranime, et l'on récite en français le *Pater*, en même temps que le *Libera nos*, par lequel nous prions d'être délivrés des maux passés, présents et à venir, c'est-à-dire, principalement du péché et des châtiments mérités par nos fautes.

Après ces touchantes prières, le prêtre, parlant au nom de Jésus-Christ, témoigne

que nos vœux ont été écoutés, et il dit : *Que la paix du Seigneur soit toujours avec vous!* Tout ce qui suit depuis l'*Agnus Dei* est une préparation à la Communion, ou une action de grâce après la Communion. La prière, *Agneau de Dieu, ayez pitié de nous, donnez-nous la paix*, rappelle les demandes des lépreux qui criaient jusqu'à ce qu'ils fussent guéris : *Jésus, fils de David, ayez pitié de nous !* Jésus est aussi près de nous que des lépreux : crions donc vers lui, appelons son assistance ; que nos vœux empressés préparent son entrée dans nos âmes par la communion.

Si nous n'avons pas le bonheur de le recevoir réellement, au moins nous pouvons le recevoir en esprit, par une communication particulière de quelques-uns des effets de la communion véritable. Cet exercice pieux s'appelle *communion spirituelle*. Pendant sa vie, Notre-Seigneur Jésus-Christ, pour guérir les malades, entrait quelquefois

chez eux, et c'est l'image du sacrement de la communion. D'autres fois, content du désir ardent de ceux qui imploraient son assistance, il leur faisait sentir sa puissance, sans entrer dans leurs maisons et sans les toucher, et c'est l'image de la communion spirituelle. Après avoir fait un acte de contrition et un acte de foi à la présence réelle de Notre-Seigneur Jésus-Christ, excitez-vous à un vif désir de le recevoir, et dites-lui : « Je serais heureux, Seigneur Jésus, si je pouvais communier; mais il n'est pas nécessaire que vous veniez en moi : vous n'avez qu'à me regarder pour me combler de grâces; commandez, Seigneur, et je serai justifié. »

Vous feriez bien même de réciter les actes ordinaires, soit avant, soit en action de grâces après la Communion. Cet instant de la Communion est précieux à l'âme sincèrement chrétienne : alors elle recueille avec abondance les fruits du sacrifice. N'omettez

donc jamais la pratique de la communion spirituelle, quand vous serez à la messe.

Enfin, lorsque, avec le prêtre, vous aurez remercié Dieu de la grâce qui vous a été faite d'assister au sacrifice de la messe, vous recevrez avec humilité, et en faisant sur vous le signe de la croix, la bénédiction que donne le prêtre au nom de la sainte Trinité; vous demanderez pardon pour vos distractions et vos négligences, et vous vous retirerez en paix, après avoir renouvelé à Dieu l'offrande de vos personnes et de vos actions pendant la journée.

Jérôme. Qu'on est heureux d'être instruit! On a bien plus de facilité pour être sage.

L'instituteur. Il n'est pas nécessaire d'être bien instruit pour savoir ces choses. Celui qui aime Dieu, qui a envie de l'honorer, trouve tous ces sentiments dans son cœur, à la vue de la croix et des cérémonies de la messe, qui toutes rappellent la passion de notre Sauveur.

Jérôme. Mais pour cela, faut-il suivre toutes les prières dans l'ordre que vous avez indiqué ?

L'instituteur. J'ai parlé pour ceux qui savent lire, ou peuvent retenir la suite de ces prières, et tout le monde le pourrait avec un peu de bonne volonté : on retient des choses bien plus difficiles. Mais enfin, il suffit absolument d'assister avec foi, avec confiance et avec respect, et d'avoir l'intention générale de s'unir au prêtre et de demander à Dieu ce qu'il demande. Quand on a ces dispositions, toutes les prières que l'on fait sont bonnes pour bien entendre la messe.

Jérôme. Si l'on récite le chapelet, ça suffit-il ?

L'instituteur. Oui, pourvu qu'on ait les dispositions dont je viens de parler ; mais le meilleur serait de méditer sur la passion, et de multiplier les actes de remercîment, de contrition et d'amour de Dieu, que suggèrent les différentes circonstances qui ont ac-

compagné le sacrifice de Notre - Seigneur mort pour nous. Représentez-vous que vous êtes au pied de la croix, comme lorsque Jésus-Christ y est mort : qu'auriez-vous pensé, qu'auriez-vous dit alors à notre Sauveur? — Quelles résolutions auriez-vous formées? — Si votre père avait perdu la vie d'une manière cruelle pour conserver la vôtre, et que l'on remît devant vos yeux toutes les circonstances de sa mort, ne seriez-vous pas affligé de tant de douleurs, et ému jusqu'aux larmes de tant de bonté? Jésus-Christ est ce père; la messe est la représentation de sa passion et de sa mort. Voilà un livre facilement compris par ceux mêmes qui ne savent pas lire.

Jérôme. Je vous promets qu'à présent le temps ne me durera plus à la messe; je me souviendrai du moyen de m'occuper saintement.

L'instituteur. Cette représentation de la passion et de la mort de Jésus-Christ se re-

trouve jusque dans les ornements du prêtre et dans les cérémonies qu'il fait.

Ainsi l'*amict*, qui est un linge que le prêtre met autour de son cou et dont il se couvre les épaules, représente le voile dont les soldats couvrirent la face de Notre-Seigneur Jésus-Christ lorsqu'ils le frappaient et lui disaient ensuite par moquerie : *Devine qui t'a frappé ;* L'*aube* marque la robe blanche dont Hérode le fit revêtir quand il le renvoya à Pilate ; le *cordon* ou *ceinture* rappelle les cordes dont il fut lié dans le jardin et les fouets de la flagellation ; le *manipule*, qui pend au bras gauche, signifie les cordes qui l'attachèrent à la colonne pendant la flagellation ; l'*étole* figure les liens qu'on lui jeta au cou lorsqu'on le chargea de sa croix ; la *chasuble*, sur laquelle est tracée une croix, est l'image de la croix que Notre-Seigneur Jésus-Christ porta sur ses épaules.

Lorsque le prêtre sort de la sacristie et s'avance vers l'autel, c'est Jésus-Christ sortant

du Cénacle et se retirant au jardin des Oliives. Lorsque le prêtre récite le *Confiteor*, puis monte à l'autel, c'est Jésus-Christ priant et agonisant au jardin des Olives, puis acceptant avec résignation les tourments de sa passion, et se laissant emmener par ceux qui vinrent le saisir. — Le prêtre baisant l'autel, c'est Jésus-Christ acceptant le baiser du traître Judas. — Le prêtre allant à la droite de l'autel, revenant au milieu, passant du côté gauche pour la lecture de l'Évangile, c'est Jésus-Christ conduit chez Caïphe, de là chez Pilate, enfin chez Hérode. — Il revient au milieu de l'autel : c'est Jésus-Christ ramené chez Pilate. — Le prêtre offre le pain et le vin, afin que Dieu ait ce sacrifice pour agréable : c'est Jésus-Christ offrant de même à Dieu le sacrifice de sa vie, en rémission de nos péchés. — Le prêtre se lave les mains : c'est l'innocence de Jésus-Christ reconnue par Pilate, qui se lava aussi les mains en l'abandonnant aux Juifs. — Le prêtre prie en

secret et s'incline profondément avant la Préface, pendant que le chœur continue de chanter l'Offertoire : c'est Jésus-Christ gardant le silence au milieu des clameurs du peuple qui vociférait : *Qu'on le crucifie!* c'est Jésus-Christ chargé de sa croix et pliant sous ce fardeau. — Le prêtre se tourne vers les fidèles à l'*Orate pro me , fratres :* c'est Jésus-Christ s'adressant aux filles de Jérusalem , et les invitant à pleurer sur elles-mêmes plutôt que sur lui. —La *Préface* et le *Sanctus* rappellent la gloire et l'adoration rendues à Dieu par le sacrifice du Sauveur. — Les prières du *Canon* pour l'Église , pour les fidèles , pour les pécheurs, l'invocation des Saints, rappellent la réconciliation du monde , la sanctification des justes par le sang qui allait être versé , et les paroles du Sauveur qui priait sur la croix pour ses bourreaux , qui promettait le ciel au bon larron , etc. — Le prêtre étend les mains sur le calice : c'est Jésus-Christ cloué, les bras étendus sur la croix.—

Le prêtre élève la sainte hostie et le calice : c'est Jésus-Christ élevé en croix. — Le prêtre étend les bras : c'est Jésus-Christ attaché et mort sur la croix. — Le prêtre prie pour les morts: c'est Jésus-Christ descendant dans les limbes où reposaient les âmes des justes qui étaient morts avant son avènement, et qui soupiraient après leur délivrance. — Le prêtre récite l'Oraison dominicale : c'est Jésus-Christ nous méritant le droit d'appeler Dieu notre Père, et de nous adresser à lui avec confiance. — La plaie dont un coup de lance ouvrit le côté du Sauveur est représentée par la fraction de l'hostie dont le prêtre met une partie dans le calice. — Les douleurs et la compassion de la Sainte Vierge pendant la passion du Sauveur sont figurées par l'*Agnus Dei;* les Juifs, qui se frappaient la poitrine, émus par un sentiment de contrition à la vue de tant de tourments, le sont par la prière *Domine, non sum dignus*, que fait le prêtre en se frappant la poitrine.

— La communion du prêtre signifie la sépulture du Sauveur. — Le voile que le prêtre place sur le calice est une figure de la pierre dont on recouvrit le tombeau. — Le chant joyeux qui suit désigne la résurrection ; *Dominus vobiscum*, le salut aux apôtres, lorsque Jésus-Christ se présenta à eux en disant : *Que la paix soit avec vous ;* l'*Ite*, *missa est*, son ascension. — La *bénédiction du prêtre* rappelle la descente du Saint-Esprit le jour de la Pentecôte, et l'*Évangile*, à la fin de la messe, la prédication des saints apôtres, lorsque, remplis de l'Esprit-Saint, ils commencèrent à prêcher l'Évangile dans l'univers.

Faut-il être bien savant pour trouver, dans ces ressemblances, un motif de méditer à la messe sur les souffrances de Notre-Seigneur Jésus-Christ ?

Jérôme. Il suffit d'avoir des yeux.

L'instituteur. — Il faut, avec les yeux,

avoir un peu de foi, au moins, et un cœur capable d'aimer.

Jérôme. Nous tâcherons de mettre à profit toutes ces pensées.

L'instituteur. Il n'est pas même nécessaire que vous passiez ainsi en revue toutes les circonstances de la passion pour bien entendre la messe : arrêtez votre esprit et vos considérations sur une seule, ou sur quelques-unes, chaque dimanche ou chaque fois que vous venez à la messe.

Jérôme. Si on se laissait aller à ces sentiments, on ne s'ennuierait pas à la messe. Il est bien fâcheux que beaucoup de gens ne vous aient pas entendu.

L'instituteur. On assiste mal à la messe, non pas toujours parce qu'on ne sait pas, mais parce qu'on ne veut pas. Dieu ne demande que des âmes animées par la foi et le désir de l'honorer; il se fait lui-même leur maître, et il leur met dans le cœur les sentiments pieux, quand elles ont un désir sin-

cère de le prier comme il faut. Ce n'est donc pas précisément la science qui manque, c'est la foi, c'est l'envie de bien faire. Ce qui se passa à l'occasion de la passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ se renouvelle tous les jours à la messe.

Les uns ne suivirent pas Jésus-Christ sur le Calvaire : ils se cachèrent par peur, comme une partie des disciples. D'autres vinrent au Calvaire, mais pour insulter Notre-Seigneur, pour se moquer de lui et l'outrager, comme les bourreaux.

Les premiers rappellent ces Chrétiens lâches qui demeurent chez eux, qui s'arrêtent à causer sur la place publique, qui se cachent dans le cabaret, pendant que Jésus-Christ s'offre pour eux à la messe ; les seconds sont représentés par les malheureux qui, venant à la messe, y tiennent des conversations libres ou indécentes, promènent leurs regards de tous côtés, encombrent les portes, et s'y tiennent en foule, afin d'être libres de tou-

cher plus tôt le *seuil* du cabaret, dès qu'ils pourront sans honte sortir de l'office : gens qui n'ont jamais su tenir un livre à la main, et ne s'inclinent pas même à l'Élévation ; étourdis de dix-huit ans qui croient faire beaucoup d'honneur à Dieu, s'ils posent un genou à terre, et s'accoudent sur leur autre jambe.

Parmi les autres personnes qui accompagnèrent le Sauveur, il y en eut qui le suivirent en prenant part à ses souffrances, en pleurant et en s'humiliant, comme Marie et Saint Jean ; ils représentent ceux qui entendent la messe avec une dévotion vraie et édifiante.

Il y en eut qui suivirent avec des dispositions peu bienveillantes encore envers Notre-Seigneur Jésus-Christ, mais qui, ayant été attentifs à toutes les circonstances de son sacrifice, le reconnurent pour leur Dieu, lui demandèrent pardon, et s'en retournèrent en se frappant la poitrine. Ce sont les pé-

cheurs qui désirent et demandent sincèrement leur conversion à la messe, et attirent sur eux, par leurs dispositions pénitentes, la grâce de la contrition sincère.

Il y en eut qui suivirent par curiosité, comme on va à un spectacle, pour voir, mais sans s'émouvoir aucunement de ce qui se passait sous leurs yeux. Ce sont ces femmes et ces hommes qui viennent à la messe le dimanche, parce que la coutume les y amène, parce que le temps leur durait dans leurs maisons, et qu'ils auront l'occasion d'apprendre les nouvelles du village en se rencontrant avec la foule des paroissiens. Que font-ils à la messe? Ils n'en savent rien, ni moi non plus.

Ce sont ces jeunes filles qui n'ont de dévotion à la grand'messe que pour y faire une étude des modes nouvelles, que pour y être vues, que pour y faire admirer la façon d'un bonnet, les rubans d'un chapeau neuf, l'étoffe d'un tablier, les rangs et les plaques

d'un collier d'or. Elles prennent un livre par contenance, elles l'ouvrent en sens inverse, le titre en bas et les pages à rebours ; qu'importe ? leurs yeux sont toujours à dix pas loin d'elles.

Elles s'agenouilient un instant après les fidèles, elles se lèvent un instant avant eux, afin que leur taille gracieuse et leurs parures se détachent plus facilement de la masse des assistants.

Elles affectionnent particulièrement les places à l'entour du bénitier, vers la grande porte. Est-ce par un sentiment d'humilité, comme le publicain qui, se rendant justice et se tenant au bas du sanctuaire, n'osait lever les yeux et demandait pardon ? Est-ce par précaution, pour avoir sous la main un moyen d'exorciser le diable, et de chasser par l'eau bénite les pensées d'orgueil, les tentations de vaine et sotte gloire auxquelles elles sont sujettes?

Pierre. Ah ! il est bien sûr qu'elles ne

pensent pas à cela. Elles se mettent au bas de l'église pour voir défiler les gens, et pour être aperçues aussi.

L'INSTITUTEUR. Elles ont horreur des messes du matin. Est-ce pour satisfaire mieux et plus longuement leur piété à la grand' messe? Je soupçonnerais que le petit nombre, ou le choix de ceux qui assistent aux messes du matin, ne mérite pas, à leur avis, la peine qu'elles prennent à la toilette; elles savent qu'il se trouvera plus de spectateurs à l'office de dix heures.

Que veulent donc ces pauvres filles en venant à la messe? Rien, sinon un prétexte d'étaler une robe et d'être admirées.

JÉRÔME. Est-ce un grand péché d'entendre la messe comme ceux qui n'y viennent que par routine ou pour s'y faire voir?

L'INSTITUTEUR. Sans doute, puisqu'ils sont des hypocrites et des menteurs. Ils viennent en apparence pour honorer Dieu, et cependant ils le déshonorent; ils font semblant

de lui rendre hommage, et ils l'insultent. Non contents de cela, ils lui enlèvent les hommages de ceux qu'ils scandalisent et dissipent pendant l'office.

Jérôme. Un pécheur qui n'est pas converti, mais qui désire l'être, et qui en demande la grâce à Dieu, pèche-t-il quand il assiste à la messe avec cette disposition?

L'instituteur. Bien loin de pécher en cela, il fait une action louable, et c'est précisément ce que doivent faire les pécheurs quand ils assistent à la messe sans être encore pénétrés des sentiments de contrition qu'ils devraient avoir. C'est ce que l'Église demande d'eux, quand elle les oblige à assister à la messe comme le reste des fidèles.

Une bonne fille s'affligeait de mal entendre la messe. — Que faites-vous donc alors? De quoi vous occupez-vous ? lui demanda son directeur. — Je ne fais autre chose que pleurer mes péchés, dit-elle. — Con-

tinuez, reprit le directeur; en entendant la messe ainsi, vous l'entendrez fort bien.

Pour finir, je vais vous raconter une histoire que j'ai lue dans la vie des Saints, et qui montre comment Dieu récompense la dévotion à entendre la messe.

Sainte Élisabeth, reine du Portugal, avait un page dont elle se servait ordinairement pour faire ses aumônes et pour d'autres œuvres de piété, parce qu'il était sage et vertueux, et qu'il s'acquittait prudemment de toutes les commissions qui lui étaient données. Il arriva qu'un autre page de la chambre du roi, jaloux de l'honneur que la reine faisait à celui-ci, résolut de le perdre; et pour en venir à bout, comme il avait l'oreille de son maître, il lui fit entendre que la reine avait pour ce jeune page plus d'affection que la loi de Dieu ne lui en permettait. Il n'en fallut pas dire davantage à ce prince pour l'aigrir, et ses soupçons furent d'autant plus facilement conçus que sa con-

duite expliquait en quelque sorte, à ses yeux, l'infidélité de son épouse. Car Denis vivait dans un désordre public, il retenait dans son palais les malheureuses complices de son libertinage. Il forma donc aussitôt le dessein de faire mourir secrètement ce page; et étant monté le jour même à cheval pour aller se promener, il passa par un lieu où il y avait un four à chaux, il tira à part ceux qui entretenaient le feu, et s'étant fait connaître, il dit à ces gens : « Demain j'enverrai vers vous un de mes pages, avec commission de vous demander si vous avez accompli ce que vous a commandé le roi, son maître. Quand vous l'aurez entendu, saisissez-le, et jetez-le dans vos fourneaux; qu'il y soit consumé; cela est important à mon service. » Le lendemain, le roi ne manqua pas d'y envoyer le page de la reine, afin que ces hommes exécutassent sur lui ce qui leur avait été recommandé; mais Dieu, qui assiste toujours ses serviteurs, et qui prend le parti des

innocents contre les impies, disposa tellement les choses par sa providence, que ce page, passant devant une église située sur le chemin qui conduisait au four à chaux, et entendant sonner la clochette pour l'élévation de la sainte Hostie, y entra, et y demeura jusqu'à ce que la messe fût achevée. Après cette messe, il en entendit encore une autre, et celle-ci étant finie, il demeura encore à l'église jusqu'à la fin d'une troisième, qui était commencée. Cependant le roi, impatient de savoir si le page de la reine était mort, en appela un des siens : ce fut justement le calomniateur qui répondit. Denis l'envoya en diligence au fourneau pour savoir si l'on avait fait ce qu'il avait commandé. Les ouvriers, croyant que celui-ci était le page dont le roi leur avait parlé, s'en saisirent à l'heure même, le lièrent et le jetèrent tout vif dans le feu, où il fut incontinent consumé. Le page innocent et faussement accusé, ayant achevé d'ouïr ses trois messes,

arriva bientôt après, et demanda si l'on avait exécuté les ordres de Sa Majesté ; on lui dit que la chose était faite. Alors il revint sur ses pas rendre compte à son maître : le roi fut bien surpris de le voir, et d'apprendre que son dessein avait eu une issue toute contraire à ce qu'il s'était proposé. « Qu'avez-vous donc fait et où avez-vous été si longtemps? » lui dit-il en colère. « Sire, répondit le page, allant exécuter les ordres de Votre Majesté, j'ai passé près d'une église où l'on disait une messe ; je l'ai ouïe jusqu'à la fin, et avant qu'elle fût achevée, on en a recommencé une autre, que j'ai ouïe aussi, et ensuite encore une troisième, parce que mon père, me donnant sa bénédiction avant de mourir, me recommanda particulièrement cette dévotion, d'entendre toutes les messes que je verrais commencer ; et ainsi je suis demeuré à l'église jusqu'à la fin de la dernière, après quoi j'ai fait ce que Votre Majesté m'avait ordonné. » — Alors le roi, admi-

rant les jugements de Dieu, reconnut l'innocence de la reine, la vertu de son officier, et la malice du calomniateur qui les avait accusés.

DES CÉRÉMONIES ET USAGES DE L'ÉGLISE

—

Si l'homme n'avait que son âme, il ne devrait à Dieu que le culte intérieur de l'esprit; mais l'homme a de plus un corps, interprète des sentiments intérieurs de son âme : à cause de cela, il doit à Dieu un culte extérieur. Ce culte extérieur est tout à la fois la manifestation visible de nos sentiments intérieurs de religion, l'acquit des obligations contractées par le corps envers Dieu, qui l'a créé, l'a uni à une âme formée à son image, et le conserve. De même que le culte intérieur de l'esprit

n'est pas laissé à notre arbitraire, mais est déterminé par les règles de la foi, le culte extérieur, lui aussi, est déterminé par le rituel de l'Église. En d'autres termes, l'Église a déterminé les cérémonies au moyen desquelles l'homme rend à son Dieu le culte extérieur qui lui est dû.

Mais qu'est-ce que ces cérémonies? quel respect méritent-elles? avec quel esprit les fidèles doivent-ils y prendre part? C'est ce qui va ressortir de la suite de cette lecture.

Les cérémonies de l'Église sont des actions mystérieuses et extérieures, établies pour accompagner le culte extérieur et le rendre plus auguste, plus expressif et plus majestueux. Je dis *des actions mystérieuses*, parce qu'elles renferment un sens caché. Ainsi, l'encensement du livre des évangiles est une cérémonie qui manifeste le profond respect que nous avons pour ce livre divin.

Ces cérémonies méritent notre profond respect, 1° à cause de leur origine; 2° à cause

de leurs rapports avec les mystères de la religion; 3° à cause de leur portée mystique ou de leur signification édifiante. En effet, ces saintes cérémonies, à cause de leur antiquité, doivent, d'après la règle doctrinale de Saint Augustin, être attribuées aux apôtres eux-mêmes. *Toute pratique observée de tout temps par l'Église*, dit ce docteur, *et qui n'a pas été établie par les conciles, doit être, sans aucun doute, attribuée à l'institution apostolique.* Cette doctrine, enseignée avec lui par Tertullien, Saint Basile et plusieurs autres, est aussi confirmée par le saint Concile de Trente, si versé dans la connaissance de l'antiquité, lorsqu'il nous déclare, avec toute l'autorité de la science et de l'inspiration, que *c'est à l'institution apostolique qu'il faut rapporter les prières, les bénédictions mystiques, les cierges allumés, les encensements, les habits sacrés, et généralement tous les détails propres à relever la majesté du saint sa-*

crifice, et à porter l'âme des fidèles à la contemplation des choses sublimes cachées dans ce profond mystère, au moyen de ces signes visibles de religion et de piété. Il en est de même de tout ce qui regarde l'administration des sacrements, des cérémonies principales qui accompagnent l'application de la matière et de la forme, des insufflations, des exorcismes, des onctions, des bénédictions, par lesquelles l'Église sanctifie la nature physique, pour la faire servir au bien spirituel et temporel de ses enfants. Or, comme l'histoire ne nous dit pas un mot de leur institution dans le cours des siècles; comme, de plus, les apôtres célébraient les divins mystères, il faut bien croire que les cérémonies religieuses du culte catholique nous viennent des apôtres. Respectables par leur origine, ces cérémonies le sont aussi par leur relation avec la prière, avec la grâce de Dieu, avec le corps de Jésus-Christ; elles le sont aussi par leur portée mystique, disais-

je, c'est-à-dire par leur signification édifiante. Nous allons le voir en dissertant sur quelques-unes d'entre elles, comme aussi sur quelques usages du culte chrétien.

I. Des processions.

De tout temps, dans l'Église comme chez les peuples anciens, nous voyons en vigueur l'usage des processions. Primitivement, elles se firent dans les catacombes, qui furent les premiers temples chrétiens. La procession s'inaugura ensuite publiquement, quand il fut permis de ne pas mourir par la raison que l'on était chrétien. Aux processions des dimanches et des fêtes, et qui se font avant la grand'messe, se joignirent des processions publiques, tantôt expiatoires, tantôt d'actions de grâces : ainsi, les processions des Rogations, ainsi les processions du saint sacrement, etc. etc.

Mais quel est, en général, le sens mystique des processions de l'Église?

D'abord, elles sont un acte solennel de religion, puis elles sont un très-grand enseignement. Elles sont un acte solennel de religion en tant qu'elles manifestent la foi des fidèles mis à la suite des croix, des bannières, emblèmes de nos saints mystères ; elles manifestent la piété des fidèles par les chants pieux qui sont mis dans leur bouche, tantôt pleins d'allégresse, pour chanter les triomphes du Sauveur, tantôt voilés comme le tristesse, pour apaiser la colère du ciel.

Les processions ne sont pas seulement un acte solennel de religion, elles sont aussi un grand enseignement. Comme marche publique vers l'autel, elles rappellent que la vie est une marche vers l'éternité; comme marches faites à la suite de la croix, à la lumière des flambeaux, avec les reliques des Saints, les processions signifient que notre marche vers l'éternité doit se faire en imitant Jésus-Christ, en suivant la lumière de la foi, en

invoquant l'appui des Saints de la patrie glorifiée.

Outre ces grands enseignements de morale que nous donnent les processions, elles nous rappellent aussi les faits aussi glorieux que certains qui servent de base à notre divine religion : ainsi, les processions du dimanche signifient et rappellent les voyages de Jésus-Christ sur la terre, ses apparitions aux apôtres, aux disciples et aux saintes femmes, après le triomphe de sa résurrection.

Le fidèle, en assistant aux processions, se rappellera ces enseignements et cette signification mystique, et ainsi, entrant dans l'esprit de l'Église, il rendra profitable pour sa foi et sa piété une cérémonie dont il ne comprenait peut-être pas bien toute la portée.

II. L'aspersion du dimanche.

L'Église sanctifie ses fidèles, non-seulement par les prières et les enseignements de la procession, mais encore en jetant sur eux,

avant la messe paroissiale, de l'eau bénite par le prêtre. Quelle est la signification et quelle est la vertu de cette mystérieuse aspersion? Disons d'abord que l'eau bénite représente, par le sel qui l'assaisonne, la sagesse et la prudence qui doivent sans cesse assaisonner les discours du Chrétien et accompagner ses actions; que, par sa propriété naturelle de purifier et de blanchir, elle rappelle au Chrétien la nécessité de l'innocence. Ainsi jetée sur les fidèles, elle leur rappelle la sagesse et la pureté. Cette aspersion leur rappelle aussi le sang et l'eau émanés du côté sacré de Jésus-Christ crucifié; elle leur rappelle le jour délicieux où, par leur baptême, ils redevinrent les enfants de Dieu.

Mais cette aspersion d'eau bénite n'est pas seulement un symbole, c'est une bénédiction efficace sur les lieux et les personnes qu'elle affecte : 1° elle éloigne de l'Église l'esprit de ténèbres qui, au sentiment des Pères, fait tous ses efforts pour troubler les prêtres qui

célèbrent et les fidèles qui prient; 2° elle attire sur le célébrant et sur les assistants la présence et le secours de l'Esprit-Saint ; 3° elle purifie l'âme des fautes vénielles qui empêcheraient l'efficacité de la prière. Ces effets précieux sont énoncés dans les prières mêmes qui servent à la bénédiction de cette eau lustrale.

Aux prix de ces effets produits par l'aspersion, les fidèles peuvent comprendre avec quelle exactitude ils doivent se trouver à cette pieuse cérémonie, et avec quel recueillement ils doivent y assister. Qu'ils ne s'inquiètent pas des railleries de ceux qui ne croient pas à l'eau bénite. Ceux qui ne croient pas à la vertu de l'eau bénite sont ordinairement des gens ennemis de l'eau par tempérament , faut-il s'etonner qu'ils ne lui croient aucune vertu, même quand elle a été sanctifiée par un prêtre ?

Une autre cérémonie qui renferme un

grand sens et qui mérite attention, c'est celle du pain bénit.

III. Le pain bénit.

L'Église, qui sanctifie les fidèles bien disposés par l'aspersion de l'eau sainte, resserre entre eux les liens de la charité par la distribution du pain bénit. Ce pain est présenté par les Chrétiens, à tour de rôle, à la messe paroissiale des dimanches et des fêtes ; il reçoit la bénédiction sacerdotale après l'Offertoire de la messe; bénit, il est ensuite distribué à tous les fidèles au moment de la Communion. Ce pain est d'un usage extrêmement ancien dans l'Église : on l'appelait autrefois *Eulogie*. On le distribuait entre les Chrétiens présents aux saints mystères, ou on le faisait porter aux Chrétiens absents, comme marque d'union dans la foi et dans la charité. En effet, il n'est pas de marque plus énergique de l'union des esprits et des cœurs. Comme le pain est composé de plusieurs grains de blé

tellement mêlés qu'ils ne forment plus qu'un seul et même tout, l'Église exprime, en le distribuant à ses enfants, qu'ils sont *un* entre eux, *un* en quelque sorte comme les Personnes divines sont *un* entre elles. Mais hélas ! ce pain autrefois n'était pas bénit seulement, il était consacré : pourquoi le refroidissement des fidèles pour la communion a-t-il obligé à ne le consacrer plus?

Quoi qu'il en soit, ce pain doit être pris avec respect, à cause de la bénédiction qu'il porte, à cause de l'idée de charité qu'il rappelle, et des effets qu'il peut produire, s'il est mangé avec bonne disposition d'âme. Ces effets sont d'éloigner de nos corps ce qui pourrait en troubler la bonne harmonie, d'affaiblir en nous l'empire des passions, d'y allumer le feu de la charité et de la fraternité chrétiennes. Eut-on jamais plus besoin de manger ce pain de la fraternité que dans ce siècle d'égoïsme?

IV. Des cierges.

Les flambeaux et les lampes, toujours employés dans les mystères de l'Orient, le furent aussi par ordre de Dieu dans le culte mosaïque ; ils le furent dans le culte chrétien dès son origine, puisque l'on trouve dans les catacombes une foule de petites lampes ayant la plupart la forme d'une barque, gracieux symbole de l'Église. Ces lampes des catacombes n'avaient pas seulement pour but d'éclairer les saints mystères, comme le prétendent les Jansénistes, mais elles étaient devant les autels tout à la fois comme image de la foi et de la charité des cœurs, et comme représentation de l'éternité de Dieu, dont le feu est un symbole antique. Nos cierges, qui ont succédé aux lampes des catacombes, ont le même but et représentent les mêmes idées. Je voudrais bien savoir pourquoi les Jansénistes aiment si peu le luxe des cierges dans les églises : auraient-ils peur que trop de lu-

mière ne fît découvrir l'hypocrisie de leur air méthodique?

Mais il y a différentes sortes de cierges. Je ne parle plus de ceux qui brûlent sur les autels. Il y a le cierge pascal, qui, allumé le samedi saint, s'éteint le jour de l'Ascension, et est rallumé le jour de la Pentecôte. Éteint le jour de l'Ascension, il signifie *vraie lumière*, disparaissant de la terre pour monter au ciel ; puis rallumé le jour de la Pentecôte, il est l'image du Saint-Esprit descendu en langues de feu sur les apôtres.

Il y a les cierges de première communion, gracieuse image de la foi et de la charité du jeune communiant.

Il y a le cierge bénit le jour de la Chandeleur, présenté à l'église en l'honneur de la présentation de Notre-Seigneur au temple, et conservé dans la maison pour le moment de l'agonie. Allumé à la cérémonie qui rappelle le saint vieillard Siméon demandant la tombe après avoir vu son Sauveur, puisse

ce cierge mortuaire, en éclairant notre couche funèbre, éclairer aussi la mort d'un juste ! La vue de tous ces petits objets consacrés par l'Église, porte de cette façon avec elle un délicieux parfum de foi et de piété.

V. De l'encens.

L'usage de l'encens dans la célébration des saints mystères a l'antiquité de l'emploi des flambeaux dans notre culte sacré. Inutile de rappeler avec quelle profusion on le faisait brûler dans le temple de Jérusalem ; il nous suffit d'apprendre que les apôtres, en fondant les églises, prescrivaient d'en offrir au Seigneur, comme nous le voyons dans les constitutions apostoliques. Toutes les églises du monde, fidèles à ces prescriptions , n'ont cessé d'en brûler sur les autels du vrai Dieu. Mais pourquoi ? 1° par honneur pour la Majesté divine; 2° pour nous avertir de faire monter nos prières vers le trône de l'Éternel, comme le prêtre y fait monter la fumée

de l'encens; 3° pour nous avertir que nous devons nous consumer au service de Dieu comme l'encens se consume sur ses autels; 4° pour nous apprendre que nos prières s'enflamment dans le feu de la tribulation comme le parfum sacré dans le feu de l'encensoir. Alors disons donc avec la sainte Épouse des Cantiques : *J'irai à la montagne de la myrrhe et à la colline de l'encens*, c'est-à-dire, je consumerai ma vie dans les travaux de la mortification et dans l'exercice de la prière.

Si nous trouvons de saints emblèmes dans la combustion même de l'encens, nous trouverons aussi un sens édifiant dans la manière dont se font les encensements.

Les encensements qui se font à l'autel, tantôt en forme de croix, tantôt en forme de cercle, tantôt par trois fois, sont tantôt une bénédiction faite sur les dons du peuple pour éloigner toute inspiration de cet orgueil qui si souvent corrompt nos actions les meilleures; tantôt ils rappellent les trois Personnes

de la sainte Trinité, ou bien la triple effusion des parfums de Magdelène sur les pieds du Sauveur.

Si l'Évangile est encensé, c'est comme témoignage de respect dû à la parole divine qu'il contient; si l'on encense le prêtre, c'est comme hommage rendu à sa dignité divine; si l'òn encense les images et les statues des Saints, c'est à cause de Jésus-Christ, dont ces Saints représentés ont fait connaître au monde la sainteté par l'imitation de ses vertus. L'encensement adressé aux deux principaux chantres qui, des deux côtés, dirigent le chœur, rappelle le peuple juif et le peuple gentil qui, en tous lieux, doivent publier sans cesse les miséricordes et les grandeurs du Très-Haut. L'on encense les fidèles en leur qualité de membres du corps mystique du Sauveur. Ceux qui désireront entrer dans l'esprit de l'Église diront de cœur encore plus que de bouche, pendant l'encensement général : *Allumez en nous, Seigneur, allumez*

le feu sacré de votre amour, et consumez nos âmes des flammes de l'éternelle charité.

VI. Des génuflexions devant le saint sacrement.

Le prêtre, durant la célébration des saints mystères, et les fidèles, durant l'assistance aux offices divins, ne passent jamais devant le saint sacrement sans faire une génuflexion. La raison en est que la génuflexion est la plus grande marque de l'adoration et du sentiment de notre infériorité devant la suprême grandeur. Cette marque de respect se donnait autrefois aux grands de la terre, mais l'Église, en modifiant le respect que nous devons aux majestés terrestres, nous a appris à conserver pour notre Dieu l'acte très-humble de la génuflexion. Le philosophe s'en moque; il me dit, en me raillant, *que je serai toujours assez près de terre, si je me tiens debout devant mon Dieu*. Alors, philosophe, pourquoi m'apprendre à saluer mon prochain, si tu ne veux

pas que je salue mon Dieu? Je serai toujours assez près de terre, me dis-tu, en me tenant debout devant mon Dieu: eh non ! puisque sa majesté m'écrase et presse mon front contre la poussière. Quand Jésus s'humilie tant pour moi, quand il se réduit à ne paraître que sous les apparences du pain, quoi ! moi j'hésiterais à m'humilier un peu devant lui ! je ne chercherais pas à rehausser sa majesté spontanément abaissée pour moi, en m'inclinant profondément devant elle ! Philosophe, étudie ce que je crois, et tu comprendras ce que je fais.

Donc, les fidèles ne passeront jamais devant le saint sacrement exposé et découvert, devant le saint sacrement renfermé dans le tabernacle, sans faire devant lui une génuflexion aussi grave que profonde. En la faisant, ils diront intérieurement des choses qui ressemblent à celles-ci : — O Jésus, je crois que vous êtes dans le saint sacrement par amour pour moi. Je vous adore du plus

profond de mon cœur. Bénissez-moi, en répandant sur moi vos grâces les plus saintes.

Il est à déplorer que, dans certaines paroisses, on laisse tomber l'usage romain de faire toujours la génuflexion en passant devant le saint tabernacle, et que cette génuflexion soit remplacée par le simple salut. Ce malheureux changement d'usage fait perdre le respect dû au saint sacrement. Le salut, oui! pour les images des Saints et pour les croix, mais la génuflexion toujours devant le saint sacrement, qu'il soit voilé ou découvert. Cette remarque regarde surtout les pays où le Jansénisme a introduit sa liturgie avec son cérémonial.

VII. Des cloches.

D'où viennent les cloches? Quel est le but de leur inauguration dans nos églises? Ancien dans l'Église, l'usage des cloches remonte certainement au delà du huitième siècle. Plu-

sieurs prétendent que leur inventeur est le Pape Sabinien, successeur de Saint Grégoire-le-Grand. Pendant les trois premiers siècles, les fidèles se rendaient aux offices divins en s'avertissant mutuellement. Sous Constantin et après lui, on convoquait les fidèles, tantôt au moyen de planches fort minces frappées par des maillets, tantôt au moyen de crecelles en bois. L'insuffisance de ces moyens fit inventer les cloches; elles furent promptement adoptées dans l'Occident, puis enfin en Orient.

Les cloches inventées, on les plaça dans des tours élevées, afin que leur son fût entendu plus loin. On plaça sur la plupart de ces tours une pyramide surmontée d'un globe, au-dessus duquel on arbora la croix ; sur la croix on mit un coq, emblème populaire qui indique l'usage des cloches dans l'Église. Aux pasteurs, il rappelle la vigilance, aux fidèles, le zèle pour la prière, l'ardeur pour le travail, de même que la

croix, placée sur le globe de la pyramide, annonce au ciel et à la terre la victoire de Jésus-Christ sur le monde.

La cloche est consacrée aux saints usages de l'Église par une bénédiction que l'on appelle baptême. En donnant ce baptême à cet instrument de son culte, l'Église annonce que la cloche est retirée de l'ordre des choses communes, qu'elle est vouée au service du Seigneur, qu'elle ne saurait sans profanation être employée à d'autres usages. L'Église veut aussi rendre mystérieux et saint l'instrument qui doit convoquer les Chrétiens à tout ce qu'il y a de plus saint sous le ciel : la parole de Dieu, les offices, l'assistance et la participation à nos augustes mystères.

Trompette de l'Église militante, comme l'appelle un concile, la cloche doit sonner pour toutes les circonstances remarquables de la vie : de là, cette variété de prières et de cérémonies par lesquelles on la bénit. Elle doit sonner au baptême, et on la purifie

avec de l'eau bénite ; elle doit sonner les combats de notre vie, depuis le jour où nous entrons dans la lice sacrée par la Confirmation, jusqu'à celui où nous serons sur notre lit de mort ; voilà pourquoi on lui fait des onctions réitérées avec le saint chrême et l'huile des infirmes ; elle doit sonner l'auguste sacrifice, voilà pourquoi on la parfume d'encens ; elle doit nous rappeler sans cesse Jésus crucifié, auteur et consommateur de notre foi, voilà pourquoi on répète si souvent, durant la cérémonie, le signe sacré de la croix. On donne à la cloche le nom d'un Saint ou d'une Sainte : cette idée est pleine de charmes. Nos pères ont cru que la piété serait plus active, plus joyeuse, plus fidèle, si l'on supposait que c'est un Saint ou une Sainte qui nous appelle à l'église.

Nos philosophes ont tourné en dérision la simplicité de nos aïeux qui sonnaient les cloches pour détourner les orages. Sonner la cloche, disaient-ils avec emphase, c'est

ébranler la colonne d'air et appeler la foudre. — Oui, vous raisonnez juste, vous qui ne voyez dans le son de la cloche qu'un son matériel; mais si vous y voyiez ce que nos pères y voyaient, ce que l'Église catholique, qui en sait plus que vous, y voyait elle-même, une prière, un cri d'alarme, une supplication pressante adressée au Maître du tonnerre, vous deviendriez peut-être plus réservés. Or, le son de la cloche était une prière vocale : s'en moquer, c'est s'en prendre à Dieu. Ne dit-il pas, en propres termes, que le bruit des instruments, le son des grandes voix; l'éclat des trompettes, excitent sa miséricorde : *Vous sonnerez de la trompette, vous pousserez de grands cris, et votre souvenir viendra en la présence du Seigneur votre Dieu, et vous serez délivrés des mains de vos ennemis.*

Si le progrès des sciences, ô philosophes, vous permet de détourner la foudre sans recourir à la prière, rendez-en gloire au *Dieu*

des sciences, qui nous a fait retrouver une partie de l'empire du premier homme sur les créatures, mais respectez vos aïeux, qui allaient au même but par la prière.

Qui que nous soyons, écoutons le son de la cloche avec respect et docilité, attention et reconnaissance. Écoutons-la avec respect, cette cloche, quand, du haut du beffroi, comme l'ange de la mort, elle nous dit dans un chant funèbre : Prépare-toi au jugement de Dieu. Écoutons-la avec docilité, quand son harmonie nous invite aux divins offices du dimanche. Écoutons-la avec attention, quand, le matin, elle nous avertit de nous soustraire aux tentations par un prompt lever. Écoutons-la avec reconnaissance toutes les fois qu'elle proclame un bienfait de Dieu, toutes les fois qu'elle chante un mystère et une fête. Aimons, chérissons la cloche chrétienne : elle est la compagne de notre vie, la compagne de notre naissance, de notre mort, de notre prière. de notre espérance,

de notre tristesse. Cloche bénie, puissent tes derniers sons ne dire que mon entrée dans les cieux !

VIII. Couleur des ornements selon les différentes époques de l'année.

L'Église, qui fait tout servir à l'édification de ses enfants, a voulu que les couleurs mêmes de ses ornements servissent à notre piété et à notre foi. Or, quelles sont ces couleurs et quelle est leur signification respective? Aux fêtes de Jésus-Christ, de la Sainte Vierge et des vierges saintes, l'Église pare ses autels et ses prêtres d'ornements blancs. Aux fêtes du saint sacrement et des martyrs, l'on emploie des ornements rouges. Aux dimanches si nombreux d'*après la Pentecôte*, aux fêtes des saints pontifes, l'on fait usage d'ornements de couleur verte. Aux dimanches du carême et aux fêtes des moines et des solitaires, l'on emploie des ornements violets. Les ornements noirs sont réservés pour les

offices des morts; ils sont brodés de rouge pendant la semaine sainte. Or, pourquoi ce changement, pourquoi cette variété de couleurs dans les ornements de l'Église? C'est que la couleur des ornements ecclésiastiques doit rappeler aux Chrétiens l'idée et l'esprit de la fête célébrée. Ainsi, la couleur blanche employée dans les ornements de Jésus-Christ, de sa sainte Mère et des vierges saintes, rappelle la sainteté inviolable de notre Sauveur, la virginité sans tache de Marie, la pureté des vierges mortes dans un héroïque célibat. La couleur rouge, étalée dans les cérémonies du saint sacrement, rappelle, par sa ressemblance avec le sang, la présence du sang de Jésus-Christ, et par sa ressemblance avec le feu, l'amour de Jésus-Christ pour nous, et celui que nous devons avoir pour sa personne adorable, en retour de ses sacrifices. Employée aux fêtes des martyrs, cette couleur rappelle le sang qu'ils ont versé pour la religion, la pourpre de

gloire dont ils sont revêtus au séjour des triomphes. La couleur verte, déployée pendant les nombreux dimanches qui suivent la Pentecôte, représente l'espérance du ciel, qui doit sans cesse accompagner le Chrétien et l'encourager dans ses luttes avec les ennemis de notre salut ; elle lui enseigne aussi la confiance dans la Providence, qui, nourrissant les petits oiseaux, sera loin d'oublier ses serviteurs. La même couleur, mise en usage aux fêtes des saints Pontifes, rappelle que ces hommes étaient sur la terre les prédicateurs de l'espérance chrétienne ; que cette espérance, nous ne devons pas plus l'oublier que cette crainte salutaire qui, sans cesse, doit accompagner l'ouvrage indispensable du salut. La couleur violette, employée dans les temps de pénitence et aux fêtes des saints pénitents, rappelle, par sa teinte un peu sombre, la tristesse de l'Église à l'occasion de la mort de Jésus-Christ ; elle rappelle aussi les larmes, les macérations, les angoisses vo-

lontaires des hommes de la solitude qui vivaient dans la mort des déserts pour mourir dans la vie véritable de la sainteté. La couleur noire, quand l'Église s'en revêt, nous montre sa tendre compassion pour toutes nos misères; elle nous dit aussi : Songe à ton éternité !

IX. Des croix sur les chemins et dans les champs.

Les croix qui ont été mises sur les chemins, l'ont été presque toutes comme souvenirs d'événements remarquables : ici, elles rappellent le martyre d'un apôtre ou d'une vierge sainte; là, un miracle opéré par quelque thaumaturge du moyen âge. Quand la croix du chemin n'est pas un mémorial d'un fait remarquable pour le village voisin, elle est un témoignage du christianisme de ses habitants : ils l'ont plantée à cet embranchement de chemins pour dire à tous les passants : Vous entrez dans un pays de fidèles, respectez-en la foi et les saintes coutumes.

Quand ce n'est pas la paroisse qui a planté cette croix, c'est une famille de la paroisse: elle l'a fait en actions de grâces d'une bonne fortune, ou comme secrète expiation d'une faute. Qu'elles étaient belles, grandes et magnifiques, ces croix plantées sur nos montagnes, il y a vingt et trente ans, par nos saints et courageux missionnaires, en souvenir de la conversion de tout un pays ! Quelle était la signification morale de ce riche monument? Il rappelait, avec la parole des missionnaires, vos larmes, votre repentir, mon frère. La croix de mission, dans les catastrophes des révolutions, a disparu peut-être: puisse votre conversion n'avoir point été ébranlée par le scandale, avec le bois sacré !

Outre ces croix monumentales plantées sur les chemins, il en est d'autres, petites et frêles, plantées par les fidèles dans leurs champs, chaque année, après qu'elles ont été bénites par le prêtre le jour de l'*Invention de la sainte Croix*. Pourquoi cette plantation

annuelle d'une croix bénite dans les champs de la famille? C'est, 1° pour nous rappeler et pour célébrer le triomphe de la croix de Jésus sur le monde ; 2° pour donner à nos champs un préservatif contre les accidents de la nature, car la croix est un rempart contre la malice du démon ; 3° pour témoigner que la vie, les biens temporels, comme les moissons qui nous nourrissent, les bonnes saisons qui font fructifier les plantes, sont des bienfaits que Jésus-Christ nous a mérités sur la croix. Les deux bras étendus entre le ciel et la terre, la croix appelle sur nous la pitié et la miséricorde de Dieu. Respect donc pour les croix! et que ce respect se manifeste par le signe que nous en formons sur nous en passant devant elles.

X. La bénédiction des enfants.

«Laissez venir à moi les petits enfants,» disait Notre-Seigneur à ses apôtres; et quand les petits enfants étaient près de lui, Notre-

Seigneur les bénissait. Imitatrice de son céleste Époux, l'Église aime de tout son cœur les petits enfants, l'espoir de la religion et du ciel. En différentes circonstances, elle leur donne sa bénédiction particulière : elle les bénit lorsqu'ils sont malades ; elle les bénit par la main de l'évêque aux époques de la Confirmation, ou des cérémonies qui appellent dans une paroisse la présence de l'évêque diocésain. A quoi servent ces bénédictions? Elles sont une prière faite sur eux, pour que, comme l'enfant Jésus, ils croissent autant en sagesse qu'en âge. Or, ce souhait, cette prière étant faite par l'Église, Dieu ne peut, en considération de l'Église son Épouse, manquer de verser sur l'enfant d'amples et de saintes effusions de grâces. Cette bénédiction, donnée aux enfants malades, peut leur procurer le soulagement du corps et la guérison. Cette bénédiction est, de plus, une nouvelle consécration à Dieu, et quand l'enfant, plus tard, en entendra parler, il com-

prendra par combien de liens il tient à la religion.

Mais l'Église, qui bénit l'enfant, bénit aussi la mère après ses couches.

XI. De la bénédiction des femmes après leurs couches.

Cette cérémonie, autrement appelée les relevailles, est un souvenir de la purification des femmes juives dans le temple de Jérusalem, quarante jours après la naissance de leur nouveau-né. Le fruit de cette cérémonie est, 1° de purifier la mère chrétienne des souillures spirituelles qu'elle aurait pu contracter dans le mariage; 2° de recevoir, avec les avis du prêtre concernant l'éducation de l'enfance, les grâces du ciel nécessaires à cet important ouvrage. Cette bénédiction ne se donne pas aux femmes qui vivent en état de concubinage, parce qu'en cet état, elles ne sont pas susceptibles de recevoir la grâce de Dieu, et que l'Église ne veut pas donner au

libertinage ce qui n'appartient qu'à la sainteté du mariage.

XII. De la bénédiction des maisons.

Une maison s'élève; elle doit être habitée par un époux, par une épouse et par des enfants chrétiens. A cause de cela, l'on se gardera bien d'en prendre possession avant de l'avoir fait bénir par un prêtre. Le prêtre, accompagné de son clergé, viendra; il récitera dans cette nouvelle demeure des prières qui appelleront sur la maison et ses habitants la bénédiction de Dieu, et donneront aux démons, partout répandus, l'ordre de se retirer et de ne point infester ce lieu. De l'eau bénite sera répandue dans toutes les pièces du nouveau local, et à la porte principale, une croix sera plantée par le ministre de la religion. Le résultat de tout cela sera, 1° d'avoir rempli un devoir si bien observé autrefois par les premiers Chrétiens, qui n'entraient en

jouissance de rien sans l'avoir consacré à Dieu ; 2° comme je l'ai dit, d'éloigner de ce local l'influence maligne des démons, qui, au témoignage de Saint Paul, infestent l'air, portant partout sur les serviteurs de Dieu, avec les tentations, les fléaux destructeurs ; 3° cette bénédiction met la maison sous la protection du ciel, et spécialement de l'ange gardien de la famille ; 4° elle donne à l'Église du lieu occasion de se réjouir de voir augmenter sa juridiction, et elle est, de la part de ceux qui font bénir leur maison, une déclaration de leur entrée dans les devoirs de familles chrétiennes. Ceux qui entrent dans une maison nouvelle sans l'avoir fait consacrer par la bénédiction de l'Église, agissent d'une façon païenne ; que dis-je? à la façon d'une bête de somme qui cherche un abri et une crèche, sans voir plus loin que les limites de son étable.

Enfin, terminons en nous pénétrant pro-

fondément de l'importance et du sens spirituel de nos cérémonies saintes. Pour se bien pénétrer de ce sens spirituel, il suffit d'assister aux saints offices avec cette attention recueillie qui observe, avec cette sainte curiosité qui cherche l'idée de chaque chose. Mais surtout, nourrissons au fond de nous-mêmes un respect profond pour ces augustes cérémonies. Que ce respect n'aille pas seulement à ne rien dire sur elles qui soit choquant, qu'il aille jusqu'à les défendre quand l'ignorance les attaque ; qu'il aille jusqu'à les pratiquer quand le devoir nous l'impose. Si vous êtes, à cause de votre respect pratique pour ces saintes choses, traité d'esprit simple, rappelez-vous que la simplicité est une vertu chère à Dieu et aux hommes; si vous êtes traité d'esprit faible, souvenez-vous que ce genre de faiblesse n'est qu'un hommage rendu à la force de Dieu ; en un mot, rappelez-vous que notre cérémonial, que notre manière exté-

rieure de servir Dieu, est le prélude du cérémonial des cieux, et une espèce d'introduction aux fêtes incessantes de l'éternité.

SENS ET SAINTETÉ DES CÉRÉMONIES DE L'ÉGLISE.

—

Les cérémonies religieuses sont des marques extérieures et apparentes par lesquelles nous témoignons nos adorations à Dieu et notre respect aux choses saintes. Ainsi, quand, en passant devant l'autel, je m'abaisse en pliant le genou, je reconnais d'une manière visible que je ne suis rien devant Dieu, qu'il est mon maître et que je me soumets à lui. Quand je m'incline devant l'image d'un Saint, j'honore l'ami de Dieu que l'image me représente. Quand je salue une croix, je déclare par cette action que je

suis reconnaissant et touché des douleurs et de la mort que Jésus-Christ a endurées sur la croix pour me racheter ; je vénère le signe de ma rédemption.

— Pourquoi l'Église emploie-t-elle des cérémonies dans l'exercice de la religion ?

— Si nous étions des anges, nous n'aurions pas besoin de cérémonies pour nous porter à Dieu. Les purs esprits, n'ayant point de corps, aiment, louent, bénissent, adorent Dieu sans le secours des sens. N'ayant pas une nature matérielle comme nous, ils n'ont pas à craindre d'être distraits par les objets extérieurs, qui souvent détournent l'attention de nos âmes en captivant nos yeux. Mais l'homme, composé d'un corps et d'une âme, a besoin d'associer son corps à la religion, dont il a le sentiment dans le cœur ; il a besoin même souvent que les choses extérieures réveillent son âme et la portent à la religion. Il n'est personne qui n'ait éprouvé combien les sens ont de puis-

sance sur notre esprit. Voyez comment un beau tableau captive les yeux, comment une belle musique captive les oreilles, et font passer dans l'âme des sentiments chastes ou voluptueux, tendres ou sévères, suivant l'objet représenté sur la toile, suivant les modulations de l'air chanté. Rien ne donne une plus grande idée de la puissance et de la majesté d'un roi que les signes de respect que lui rendent ceux qui l'approchent, que la richesse de ses palais, que les nombreux cortéges d'officiers brillants d'or qui l'accompagnent. Retranchez cet appareil de l'entourage d'un roi, et vous aurez diminué aussi le sentiment de vénération que les peuples conçoivent d'après ce qui frappe les yeux et exalte les sens. Aussi, dans tous les états, nous voyons des honneurs décernés aux hommes haut placés en dignités : ici, l'on portait des faisceaux et des haches devant ceux qui rendaient la justice ; là, les citoyens se prosternaient devant leurs magistrats. La loi a prescrit les égards que

chaque particulier doit montrer à ceux qui s'emploient aux fonctions publiques. La raison seule nous fait deviner ces égards, quand même ils ne seraient pas commandés. Si un particulier traitait un magistrat comme son égal, avec familiarité, le bon sens public se révolterait contre cette insolence. Or, ces égards, ces honneurs rendus aux grands de ce monde, sont témoignés par des cérémonies. Si donc il est si conforme à l'usage des peuples, au besoin de notre nature, de montrer par des cérémonies notre respect envers des hommes qui, quelque grands qu'ils soient, sont toujours des hommes, n'est-il pas juste aussi de témoigner par des cérémonies nos respects envers Dieu et ce qui se rapporte à lui ?

De plus, Dieu ne nous a pas seulement donné notre âme, mais il nous a encore donné la vie du corps, la santé, les biens de la terre : il est donc bien juste de l'honorer, non-seulement par la piété de nos âmes,

mais encore de faire servir à sa gloire nos corps, nos biens, tout ce qui vient de lui. Ainsi, quand nous chantons des cantiques; quand nous brûlons de l'encens devant les autels; quand nous parons les églises de riches draperies de soie; quand les prêtres portent dans les offices religieux des ornements d'or; quand nous employons le sel, l'eau, les rameaux, pour remplir des actes de religion, nous rendons à Dieu ce qu'il nous avait donné, nous lui faisons hommage de ses propres bienfaits : cela n'est-il pas juste?

Dieu, me direz-vous, ne veut que des adorateurs en esprit et en vérité.

Il est vrai que Dieu veut des adorateurs en esprit et en vérité, que l'honneur qu'on lui rend en apparence, que les marques de religion qu'on témoigne, ne lui sont pas agréables si le cœur n'y est pour rien. Mais qu'est-ce que cela prouve? — qu'il faut supprimer toutes les cérémonies de la religion? —

Non, sans doute. Il faut en conclure, au contraire, que les cérémonies de la religion doivent être accompagnées des sentiments de foi, d'adoration, qui partent du cœur. Le respect d'un enfant envers son père, l'amitié, la bienveillance des hommes entre eux, ne doivent-elles pas aussi être dans le fond du cœur? Oui, sans doute. Vous ne voudriez pas d'une amitié qui n'en aurait que le semblant, ni d'un respect qui ne serait pas sincère. Eh bien ! puisque le respect, l'amitié, la bienveillance, partent de l'âme, que diriez-vous si l'on supprimait tous les signes de respect et d'amitié? que diriez-vous si l'on convenait que l'on ne se saluera plus, qu'on ne parera plus sa table, qu'on ne se vêtira pas convenablement pour recevoir un ami? Le monde deviendrait fou ou barbare, penseriez-vous. De même aussi le monde deviendrait ou serait devenu impie, si l'on retranchait les cérémonies de la religion.

Notre corps est tellement uni à notre

âme que l'âme ressent tout ce qui affecte le corps d'une manière agréable ou pénible, et que notre corps éprouve aussi, à sa manière, ce qui se passe dans l'âme, où résident nos affections. Par exemple, un enfant chérit sa mère, il lui présente des fleurs, l'embrasse, l'appelle des noms les plus tendres ; il donne à sa voix un ton qui dit autant que ses paroles ; il pleure d'en être séparé ; il rit, il s'écrie, il s'élance vers elle en la revoyant. Cet enfant a-t-il calculé tous ses gestes, tous ses mouvements ? Nullement. Il ne s'aperçoit pas même de ce qu'il fait ; mais le bonheur d'être près de sa mère, la peine d'en être séparé, la joie de la retrouver, lui font prendre ces airs, ces tons, ces démarches différentes, qui expriment par les sens la joie ou le chagrin du cœur. Supposez que cet enfant soit assez ingrat pour n'aimer pas sa mère : s'empressera-t-il ainsi près d'elle, pleurera-t-il, se réjouira-t-il ? Non. Il sera toujours le même, froid, sérieux,

tranquille, loin d'elle comme près d'elle. Dès le jour où nous ne nous sentirons pas empressés à marquer par des signes apparents notre amour et notre adoration envers Dieu; dès le jour où les joies de l'Église, lorsqu'elle célèbre les miséricordes du Seigneur, ou les tristesses de l'Église, lorsqu'elle s'afflige sur l'ingratitude des hommes ou qu'elle pleure sur la mort du Sauveur immolé pour nos péchés, ne nous diront rien, nous serons pour Dieu comme l'enfant ingrat pour sa mère, secs, durs, impies. Le feu ne brûle pas sans donner de la fumée; une rose n'exhale pas son parfum sans épanouir son calice, et vous voudriez que notre âme contînt et renfermât en elle des sentiments plus ardents que le feu; plus suaves que le parfum de la fleur, sans les répandre au dehors ! Le pauvre mendiant sait attendrir, par son geste, l'opulent, qui l'eût regardé avec dédain; il baise la main qui lui a remis l'obole de la charité, et nous, pauvres, affamés des biens spirituels,

nous n'aurions point de voix pour abaisser les regards de Dieu sur nos misères, point d'expression pour signifier notre reconnaissance à celui qui nous comble, à chaque minute, de ses libéralités infinies ! Le coupable trouve dans ses yeux des larmes qui attendrissent ses juges, et nous n'aurions point de paroles, point de pleurs pour implorer la clémence du Juge dont nous violons si souvent la loi ! Nous ne saurions pas trouver dans les abaissements de notre corps, dans nos biens, dans les créatures, dans les richesses de ce monde, des significations de nos pensées et de nos adorations! Oh! j'en voudrais à celui qui m'envierait ce bonheur et cette satisfaction de mon âme. Le ruisseau ne se lasse point de murmurer les louanges divines; le rossignol, la fauvette, reprennent à chaque saison le chant de réjouissance que le Créateur leur a appris à chanter à sa gloire; les couleurs les plus variées des fleurs racontent aussi bien que les cieux la magnifi-

cence de ses œuvres : pourquoi le chant des litanies, la parure des autels empruntée à nos parterres, pourquoi l'odeur de l'encens, ne seraient-ils pas aussi une louange agréable à Dieu? L'or et la pourpre décorent les rois; les longs vêtements des magistrats apprennent au peuple le respect dû à leurs personnes et à leurs augustes fonctions. O mon Dieu, j'aime aussi à voir votre trône entouré de ces petits enfants que vous aimez, et qui, dans ma pensée, fraternisent avec le cortége invisible d'anges qui se prosternent devant votre tabernacle; j'aime à voir employer à la décoration de votre temple cet or qu'on fait si souvent servir à l'iniquité!

La longue suite de dignitaires graves, de militaires décorés, d'empressés serviteurs, qui vont solennellement porter leurs hommages à la majesté de la terre, ne me touchent jamais si profondément que ces groupes de jeunes filles dont la robe blanche est un mémorial d'innocence et de chasteté, que ce

recueillement du peuple qui répond aux prières, que cette gravité du clergé paré des plus riches ornements, et qui adressent leurs vœux et leurs hommages à la majesté du Roi du ciel.

Frédéric II, quoique protestant et impie, ayant assisté à une messe solennelle célébrée par le cardinal Zinzindorf dans l'église de Breslaw, fut tellement touché de la dignité des cérémonies de la religion catholique, qu'il dit au cardinal après la messe : « Les calvinistes traitent Dieu comme un valet, les luthériens comme leur égal, mais les catholiques le traitent en Dieu. »

Avouez que ce serait retrancher une partie essentielle du culte, si l'on retranchait les cérémonies.

Ce mot de Frédéric II est admirable de la part d'un protestant ; il me surprend, car j'ai lu, il n'y a pas longtemps, un livre que m'a remis pour rien un colporteur protestant, et dans ce livre, il était dit que les cérémonies

de l'Église catholique étaient toutes empruntées aux païens. En effet, les païens n'avaient-ils pas, à la porte de leurs temples, une eau dont ils se lavaient comme pour se purifier? Ne faisaient-ils pas aussi des processions, des pèlerinages, des vœux à leurs dieux? ne brûlaient-ils pas des cierges et de l'encens dans leurs cérémonies?

— N'examinons pas si les païens faisaient toutes ces choses selon le rit exactement semblable à celui qui est usité dans l'Église catholique. Je veux bien l'accorder. Qu'en conclurez-vous? que les catholiques sont des païens? Mais cette conclusion est ridicule, et rappelle le jugement d'un certain héros de roman qui accusait un homme d'être juif, parce que cet homme ne mangeait pas de lard. Les juifs immolaient des victimes, brûlaient de l'encens en l'honneur du vrai Dieu; les païens immolaient aussi des victimes et offraient de l'encens en l'honneur de leurs divinités. Donc, les juifs étaient païens. Les

protestants ont des temples, chantent des hymnes, font des invocations à Dieu; les païens avaient aussi des temples, des hymnes et des invocations : donc, les protestants sont des païens. Admettez-vous un pareil raisonnement?

Non. Il est bien évident qu'on peut observer pour le vrai Dieu des pratiques que les païens observaient pour honorer leurs faux dieux, sans être païen pour cela; autrement il faudrait raser les églises, supprimer les prières, les actes d'adoration, les fêtes, les cantiques, parce que tout cela se trouvait dans la religion des païens.

Eh bien! voila précisément démontrées la sottise et la fausseté de l'objection que certains petits livres protestants font contre les cérémonies de l'Église catholique. Avec cette manière de raisonner, on prouverait tout aussibien que les protestants sont musulmans qu'ils prouvent que nous, catholiques, nous sommes païens.

Qu'est-ce qui constitue l'erreur des païens, des idolâtres ? C'est de rendre à des créatures l'adoration qui n'est due qu'à Dieu. Leur erreur ne consiste pas à adorer, à faire des actes de religion, des prières, des vœux, des pèlerinages, mais à rapporter tout cela à de fausses divinités. Or, le catholique comme le protestant, n'adore pas du bois, de la pierre, des esprits créés, des êtres imaginaires, comme le païen; s'il fait des vœux, des pèlerinages, s'il observe certains rits prescrits, s'il fait des processions, etc. il rapporte tout cela au vrai Dieu. Il n'y a là rien de païen.

Je devais un mot à ce reproche de mauvaise foi qu'on nous adresse pour détourner les simples des pratiques de la religion. Il suffit d'un peu de bon sens et de réflexion pour résoudre cette accusation.

Les esprits les plus distingués parmi les protestants, au lieu de trouver tant à redire à nos cérémonies religieuses, n'ont pu s'em-

pêcher d'en admirer la belle signification. J'ai déjà cité l'avis de Frédéric II, je citerai encore, entre mille autres, l'aveu suivant d'un écrivain allemand et protestant, Isidorus. Il écrivait en 1817 :

« Il y a dans le catholicisme je ne sais quoi d'entraînant, je dirais presque de *maternel*, qui nous touchera toujours. L'âme trouve un doux repos dans les silencieuses chapelles, devant les cierges allumés, dans cette suave atmosphère d'encens, dans les sons harmonieux de la musique, et dans les bras de cette mère céleste qui plonge l'homme dans un sentiment d'humilité, d'amour filial, pour porter ensuite ses pensées vers le Rédempteur. L'Église catholique, avec ses portes toujours ouvertes, ses cierges toujours allumés, ses mille voix toujours parlantes, ses hymnes, sa messe, ses anniversaires et ses fêtes, nous avertit avec une sollicitude véritablement touchante, qu'ici-bas les bras d'une mère sont toujours ouverts, toujours

prêts à soulager celui qui gémit sous le fardeau; qu'ici-bas est préparé pour chacun le doux banquet de l'amour; qu'ici-bas enfin est un refuge, le jour et la nuit. »

Mais j'entends dire quelquefois que les cérémonies favorisent la superstition.

Entondons-nous sur le sens de ce mot, *superstition*, car tous ceux qui le prononcent ne le comprennent pas. Il en est qui appellent superstition toutes les pratiques de la religion qui ne sont pas de leur goût. Tel qui ne se confesse pas traite la confession de superstition; tel qui a la voix fausse accuse de superstition le chant des cantiques. Les exercices des confréries, la récitation des litanies, du chapelet, l'eau bénite, le signe de la croix, passent facilement pour des superstitions puériles dans la bouche de ceux qui ne connaissent que l'exercice des cartes et du billard; qui ne font leur lecture spirituelle que sur les feuilletons du *Constitutionnel*, du *Siècle*, et autres productions de cette

sorte; qui ne signent que sur le livre du cabaretier. A ces gens-là, on ne leur répond pas, on passe son chemin. Mais je m'adresse aux hommes capables de juger avec leur bon sens une question de simple bon sens. Qu'est-ce que la superstition? — C'est une observance vaine et dangereuse à laquelle on attache un effet que Dieu n'y a pas attaché. Or, lorsqu'on assiste aux cérémonies de l'Église, lorsqu'on observe celles qu'elle recommande et autorise pour les fidèles, et qu'on n'y attache pas d'autre idée que celle qu'y attache l'Église elle-même, lorsqu'on ne leur attribue pas d'autre effet que celui qui est produit par la vertu des prières de l'Église, quelle superstition peut-il y avoir? Je me mets à genoux pour prier Dieu; j'incline mon front vers la terre pendant l'élévation, en signe d'adoration; je porte un cierge à la procession du saint sacrement pour attester ma foi à la présence réelle de Notre-Seigneur Jésus-Christ dans l'Eucharistie; je

fais le signe de la croix au commencement de mes prières et de mes actions, pour demander la grâce de les bien faire, et pour témoigner que je n'ai confiance qu'en la grâce de Jésus-Christ pour m'aider à supporter mes peines et à vaincre mes tentations : je n'attribue pas à ces signes la vertu de plaire à Dieu, de me sanctifier, si je ne les accompagne pas des sentiments du cœur. Quelle superstition l'esprit le plus pointilleux, s'il est juste, trouvera-t-il donc là ? Il n'y a pas de superstition pour un général à se parer de son épée et de ses épaulettes d'or, à un magistrat de vêtir la toge ou la simarre, à un roi d'étaler son manteau de pourpre lorsqu'il monte sur son trône, à un militaire de saluer son drapeau, pourquoi y aurait-il superstition lorsque ce cérémonial est transporté de la rue, du palais, dans la maison de Dieu, et qu'un prêtre se montre, dans la célébration des saints mystères, avec toute la pompe de ses ornements sacerdotaux, et qu'un sim-

ple Chrétien s'abaisse devant son Dieu et se fait honneur de porter sur lui ou de saluer le signe de sa rédemption ?

Vous avez parlé d'hypocrisie. D'abord, tous ceux qui sont exacts observateurs des cérémonies de l'Église, ne sont pas et ne peuvent pas être des hypocrites. Admettons que, sous le manteau d'une dévotion toute cérémonieuse, il se trouve des âmes sans religion vraie; s'il faut, à cause de cela, abolir les cérémonies religieuses, il faudrait aussi abolir les usages de la politesse, parce qu'il y a des hommes qui cachent un mauvais cœur sous les apparences d'une civilité tout à fait charmante.

— Alors pourquoi y a-t-il des gens qui trouvent tant à redire aux cérémonies de la religion, qui s'en moquent, qui les tournent en ridicule ?

— Un esprit mauvais peut se moquer de tout et tourner tout en ridicule, s'il le veut. Mais qu'est-ce que cela prouve? L'amour d'une

mère pour ses enfants lui suggère mille petites attentions, mille soins, mille caresses, qui attestent tout ce qu'il y a de beau et de sublime dans les affections de cette mère. Un homme sans cœur n'a qu'à grimacer ce qui est si naturel, si bien senti dans le cœur de cette femme, et il fera rire. Lequel des deux est le plus ridicule, ou de cette mère qui s'abandonne aux impulsions de sa tendresse, ou de ce comédien qui singe ces touchantes manifestations d'amour maternel?

Vous me demandez pourquoi il y a des gens qui rejettent ainsi les cérémonies de la religion, qui trouvent à reprendre à la solennité des offices, à la couleur des ornements, aux bénédictions, à l'eau bénite, etc. Je vais vous le dire. Un vieux renard, surpris dans un piége, y avait laissé sa queue. Honteux de cette mésaventure, qui le rendait difforme et qui accusait sa gloutonnerie trompée, il voulut avoir des pareils, et il conseillait à ses amis les renards de couper leur queue.

Que faisons-nons, dit-il, de ce poids inutile ?..
Que nous sert cette queue ? Il faut qu'on se la coupe :
Si l'on me croit, chacun s'y résoudra.

. . . .

Prétendre ôter sa queue eût été temps perdu :
La mode en fut continuée.

Les ennemis des cérémonies de l'Église, ceux qui ne les trouvent bonnes à rien, pensent à ce sujet comme le vieux renard à propos de la queue de ses camarades. Ils ne voudraient ni signes de croix, ni offices publics, ni processions, ni assemblées chrétiennes, ni génuflexions. *Que faisons-nous de ce poids inutile ?* répètent-ils d'un ton papelard, parce que ces pratiques, observées par le plus grand nombre, signalent trop le défaut de religion de ceux qui n'en donnent aucune marque. Fût-on irréligieux, on a honte de le paraître. Mais si l'on supprimait tous les signes d'adoration, de foi, de prière, ceux qui n'ont aucun sentiment d'adoration, de foi ou de prière, sembleraient en avoir autant que les

autres; ils seraient de la religion de tout le monde, si la religion n'existait plus pour personne.

— Les cérémonies sont donc bien essentielles à la religion?

— Oui, sans doute; vous pouvez en juger par ce que j'en ai déjà dit. Un auteur judicieux les compare aux feuilles d'un arbre. L'important pour un arbre est de porter des fruits, comme pour la religion l'important est d'adorer Dieu. Dépouillez l'arbre de ses feuilles, il aura d'abord perdu sa beauté, et le fruit, privé d'un abri contre les ardeurs du soleil, sevré de la sève et de la rosée qu'il recevait de la feuille, sèchera et tombera avant le temps. Ainsi de la religion : dès l'instant où les cérémonies en auraient été retranchées, elles perdraient l'attrait qui amenait et retenait les adorateurs. Les sentiments religieux n'étant plus alimentés par ces mille signes qui les excitaient, qui les faisaient passer dans l'âme par les yeux, par

l'ouïe, par tous les sens, s'éteindraient peu à peu. Les sectes protestantes qui ont le moins conservé de cérémonies, ont aussi moins conservé de restes de piété.

« 1° Nos cérémonies sont une profession de foi claire et à la portée de tous les esprits; c'est par elles que l'Église fait connaître aux plus ignorants et aux plus grossiers la majesté et la sainteté du Dieu qu'elle adore. Le signe de la croix, si souvent répété dans l'administration des sacrements, nous retrace les mystères de la très-sainte Trinité et de la Rédemption des hommes, c'est-à-dire tout ce qu'il y a de plus grand dans la religion. Les cérémonies du baptême nous apprennent la corruption de la nature humaine par le péché; celles de la messe nous attestent, d'une manière vive et frappante, la présence de Jésus-Christ dans l'Eucharistie. On peut même assurer qu'il n'y a rien qui soit plus capable d'exciter la foi et la dévotion envers le saint sacrement de l'autel que de voir avec

quelle solennité on célèbre le divin sacrifice.»

« 2° Les cérémonies sont un préservatif puissant contre l'erreur; elles servent à faire passer de siècle en siècle le dépôt des vérités saintes, en les liant à des usages publics, à des pratiques observées parmi les peuples, et par là même, plus difficiles à déraciner: monuments toujours subsistants de l'ancienne croyance, qui déposent à chaque instant contre les nouveautés impies. Ainsi, quand des hérétiques s'élevèrent contre le mystère de la sainte Trinité, l'Église établit le chant du *Trisagion* ou *Sanctus*, et la doxologie, ou *Gloria Patri*, à la fin de chaque psaume, pour attester sa foi aux trois Personnes divines. Ainsi, elle a rendu le culte de l'Eucharistie plus pompeux, elle a établi les processions solennelles du saint sacrement, depuis que l'hérésie a osé nier la présence réelle de Jésus-Christ dans cet ineffable mystère. Ce seul trait suffirait pour montrer combien il importe de conserver nos rits sacrés,

et combien il serait dangereux d'y porter atteinte.»

« 3° Ce sont autant de leçons de morale qui nous rappellent nos devoirs. Le cérémonial du baptême est un tableau des obligations du Chrétien, celui du mariage une exhortation sur les devoirs des époux. La prière que nous récitons tous les jours nous apprend que nous sommes tous frères, et que nous avons tous un même Père, qui est Dieu. Nos solennités réunissent, au pied des autels, les conditions les plus inégales; la communion place tous les Chrétiens à la même table. Que peut-on trouver de plus propre à maintenir parmi les hommes l'union et la paix? Le chant des psaumes et des cantiques flatte agréablement l'oreille, inspire l'amour de la vertu, dégoûte des chansons licencieuses, si funestes aux bonnes mœurs! Le lugubre appareil des funérailles nous rappelle la fragilité de la nature humaine, et porte nos pensées vers une autre vie; les images des

Saints, exposées à nos regards, nous présentent des modèles parfaits de toutes les vertus; les fêtes que nous célébrons en leur honneur nous animent puissamment à les imiter.

« 4° Enfin, un avantage bien reconnu des cérémonies de l'Église, c'est que, quand elles sont bien exécutées, elles deviennent un moyen très-efficace pour élever l'esprit et le cœur à la contemplation des choses spirituelles, pour aider et nourrir la piété des fidèles, les instruire, les éclairer et les toucher; pour répandre dans leur âme le sentiment, l'onction, le goût des choses divines. La forme et la beauté de nos églises, le son des cloches, les cierges et les flambeaux allumés, les processions publiques, la couleur et la forme des vêtements sacrés, les prostrations, les génuflexions, les signes de croix, la marche et les différentes attitudes du prêtre à l'autel, ses saluts réitérés vers le peuple, le baiser de paix, les encensements, l'eau bénite, le

pain bénit, tout est figuratif, expressif, édifiant pour le fidèle attentif et religieux. Plus d'une fois on a vu des hommes sans religion pénétrés de sentiments de dévotion, attendris jusqu'aux larmes, des hérétiques mêmes convertis, ou du moins saisis d'une crainte religieuse pour nos divins mystères, en assistant à nos cérémonies. » (*Manuel des Cérém. de Belley*.)

— Pourriez-vous en citer quelques exemples ?

— Ces exemples sont très-fréquents dans l'histoire ; je vous en rapporterai deux seulement.

M. Pierre de Joux, ministre protestant à Genève, homme très-instruit et très-considéré dans sa secte, avait partagé toutes les préventions de ses co-religionnaires calvinistes contre les cérémonies de l'Église catholique. Mais il eut occasion d'en éprouver les touchants effets sur l'âme, dans un voyage qu'il fit en Italie en 1816. Après avoir as-

sisté aux offices de l'Église catholique, il se sentit religieusement attendri par la beauté des pratiques, des prières et des rits en usage parmi nous. Il ne lui fut pas difficile de comprendre que les protestants calomniaient les cérémonies catholiques, et qu'un si puissant moyen d'élever les âmes à Dieu ne pouvait pas être une vaine pratique de religion. Ces réflexions ne contribuèrent pas peu à sa conversion. Il rend ainsi compte des impressions qu'il éprouvait dans nos églises : « Chaque soir, lorsque j'assistais aux vêpres, je me sentais pénétré d'un sentiment irrésistible de reconnaissance envers la Divinité. A mon lever, je sentais le besoin d'aller aux matines renouveler en moi cette heureuse impression qui m'aidait à supporter les chagrins de la journée. A Milan, à Naples, à Vérone, lorsque je n'avais pas sur moi mes *Heures*, je parcourais le livre de prières des personnes assises auprès de moi ; j'avais la consolation de suivre les paroles saintes mises sous mes

yeux en pur italien. Je voyais couler de bien douces larmes, lorsque l'hymne harmonieuse s'élevait au ciel, et je goûtais le bonheur d'en répandre. Je me sentais entraîné, je respirais dans une atmosphère céleste, et toutes mes préventions, tous les préjugés de mon éducation protestante, cédaient à l'ascendant supérieur de la charité, de la miséricorde et de l'amour. »

Diderot, écrivain libertin et impie, était remué et attendri par la pompe de nos cérémonies. Lorsqu'il en était témoin, son âme semblait s'épurer et revenir à cette religion qu'il outrageait dans ses écrits. Ainsi il ne pouvait s'empêcher d'appeler absurdes ceux qui déclament contre nos cérémonies. « Ils n'ont jamais vu, dit-il, notre adoration de la croix le vendredi saint, et l'enthousiasme de la multitude à la procession de la Fête-Dieu, enthousiasme qui me gagne moi-même quelquefois. Je n'ai jamais vu cette longue file de prêtres en habits sacerdotaux, ces acolytes

vêtus de leurs aubes blanches, ceints de leurs larges ceintures bleues, et jetant des fleurs devant le saint sacrement, cette foule qui les précède et qui les suit dans un silence religieux, tant d'hommes le front prosterné contre terre, je n'ai jamais entendu ce chant grave et pathétique, entonné par les prêtres et répondu affectueusement par une infinité de voix d'hommes, de femmes, de jeunes filles et d'enfants, sans que mes entrailles ne s'en soient émues, n'en aient tressailli, et que les larmes ne m'en soient venues aux yeux. Il y a là dedans je ne sais quoi de sombre, de mélancolique. J'ai connu un peintre protestant qui avait fait un long séjour à Rome, et qui convenait qu'il n'avait jamais vu le Souverain Pontife officier dans Saint-Pierre, au milieu des cardinaux et de toute la prélature romaine, sans devenir catholique. » (Diderot, *Essai sur la peinture.*)

— Les cérémonies sont-elles anciennes?

— Nous avons déjà vu que l'usage d'em-

ployer des cérémonies dans l'exercice du culte rendu à Dieu, était aussi ancien que la religion, c'est-à-dire aussi ancien que le monde. Dès les premiers temps, nous lisons que Caïn, Abel, les patriarches, Abraham, Isaac, Jacob, offraient à Dieu des sacrifices accompagnés de cérémonies; Moïse, par ordre de Dieu même, fit construire l'Arche d'alliance, prescrivit le nombre et l'ordre des sacrifices, des purifications, des solennités observées chez les Juifs. La loi ancienne avait tout prévu, jusqu'à la manière de faire les pains de proposition et de préparer les lampes qui devaient éclairer le temple, d'entretenir le feu sacré sur l'autel, de présenter l'encensoir. L'exemple de Nadab et d'Abiud frappés de mort pour avoir mis dans leurs encensoirs un feu étranger, au lieu de celui qui brûlait sur l'autel, apprend quelle importance Dieu attachait à cette partie de son culte.

Jésus-Christ, en venant sur la terre pour

former des adorateurs en esprit et en vérité, remplaça les cérémonies de l'ancien Testament par d'autres plus belles, plus saintes et plus propres à nous représenter les choses spirituelles par les signes dont elles frappent nos sens. Il n'est presque aucune cérémonie de l'Église catholique qui ne date de Jésus-Christ ou des apôtres. Si, dans le baptême, on se sert de l'eau, c'est Jésus-Christ qui l'a ordonné. Si le prêtre fait avec de la salive des onctions sur les oreilles et les mains de celui qui va être baptisé, s'il fait des exorcismes pour chasser le démon, s'il revêt le baptisé d'un voile blanc, c'est Jésus-Christ qui a enseigné cette pratique quand il a mis de la boue sur les yeux de l'aveugle, le doigt en l'oreille du sourd, la salive sur la langue du muet. Ce sont encore les apôtres qui ont appris à vêtir de robes blanches les nouveaux baptisés, en signe de la pureté de leur âme. Nous bénissons les enfants; nous prions à genoux ou prosternés contre terre;

nous faisons, sur les malades, des onctions avec l'huile préparée à cet effet ; les évêques imposent les mains dans la Confirmation et le sacrement de l'Ordre ; on lave les pieds aux pauvres le jeudi saint ; on bénit le pain à la messe ; on forme le signe de la croix avant les repas, les prières et les principales actions de la journée ; on se réunit dans les églises pour chanter des cantiques, etc. Jésus-Christ avait aussi béni les enfants qu'on voulait éloigner de lui ; les pains dans le désert ; les disciples sur la montagne, lorsqu'il s'éleva aux cieux ; il avait prié au jardin des Olives, prosterné la face contre terre ; il avait lavé les pieds de ses apôtres. Les apôtres imposaient aussi les mains aux fidèles pour attirer sur eux les dons du Saint-Esprit, et aux ministres des autels, pour les consacrer aux fonctions sacerdotales ; les premiers Chrétiens se réunissaient aussi dans les lieux destinés à la prière pour y chanter les louanges de Dieu

et participer aux saints sacrifices ; ils avaient soin de se munir du signe de la croix avant le repos, avant le travail et les actes les plus ordinaires de la journée; pour ne jamais perdre de vue ce signe consolant et fortifiant, ils l'imprimaient sur les murs de leurs maisons, sur les objets destinés à leur service ; ils le gravaient encore comme un mémorial de foi et d'espérance sur les tombeaux de ceux qui mouraient dans la profession de la foi chrétienne.

Cette origine de nos cérémonies ne nous les rend-elle pas vénérables ? Qu'ils sont donc insensés ceux qui, s'imaginant jeter du ridicule sur ce qu'ils croient être des inventions superstitieuses, insultent à des pratiques inspirées et sanctifiées par l'exemple de l'Homme-Dieu ! Vous, faites-vous honneur et devoir d'être fidèle à l'observation de ces marques de religion que vous ont enseignées votre mère et votre pasteur : elles sont venues jusqu'à eux par une succession non in-

terrompue de générations, et par eux à vous, depuis les apôtres. Gardez donc ce pieux héritage ; faites le signe de la croix, prenez de l'eau bénite, découvrez votre tête devant une image, priez à genoux. Lorsqu'on a avec soi les hommes les plus vertueux de tous les siècles, on se console aisément des sots et plats dédains de quelques petits ignorants.

— Ce que vous me dites là m'intéresse vivement. Auriez-vous la bonté de m'expliquer plus en détail quelques usages fréquents, et dont je ne comprends pas toute la signification ?

— Très-volontiers.

— Je commence par les bénédictions. Je vois que l'on bénit les maisons neuves, les fruits nouveaux, les troupeaux, les champs, les choses destinées au culte, tels que les ornements, les images, les linges d'autel : pourquoi tant de bénédictions ?

— L'Église bénit par des cérémonies et des prières les objets destinés à son culte,

afin de les tirer des usages profanes, pour les faire servir à des usages de religion. Quoique toutes les créatures soient bonnes en elles-mêmes, cependant elles sont souillées quelquefois par l'abus que les hommes en font, et par la puissance que le démon exerce sur elles depuis le péché. Comme tout ce qui est employé au culte saint doit être saint, l'Église prie pour sanctifier davantage ces choses, pour les purifier des souillures qu'elles auraient en quelque sorte contractées par le mauvais usage qui aurait pu en être fait, pour qu'elles ne soient plus détournées à des services profanes, lorsqu'elles ont été consacrées par ces prières que nous appelons bénédictions.

L'Église bénit tout ce qui sert à l'usage des hommes, comme les moissons, les vaisseaux, l'eau, les champs, les vignes, les drapeaux, les armes, les bâtons des pèlerins, les habits, les fruits nouveaux. Par cette bénédiction, elle prie Dieu qu'il daigne rendre

inutiles les efforts que les démons font pour engager les hommes à abuser de ces choses, et qu'il accorde aux Chrétiens la grâce de ne s'en servir que pour sa gloire et pour leur salut. Rien n'est plus beau et plus consolant que les prières que l'Église fait dans ces circonstances. Je prends pour exemple la bénédiction d'une maison neuve. Le prêtre, vêtu de son surplis, prie ainsi : « Seigneur Jésus-Christ, qui avez recommandé à vos apôtres de souhaiter la paix à la maison dans laquelle ils entreraient, sanctifiez, nous vous en prions, cette maison, par notre ministère; répandez sur elle l'abondance de votre bénédiction et de votre paix; que le salut vienne en elle comme dans la maison de Zachée lorsque vous l'avez visitée ; ordonnez à vos anges de la garder et d'éloigner d'elle la puissance de l'ennemi ; que ses habitants vous soient agréables par les œuvres de religion, de modestie, de chasteté et de toutes les vertus ; que vos yeux et votre cœur s'ar-

rêtent sur eux chaque jour, afin qu'après la dissolution de cette demeure terrestre, ils soient reçus dans l'éternelle demeure des cieux, qui n'est pas faite de la maison des hommes. Nous vous en prions par Notre-Seigneur Jésus-Christ. »

L'Église ne voit pas d'un œil indifférent la prospérité même temporelle de ses enfants, aussi a-t-elle des vœux ardents pour demander la victoire sur les ennemis, la fidélité au drapeau de la patrie, le dévouement des citoyens, la fécondité de la terre, l'accroissement des semences, la conservation des troupeaux, la cessation des fléaux qui désolent les campagnes. Ainsi, à chacun de nos besoins, nous trouvons l'Église prête à conjurer pour nous. Vous voyez maintenant pourquoi elle bénit toutes les choses mentionnées plus haut. Mais comme, trop souvent, la prospérité temporelle nous aveugle, nous rend orgueilleux, intempérants et dissolus, notre bonne mère demande avant tout que

les biens de ce monde tournent à l'avancement de notre salut, par l'usage que nous en ferons avec modération et avece action de grâces envers la Providence, et que les fléaux servent à notre correction et à nous exciter à la pénitence, s'il plaît à la justice divine de nous châtier. Dites-moi, ne faut-il pas avoir un mauvais cœur pour ne pas sentir tout ce que ces pratiques ont de touchant ?

Tout don vient de Dieu : en appelant les bénédictions de l'Église sur les fruits, sur les choses à notre usage, nous témoignons que nous reconnaissons notre dépendance de Dieu. Nos prières sont toujours bien peu ferventes, et souvent entachées de motifs d'ambition et d'avarice cachés dans le cœur; en faisant prier l'Église pour nous, nous faisons parler en notre faveur une voix qui est toujours pure, toujours écoutée favorablement au ciel, puisque Jésus-Christ a aimé son Église, c'est-à-dire le corps des fidèles et des pasteurs, qui renferme les Saints qui sont

dans le ciel et sur la terre. Ce sont donc ces élus qui intercèdent et prient pour nous par le ministère des prêtres, lorsqu'ils prononcent des bénédictions. Ainsi, soyez fidèles à offrir les fruits nouveaux, à faire bénir vos semences, vos raisins, vos récoltes, vos troupeaux, suivant les usages de vos pays et les nécessités qui vous presseront. Souvent on marque mieux sa confiance en Dieu par ces simples et pieuses pratiques que par des actions plus apparentes, mais ordinairement pharisaïques et orgueilleuses.

— Je vous promets d'agir ainsi.... Je vois qu'on bénit des médailles, des croix, des chapelets, des cierges, des rameaux, du pain, et que plusieurs attribuent à ces objets bénits la vertu d'éloigner le démon, de préserver de la tempête et d'autres accidents, d'alléger les peines des agonisants : n'y a-t-il point en cela quelque superstition ? Mon voisin, qui lit sur le code et sur bien d'autres livres, me l'a souvent répété.

— Je doute que votre voisin comprenne le code quand il le lit, mais je suis sûr qu'il ne sait pas son catéchisme. Or, pour décider les cas de superstition, le vrai code à consulter, c'est le catéchisme. Il y aurait superstition si l'on attribuait les effets surnaturels et bienfaisants à la vertu du bois ou du cuivre dont sont formés les croix, les chapelets et les médailles, à la vertu du cierge, du pain, etc., indépendamment de la toute-puissance de Dieu. Mais l'Église prie Dieu pour qu'il défende, contre les maux de l'âme et du corps, ceux qui se serviront des choses bénites avec des dispositions de foi et de contrition de leurs fautes. Ceux qui ont la dévotion de porter des médailles, des croix, des chapelets, de se servir de pain bénit, n'en attendent d'efficacité que du mérite de la prière que l'Église a faite, et des intentions religieuses qui les engagent à garder avec respect ces objets que l'Église a consacrés. En cela, il n'y a rien que de raisonnable, de

pieux et de chrétien. Ce n'est donc pas moi qui blâmerai l'usage d'allumer un cierge bénit au chevet des mourants, de jeter au feu quelques feuilles de rameau bénit pour conjurer la tempête, de présenter au malade du pain bénit pour obtenir sa guérison, de suspendre à la tête de votre lit, le soir, ou à votre cou, pendant la journée, un chapelet, une médaille ou une croix, dans la douce espérance que, par la vertu des prières de l'Église, ces signes religieux écarteront les embûches de l'ennemi du salut et protégeront votre repos et votre travail. Je loue la tendre nourrice de former sur l'enfant qu'elle place dans le berceau, le signe de la croix avec son chapelet; l'amour d'une mère inspire et devine ce qui surpasse l'esprit sec et aride de nos avocats de village. N'est-il pas beau de voir cette mère, se défiant en quelque sorte de la faiblesse de ses affections, associer à ses sollicitudes maternelles la bonne Vierge Marie, et Jésus, qui aimait les en-

fants? Elle pressent tous les dangers que le nouveau-né aura à courir, toutes les douleurs qui l'assailliront dans le cours de sa vie, toutes les fatigues qui sont imposées à l'homme devenu grand; et d'avance, elle le munit du signe de salut et de force, elle figure la croix sur ce petit corps d'enfant, afin qu'il soit préparé à la porter un jour avec résignation et courage.

Les intempéries des saisons sont venues à la suite du péché du premier homme. La croix du Sauveur, en nous réconciliant avec Dieu, a réparé une partie des désordres auxquels les éléments étaient assujettis, et nous donne droit d'en demander la cessation. Tel est l'acte de foi que nous formons lorsque nous plantons des croix dans nos champs, dans nos vignes, dans nos jardins. Nous disons à Dieu : « Mon Dieu, nous ne méritons que vos châtiments; mais en vue de la croix du Sauveur, qui a prié, mérité et satisfait pour nous, détournez de nos récoltes les

fléaux de votre justice. » N'admirez-vous pas le sens religieux et chrétien que renferment ces usages si multipliés que l'on observe souvent sans y faire attention ? Ayez soin de vous pénétrer des sentiments signifiés par ces anciennes et belles pratiques. En voyant ces croix, ces chapelets, ces médailles, etc., élevez votre cœur à Dieu, et demandez-lui qu'il accomplisse en vous, sur votre personne, sur votre maison et sur vos biens, l'effet des prières de l'Église lorsqu'elle a bénit ces choses.

— Pourquoi toutes les bénédictions se font-elles avec le signe de la croix ?

— C'est pour nous faire comprendre que, depuis le péché, les créatures ne peuvent être soustraites à l'action du démon que par les mérites de Jésus-Christ et par la vertu de la croix ; c'est pour nous apprendre encore que nos prières n'ont de force et d'accès auprès de Dieu que par la grâce que Jésus-Christ nous a obtenue de la croix. Le signe

de la croix est une pratique très-ancienne dans l'Église.

I. ANCIENNETÉ DE L'USAGE DU SIGNE DE LA CROIX.

L'histoire nous apprend que les Chrétiens des premiers âges se consacraient à Dieu dans tous les instants, dans toutes les circonstances, dans tous les dangers de la vie, et qu'ils imploraient le tout-puissant secours du ciel, en imprimant sur leur front et sur leur poitrine le signe de la croix ? C'est ce que Tertullien nous apprend. Il vivait au deuxième siècle de l'Église, et il touche par conséquent au temps des apôtres. Voici comment il s'exprime :

« A chaque pas que nous faisons, c'est-à-
« dire lorsque nous sortons de nos maisons
« ou que nous y rentrons; lorsque nous pre-
« nons nos habits ou notre chaussure ; lors-
« que nous nous levons ou nous mettons à
« table ; lorsque nous faisons du feu ; au dé-

« clin du jour, lorsque nous allons prendre
« notre repos ; en un mot, dans toutes nos
« actions et dans tous nos entretiens, nous
« commençons par former sur nous le signe
« de la croix. Demandez-nous qui nous a
« imposé cette pratique et plusieurs autres
« semblables ? Nous ne trouvons point dans
« les Livres saints de loi qui nous y oblige :
« c'est à la tradition qu'elle doit son origine;
« c'est l'usage qui l'a confirmée, c'est la piété
« des fidèles qui l'a maintenue jusqu'à nos
« jours. »

Ailleurs il ajoute que les Chrétiens priaient, les bras élevés et étendus en croix.

Du reste, ce n'est pas seulement dans l'Église d'Occident que cette pieuse pratique s'était répandue : le signe de la croix était aussi en usage dans l'Église d'Orient. Saint Cyrille, évêque de Jérusalem, dans une instruction qu'il adressait aux catéchumènes, dit : « Gardons-nous bien de rougir de la
« croix du Sauveur du monde ! S'il en est

« qui n'osent l'honorer publiquement, ne les « imitez pas ; formez-la et portez-la comme « imprimée sur votre front. A la vue de cet « étendard, les démons fuiront loin de vous, « tout saisis de frayeur. Usez de ce signe « adorable, soit que vous mangiez, soit que « vous buviez, soit que vous vous mettiez « au lit pour prendre votre sommeil, soit au « moment de votre réveil, soit que vous « marchiez, soit que vous conversiez, en un « mot, dans tout ce que vous faites. »

Saint Éphrem dit plus encore : « Couvrez-« vous du signe de la croix, de l'arme du « Chrétien, comme d'un bouclier; imprimez-« la sur vos membres, sur votre corps; mais « ne vous contentez pas de l'imprimer au « dehors avec la main, que ce soit bien plus « l'action de la volonté. Gravons le signe de « la croix sur nos portes, sur nos fronts, « sur nos yeux, sur notre bouche, sur notre « poitrine, sur tous nos membres; que cette « arme toujours victorieuse soit notre plus

« bel ornement. Elle a vaincu le monde, elle « est l'espérance des Chrétiens, la lumière « de tous les peuples qui couvrent la face de « la terre, la clé du paradis, le fléau de l'hé- « résie, la sauve-garde de l'Église. Ne faites « rien, n'entreprenez rien sans elle. Soit que « vous vous endormiez, soit que vous vous « éveilliez, soit que vous travailliez, soit que « vous mangiez ou que vous buviez, soit « que vous soyez sur terre, sur mer, quoi « que vous fassiez enfin, marquez et armez « tous vos membres du signe salutaire de la « croix. Après cela, bannissez toute crainte « de votre esprit. »

« Si l'on omet, dit à son tour Saint Au- « gustin, de former ce signe sur le front de « ceux que l'on baptise, sur le sel qui doit « les régénérer, ou sur la victime du sacri- « fice qui doit nous nourrir spirituellement, « ce sont autant de fautes faites contre les « saintes règles. »

Saint Chrysostôme tient le même langage :

« Faut-il régénérer quelqu'un par le baptê-
« me? c'est en faisant usage du signe de la
« croix ; faut-il donner la nourriture céleste
« qui est cachée dans les saints mystères,
« faut-il ordonner un fidèle, faut-il dispen-
« ser d'autres grâces? c'est toujours avec ce
« signe tout-puissant. Aussi avons-nous soin
» d'en décorer nos fenêtres, nos maisons,
« de l'imprimer sur notre front, d'en faire
« la défense principale de nos âmes. »

Il serait inutile de citer en plus grand nombre les témoignages des Saints Pères. Tous, d'un commun accord, reconnaissent et proclament l'antiquité du signe de la croix, et s'accordent à dire que cette pieuse pratique est d'institution apostolique. Pour peu qu'on veuille examiner mûrement les choses, du reste, on se rendra facilement compte de cela, et l'on ne fera pas difficulté d'en convenir. Pleins de respect, de vénération et d'amour pour le divin Maître qui venait de verser jusqu'à la dernière goutte de son sang pour nous

sur la croix, il est évident que les Chrétiens et les apôtres de la primitive Église durent être fidèles au souvenir de la passion du Sauveur des hommes, et en consacrer la mémoire dans toutes leurs pratiques extérieures. Ne garde-t-on pas précieusement dans la famille, ne conserve-t-on pas avec orgueil, ne montre-t-on pas avec honneur la noble épée qu'un aïeul courageux illustra dans les combats ? — Ainsi de celles de Napoléon, de Louis XIV, de Turenne, de Henri IV, de Saint Louis. A combien plus forte raison les disciples du Sauveur ne doivent-ils pas conserver et vénérer sa croix, trophée immortel par lequel il a délivré les générations humaines qui allaient périr ! Donc, ils sont ignorants et sans cœur ceux qui se rient du signe de la croix et le blasphèment. Il a été, il est et il sera toujours pour le vrai Chrétien un acte de foi, de reconnaissance et d'amour. De tout temps il fut en usage dans l'Église; vous venez de le voir, les Saints Pères nous l'affirment.

Ajoutons que sa puissance est merveilleuse.

Nous ne finirions point si nous voulions rapporter ici tous les exemples de la vertu du signe de la croix. Sans vous rappeler donc que c'est en vertu de la croix gravée sur ses étendards à l'effigie de celle qui lui avait apparu dans les airs, que le grand Constantin remporta une victoire éclatante sur le tyran Maxence et triompha de tous ses ennemis; sans vous citer une infinité de généreux soldats échappés miraculeusement au danger sur le champ de bataille, quand tout tombait autour d'eux, par la vertu seule du chapelet et de la croix qu'une bonne et pieuse mère leur avait donnés à l'heure du départ, et qu'ils portaient depuis religieusement suspendus à leur cou, bornons-nous à constater que les Saints ont opéré des miracles sans nombre par la seule vertu du signe de la croix.

II. LE SIGNE DE LA CROIX DANS LES MALADIES.

Si Dieu veut nous éprouver par la souffrance, nous devons supporter patiemment les douleurs, nous unissant d'intention à Jésus-Christ expirant pour nous sur la croix. Dans nos maladies les plus aiguës, dans les tourments les plus cruels, armons-nous du signe du Chrétien, et quelque violent que le mal puisse devenir, il n'altérera jamais en rien la sérénité de notre âme, le calme et la tranquillité de notre conscience. Nous mériterons par là la gloire éternelle, quelquefois même une guérison prompte et miraculeuse. Saint-Augustin, qui n'était certes pas un homme crédule, rapporte qu'Innocentia, femme de Carthage, fut guérie par le signe de la croix d'un cancer incurable qui s'était formé sur sa poitrine. Ayons une foi aussi vive, et nous verrons les mêmes effets se reproduire.

III. LE SIGNE DE LA CROIX DANS LES TENTATIONS.

Les démons ne redoutent rien tant que cette arme du salut. Saint Grégoire de Nazianze nous apprend que le signe de la croix les glace de frayeur, que ce bouclier sacré l'a toujours victorieusement défendu contre leurs traits. N'est-ce pas par la vertu de ce signe sacré que Saint Hilarion repoussait tous les assauts de l'enfer conjuré contre lui ? et Saint Antoine, ne vous souvient-il pas de ses tentations extraordinaires ? Citons un exemple plus rapproché de nous et non moins éclatant : il est de Sainte Thérèse, ce modèle admirable de charité et de résignation, cet esprit si cultivé et si pur qu'elle est regardée avec raison comme un des plus beaux écrivains dont l'Espagne s'honore. Elle raconte qu'un jour l'ennemi du salut lui apparut sous la forme d'un fantôme, et vint la troubler dans sa prière, mais qu'elle le chassa

trois fois avec le signe de la croix, et que, du moment qu'elle eut jeté de l'eau bénite sur le livre, le malin esprit disparut entièrement.

IV. LE SIGNE DE LA CROIX DANS LES DANGERS.

Rien de plus fragile que notre vie : elle est au pouvoir de celui qui nous l'a donnée, et il peut nous la redemander quand il lui plaît, à tout âge, à toute heure, dans toutes les circonstances, dans tous les instants. Les accidents les plus fortuits et les plus étranges peuvent nous l'arracher d'un moment à l'autre. Voilà pourquoi les armes du salut doivent toujours être dans nos mains ; voilà pourquoi nous ne devons jamais perdre le souvenir de la croix, pourquoi nous devons nous armer de ce signe victorieux dans tous les périls, dans tous les dangers. Saint Martin, après bien des travaux, était parvenu à extirper l'idolâtrie de nos contrées. Ayant abattu un temple consacré aux faux dieux, il voulait aussi

couper un pin qui était proche. Les païens s'y opposaient. Enfin ils lui dirent : Si tu as tant de confiance en ton Dieu, nous couperons nous-mêmes cet arbre, pourvu que tu sois dessous quand il tombera. Il accepta la condition, il se laissa lier et mettre à leur gré du côté où l'arbre penchait; une grande foule s'assemble à ce spectacle, les moines qui l'accompagnaient étaient saisis de crainte. L'arbre, à demi coupé et ayant déjà craqué, commençait à tomber sur Saint Martin : il éleva les mains et fit le signe de la croix. Aussitôt l'arbre, repoussé comme par un tourbillon impétueux, tomba de l'autre côté, et faillit accabler les païens qui se croyaient le plus en sûreté. Il s'éleva un cri d'admiration, et cette prodigieuse multitude se convertit.

Et l'abbé Zozime, apportant au désert le corps de Jésus-Christ à Sainte Marie l'Égyptienne, ne vit-il pas cette vierge, dont la vie est si intéressante et si belle, s'arrêter sur les bords du Jourdain, faire le signe de la croix

sur ce fleuve, puis marcher sur ses eaux profondes comme sur la terre ferme. Rappelons encore le trait admirable arrivé à Saint Benoît au monastère de Vicovarro, près de Tibur. Une communauté de moines peu fervents l'avait choisi pour supérieur ; mais comme il voulait les corriger et les faire vivre régulièrement, ils commencèrent à se repentir de l'avoir appelé, et ne voulant pas quitter leurs mauvaises habitudes, ils résolurent de s'en défaire et lui donnèrent du vin empoisonné. Comme il était à table, on lui présenta le verre à bénir, suivant la coutume du monastère, il étendit la main, fit le signe de la croix : aussitôt le verre, quoique éloigné, se cassa comme s'il eût jeté une pierre.

V. LE SIGNE DE LA CROIX DANS LES TRAVAUX.

Je pourrais citer mille exemples de personnes bonnes et pieuses, vouées à des travaux

humbles et pénibles, qui vivent cependant heureuses dans les accablantes fonctions qu'elles ont à remplir. Pourquoi? parce que la vue de la croix les soutient, parce qu'elles ont souvent recours au signe du Chrétien, et que cette pratique, par sa seule vertu, les ranime et les encourage. Et ne connaissez-vous pas d'humbles artisans dans les campagnes, d'humbles laboureurs, qui ne commencent jamais leur travail, qui ne confient jamais le grain à la terre sans le bénir, et consacrer, pour ainsi dire, ce qu'ils vont faire, par un pieux signe de croix ? Aussi Dieu les récompense et les favorise ordinairement. Ils vivent heureux et prospèrent dans toutes leurs entreprises. Je n'en finirais pas, si je voulais vous citer ici tous les traits miraculeux et frappants produits par le signe de la croix.

Et qui donc calme les appréhensions du juste, le soutient dans les épreuves, le dirige dans ses voies, l'éclaire dans ses difficultés ?

Saint Thomas, le génie le plus profond qui ait paru, n'a-t-il pas avoué qu'il avait puisé plus de science au pied de la croix que dans les livres? Ah! si, en rappelant les exemples des Saints, il nous était permis de parler de nous-même, tout indigne que nous en sommes, combien de choses édifiantes n'aurions-nous pas à vous dire! Que de fois, dans la multitude et les embarras de beaucoup d'entreprises, n'avons-nous pas été puisssamment éclairé par une invocation intérieure à Jésus en croix, par la pieuse pratique du signe du Chrétien, à laquelle nous en appelons toujours, et jamais en vain, dans toutes les difficultés qui se présentent! Rien là qui doive nous paraître si étonnant, du reste, car si nous comprenons bien la valeur du signe de la croix, nous nous rendons facilement raison de tous les effets merveilleux que l'histoire de l'Église, la vie des Saints et notre propre expérience nous présentent à ce sujet.

Le signe de la croix est une solennelle pro-

fession de foi, un symbole abrégé. De là, quel sentiment de piété et de religion ne doit-il pas révéler en nous, quand nous avons le bonheur de le bien faire !

Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il. — N'est-ce pas comme si nous disions : *Au nom*, c'est-à-dire comme envoyé du Père, comme son serviteur, non point en mon nom particulier, mais en celui de Dieu, je vais accomplir telle ou telle œuvre. C'est de lui que je relève, c'est à lui que je dois tout envoyer.

Au nom du Père, — mon Créateur, mon souverain Seigneur, mon Dieu, mon maître et ma dernière fin ; au nom du Père, qui m'a donné l'existence sans que je l'aie méritée, qui me la conserve tous les jours par un acte pur de sa miséricorde et de sa libéralité ; au nom du Père, qui m'a gratifié d'un corps, chef-d'œuvre de perfection et d'harmonie,

d'une âme capable de le connaître, de l'aimer, et par ce moyen, acquérir la vie éternelle; au nom du Père infini, qui a épuisé le trésor de ses largesses infinies envers nous, qui a tout fait pour les hommes, le monde, les cieux, la terre et tout ce qu'elle renferme.

Au nom du Fils, — seconde personne de la sainte et adorable Trinité, Verbe increé, parole éternelle, Dieu fait homme, revêtu de la forme d'esclave, mortel et souffrant, expirant sur l'arbre de la croix pour nous sauver. Au nom du Fils bienfaiteur, immortel Sauveur, plein d'amour, se donnant tout entier à moi dans la divine Eucharistie par l'invention de la plus admirable tendresse. Au nom du Fils, me régénérant par le sacrement du Baptême, me purifiant dans les eaux sacrées du bain salutaire de la Pénitence, consolidant en moi, dans la Confirmation, les dispositions heureuses qu'il y a fait naître par ses grâces, et par la sainte Extrême-Onc-

tion, m'attendant aux portes de la vie pour me donner des forces, et me défendre contre les assauts terribles de l'enfer à cette heure dernière.

Au nom du Saint-Esprit, — qui me sanctifie tous les jours par les faveurs spirituelles qu'il répand en moi, qui parle doucement à mon cœur, le remue et l'enflamme; au nom de l'Esprit Saint, qui prie en moi par des gémissements inénarrables, m'inspire les bonnes pensées, les saints désirs; qui élève charitablement en mon cœur l'édifice spirituel jusqu'au jour fortuné des révélations éternelles, où j'irai jouir à satiété du bonheur des anges, des félicités éternelles, et des voluptés célestes qui enivreront les élus dans la gloire durant l'éternité.

Ainsi soit-il. — Oh! oui, oui, mon Dieu, que tout cela se réalise, que tout cela arrive un jour comme j'en ai la douce espérance,

comme je l'espère, plein de foi et d'amour. Ainsi soit-il. Les pensées que le souvenir et la confession de la Trinité sainte viennent de réveiller en moi, tous les dogmes, toutes les vérités que le signe de la croix me rappelle, je les crois fermement, sans hésitation aucune. Et cette croyance est la vie de ma vie, la vie de mon âme; elle fait ma consolation et mes délices; j'y tiens plus qu'à l'existence: je mourrais mille fois plutôt que de l'abandonner!

Voilà, en abrégé, l'explication du signe de la croix; voilà les idées premières qu'il éveille en moi, le langage élevé qu'il tient à mon âme. O mon Dieu! pourquoi n'y avons-nous pas assez fait attention jusqu'à présent? Pourquoi n'avons-nous pas cherché davantage à conformer notre conduite à notre foi? Que de trésors immenses de grâces j'aurais acquis pour la vie éternelle, si toutes les fois que j'ai fait ce signe sacré du Chrétien, je m'étais inspiré de ces sentiments élevés et

divins, au lieu d'agir par routine et par habitude ! Hélas! mon Dieu, aujourd'hui du moins, faites-moi bien comprendre la grandeur, la sainteté, la puissance et l'utilité de la pratique du signe de la croix. Que loin d'en rougir, je l'imprime désormais avec respect sur mon front et sur mon cœur, comme le signe du Chrétien et l'arme du salut. Ainsi soit-il.

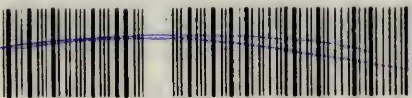
FIN.

TABLE.

FIN DE LA TABLE.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Libra
University of
Date Due



BX 2347.8 .W8B4 1852
EDGEWORTH, MISS.
HORS DE DETTES, HORS D



U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 04 05 23 09 5